

Autour d'Elles

Récits de femmes

Autour d'Elles

Récits de femmes

Autour d'Elles / Recueil de récits de femmes francophones immigrantes

Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC)

Directrice générale : Soukaina Boutiyeb
Coordination du projet : Coralie Barrette

Éditions Terre d'Accueil

Préparation et animation des ateliers d'écriture : Suzanne Kemenang
Gestion éditoriale : Suzanne Kemenang
Révision linguistique : Emmanuelle Friant

Design de la couverture : Innovacom
Maquette et mise en page : Chantal Lalonde Design

©Alliance des femmes de la francophonie canadienne, 2022
450, rue Rideau, bureau 302
Ottawa (Ontario) K1N 5Z4
www.affc.ca

Nous remercions le ministère du Patrimoine canadien pour le soutien financier par l'entremise du Fonds d'action culturelle communautaire.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



Patrimoine
canadien Canadian
Heritage

Aucune partie de la présente publication ne peut être reproduite ou transmise sous aucune forme sans l'autorisation de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC).

Tous droits réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada par Sotek Graphics.

ISBN : 978-2-9815189-1-0

Table des matières

Introduction	2
ANDRÉ, SOPHIE – Un petit tour et puis s'en va	4
ANICHKINA, MARIE – Immigrer pour être heureuse	16
ARROS, ÉVA – Réfugiée un jour, réfugiée toujours	28
ASTRUC, NATHALIE – <i>Ordo ab chao</i> / l'ordre naît du chaos	46
COLE, MOUNIA – Les signes du destin	64
DAVENEL, LAURENCE – Un rendez-vous...	82
DOGBEFOU, AMA – Mon histoire du passé au présent	96
DUMAINE, MARYNE – Une histoire d'ailes / Une histoire d'elle...	104
FADOUS ROUHANA, CHANTAL – Une excursion vers l'avenir !	122
EHUI, CHANTAL LUCIE – Mon équilibre retrouvé	132
LORENZINO, ISABELLE – <i>Make the road by walking</i>	138
OFFI, CAROL – D'Abidjan à Edmonton, toute une histoire !	152
OGANDAGA, MALAIKA – Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens	162
SKEELS, VALENTINE – De la Polynésie française au Canada : fusion de deux cultures	176
TAMACHE, ROKIA – Au-delà des apparences	186
YAMGA, SANDRINE – Vague de tourbillons	196
Conclusion	208

Introduction

Au Canada, on compte plus de 1,326 million de femmes francophones¹ vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on retrouve les femmes immigrantes et celles issues de l'immigration. Assurant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, elles façonnent la société en contribuant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. À travers ce multiculturalisme, on assiste entre autres à un partage de valeurs, de traditions et de coutumes entre les membres de ces populations. L'immigration constitue par conséquent une richesse inestimable pour le pays, fréquemment sous-estimée. Le projet de ce livre est ainsi né du désir d'unir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. Demeurant encore aujourd'hui insuffisamment mises de l'avant, *Autour d'Elles : Récits de femmes* permet d'amplifier leur voix, d'écouter à la fois les expériences et les enjeux qu'elles ont vécus. L'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC) souhaite inspirer d'autres femmes au parcours similaire, tout en favorisant leur implication au sein des communautés francophones et acadiennes du Canada.

En mettant sur pied cette initiative, l'AFFC souhaite offrir à des femmes immigrantes ou issues de l'immigration vivant hors Québec l'opportunité de se rencontrer, de se raconter leur histoire et de parler de leur vécu. Grâce à des ateliers d'écriture portant sur les techniques de l'écriture narrative, plus précisément celles du récit, les participantes bénéficient d'outils et d'accompagnement pour transformer leurs expériences sous forme littéraire. Compilés dans un recueil, ces récits sont accessibles à l'ensemble de la population dans l'objectif d'arriver à une compréhension mutuelle et de créer un dialogue intergénérationnel entre les femmes francophones, qu'elles soient nées ou non au pays. Le projet *Autour d'Elles : Récits de femmes* consiste à faire connaître les réalités des femmes immigrantes et de celles issues de l'immigration, et à léguer ces écrits aux générations futures. Dans le cadre de la première phase de l'initiative, l'AFFC a ciblé les provinces de l'Alberta et de la Colombie-Britannique, de même que le territoire du Yukon. En commençant par l'ouest du Canada, l'organisme désire reproduire le projet de manière à inclure le centre, puis l'est du pays.

La période de recrutement a eu lieu du mois d'août au mois de septembre 2021. Elle a permis de rassembler seize participantes. Cinq ateliers d'écriture d'une durée de deux heures chacun leur ont été offerts. Originaires de neuf

1 Source : AFFC.

pays différents, elles sont arrivées des continents d’Afrique, d’Europe et d’Asie. Les récits de vie des participantes racontent à la fois leurs expériences, mais également les défis liés à leur intégration. Leurs vécus sont certes distincts, mais nous pouvons affirmer sans l’ombre d’un doute que toutes s’investissent auprès de leur communauté respective.

Par ailleurs, le succès du recueil *Autour d’Elles : Récits de femmes* ne pourrait avoir eu lieu sans la collaboration de nos partenaires impliqués dans la réalisation du projet. L’Alliance des femmes de la francophonie canadienne tient avant tout à remercier le ministère fédéral du Patrimoine canadien pour le financement par l’entremise du Fonds d’action culturelle communautaire. Elle a d’ailleurs pu compter sur le soutien de ses organisations membres — la Coalition des femmes de l’Alberta, le Réseau-Femmes Colombie-Britannique et Les EssentiElles au Yukon — au niveau du recrutement des participantes. L’AFFC souligne également l’appui des Éditions Terre d’Accueil quant à la création et à l’animation des ateliers d’écriture, ainsi qu’à la gestion de la partie éditoriale du projet. Les entreprises Chantal Lalonde Design, Innovacom et Sotek Graphics ont contribué, dans le même ordre d’idées, à la production du recueil du côté de la mise en page, de la création du design de couverture et de l’impression. L’organisme offre ses remerciements à l’ensemble des personnes qui l’ont aidé à concrétiser le concept initial.

En ayant pour mission d’assurer la mobilisation et le développement de son réseau pour mieux défendre les droits des femmes francophones et acadiennes, l’AFFC a mis sur pied un projet permettant de faire rayonner les femmes, quelles que soient leurs origines. En tant que société, nous pourrions ainsi saisir davantage les réalités des femmes immigrantes ou issues de l’immigration qui vivent en milieu minoritaire au Canada.

SOPHIE ANDRÉ

YUKON

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Un petit tour et puis s'en va

Le Yukon, c'est une nature splendide, une population très accueillante et beaucoup de francophones. Même s'il est difficile d'y vivre à cause de la faune sauvage ou du froid, on s'y adapte même par -50! Rien n'est impossible. Je me sens assez à l'aise dans mon quotidien. Je trouve ça très agréable qu'il y ait de nombreux habitants et professionnels bilingues (anglais/français), on se sent à la maison. Nous vivons actuellement sur le terrain de la ferme pour laquelle je travaille et il règne un excellent rapport avec les fermiers anglophones. En plus de mon travail dans le milieu agricole, je suis également journaliste pigiste pour *L'Aurore boréale*, journal francophone du Yukon. J'aime beaucoup le journalisme – il permet un gros apprentissage sur la culture et les habitudes locales.



Sur les chapeaux de roues

Nous sommes tous deux originaires de France. J'ai rencontré mon conjoint, Victor, à l'université. Cela fait douze ans de cela. Depuis, nous avons déménagé de région, ou de pays, tous les deux ans, si ce n'est tous les ans. Chacun de notre côté, la plupart du temps. D'abord pour une partie de nos études, Paris, Normandie, Angleterre, Pays de Galles. Ensuite pour nos projets professionnels, l'Amérique et l'Afrique de l'Ouest.

Puis est venu le temps de se retrouver, quelque part. À mi-chemin entre les États-Unis où il étudiait et le Sénégal où je travaillais, nous avons décidé de nous réunir en Angleterre, à Londres. On connaissait la ville, on la trouvait grise, chère et bruyante. Malgré cela, cette mégapole nous attirait, principalement pour les opportunités de carrière qu'elle représentait.

Festive et inclusive, Londres nous a offert l'élan professionnel que l'on désirait. Emportés pour plusieurs années de frénésie dans nos activités respectives, nous savions pourtant que c'était ailleurs que l'on installerait pour de bon.

À la recherche d'une vie plus équilibrée

Peu à peu, le besoin de partir de la ville s'est fait plus grand. À l'époque, je gérais une entreprise de traiteur anti-gaspillage alimentaire. Une équipe que j'adorais retrouver chaque matin, une démarche environnementale qui me tenait à cœur, mais le désir d'ailleurs était plus fort. J'aspirais à une vie plus paisible, plus simple, mais je ne savais ni où, ni quand, ni comment y arriver. Puis, la situation s'est débloquée.

Le père de Victor, ancien pilote, avait souvent parcouru l'ouest du Canada. Il aimait nous raconter ses voyages, le coucher de soleil sur la baie de Vancouver, les parcs, la nature verdoyante de la Colombie-Britannique. Peu à peu, sa description d'un quotidien plus équilibré entre la vie professionnelle et personnelle nous a attirés. Vancouver semblait être une destination idéale. Une ville assez grande pour trouver du travail, une culture nord-américaine qui manquait à Victor après ses années dans l'Ohio aux États-Unis, et la nature aux portes de la ville, pour mon plus grand bonheur.

Après des rendez-vous chez le notaire, des tests de langue, une centaine d'heures d'administratif et un ultime rendez-vous médical, nous arrivons finalement un an plus tard, à l'été 2019. Notre dossier de candidature à la résidence permanente au Canada est rempli, une dernière relecture et nous enverrons notre dossier. J'en étais convaincue.

Une soirée entre amis pas comme les autres

Cette même semaine, nous retrouvons un couple d'amis français dans un bar à Londres. Installés autour d'une table en bois, des sièges confortables et une bouteille de vin déjà bien entamée, on parle de nos projets de vie respectifs.

Sébastien et Allison partent le week-end prochain. Ils déménagent définitivement de Londres pour s'installer à Bordeaux, dans le sud-ouest de la France. Ils ont acheté un bel appartement dans un ancien immeuble de la ville. Ils veulent un bébé, retrouver leurs amis, le fromage et le saucisson.

Et nous ? « On a décidé d'aller habiter à l'autre bout du monde, dans une ville où il pleut encore plus qu'à Londres, où le logement est cher et où la culture n'est pas la nôtre », je pense sans dire mot.

Vient la fin de la soirée. C'est la panique dans ma tête. On rentre de notre côté avec Victor et lorsqu'on s'apprête à prendre le métro, il me demande pourquoi j'ai cessé de parler pendant la soirée. Sans filtre, je lui partage mon désarroi.

« Je crois que la Colombie-Britannique n'est pas faite pour moi, je ne veux plus partir. »

Après avoir dédié tout notre temps libre au projet depuis plus d'un an et dépensé des milliers d'euros, il mérite une explication un peu plus approfondie. Alors je développe.

J'ai peur que la culture soit trop anglophone pour nous, que l'on ne se fasse pas d'amis canadiens facilement, que ce soit difficile de créer du lien. J'ai peur de me retrouver isolée, dans une ville grise, chère, bruyante et sans chaleur humaine. Rebelote.

« Mais où est-ce que tu aimerais partir, du coup ? », il me demande sans perdre son calme.

Bien sûr, je n'y ai pas encore pensé. Je réfléchis et l'image exotique du soleil, de femmes et d'hommes qui s'exclament pleins de vie dans une rue en terre apparaît. L'huile d'olive, les pitas, l'animation générale, une identité forte, se faire bousculer puis discuter avec un passant, prendre un café noir. Se dire que l'on peut vivre simplement, avec juste le nécessaire. C'est le Moyen-Orient, ou sa représentation, qui m'interpelle.

« Au Liban », je réponds.



La décision, et changement de vie

Puis, le temps passe et je me fais une raison. Après tout, ce n'est pas la première fois que j'ai une réaction aussi irrationnelle. Le Canada représente une nouvelle aventure pour nous deux, et le changement de décor sera le bienvenu. On décide finalement d'envoyer notre candidature pour la résidence canadienne et, en mars 2021, le verdict tombe. Nous avons le visa, et six mois pour immigrer !

Depuis cette fameuse soirée où tout a failli basculer, Victor et moi avons un accord. Je vends mon entreprise et je pars quelques mois au Liban pour savoir si ça me plaît vraiment. Entre temps, j'ai décidé de me réorienter professionnellement, apprendre à faire du fromage et pourquoi pas, avoir une ferme laitière. Alors c'est ça que je ferai dans la campagne libanaise, un stage agricole. Mais le plan ne se déroule pas comme prévu. La pandémie de la Covid-19 éclate, la vente de l'entreprise prend plus de temps et les frontières se ferment ; puis il y a l'explosion à Beyrouth.

Le stage, je l'effectue bien, mais en France, dans la petite région du Tarn-et-Garonne. C'est en juillet, trois mois avant notre vol pour Vancouver, que nous avons décidé de prendre une chambre dans une maison tenue par Deborah, une Sud-Africaine, dans le village de Varen où vivent près de cent cinquante âmes. Victor travaille à distance pour son employeur londonien. Quant à moi, je parcours chaque jour les petites routes de campagne pour travailler dans des fermes laitières. C'est ma première expérience rurale. Le chant des oiseaux, la rivière, les fruits sauvages où il n'y a qu'à tendre le bras pour les cueillir et les savourer, le café du coin, les gâteaux de Deborah, son jardin, les chèvres, les vaches, le fromage. J'ai aimé chaque instant, et j'ai bien l'intention de poursuivre cette vie en Colombie-Britannique.

Le chant des oiseaux, la rivière, les fruits sauvages où il n'y a qu'à tendre le bras pour les cueillir et les savourer, le café du coin, les gâteaux de Deborah, son jardin, les chèvres, les vaches, le fromage. J'ai aimé chaque instant, et j'ai bien l'intention de poursuivre cette vie en Colombie-Britannique.

Le grand départ

Le temps passe et le jour du départ arrive. Nous sommes le 18 septembre 2020, à Paris. Nous avons passé quelques jours dans la capitale, logés dans l'appartement de la tante de Victor, et avons dit au revoir à nos amis.

Ce matin, ce sont nos parents qui nous rendent visite pour un dernier petit-déjeuner en famille. Je suis tendue. J'ai trop fait cuire les pains au chocolat. Victor met trop de temps à préparer le café. Devant ma bonne humeur, nos parents ne sont pas bavards.

L'appréhension de cette future nouvelle vie est bien présente. Et si nous n'avions pas fait le bon choix? On dit au revoir à notre famille en espérant se retrouver bientôt. Et vingt-quatre heures plus tard, nous arrivons à Vancouver sans encombre.

Nous passons deux semaines en isolement – régulations pour le virus obligent – dans un appartement d'un quartier dénommé « Strathcona » avec de petites ruelles et de jolies maisons en couleur à seulement quelques kilomètres du centre-ville de Vancouver. Pendant que Victor travaille, je prépare mon projet professionnel. J'appelle un certain nombre de fermiers pour mieux comprendre le secteur laitier. De ce côté du Canada, il y a très peu d'acteurs car les régulations sont importantes, et les infrastructures coûteuses.

Après cette quatorzaine, nous découvrons enfin Vancouver – étalée, moderne et avec de grands espaces verts. Victor et moi enfourchons les vélos publics de la station du quartier et parcourons la ville. Les rues sont dépeuplées. Les gens masqués se reculent lorsque nous demandons notre chemin avec notre accent étranger.

Entre la France et le Canada, la différence d'attitude vis-à-vis du virus est frappante. À Paris, c'est le bazar. Trois mois après un confinement strict et respecté, le naturel des Français est revenu au galop. Les habitants portent le masque à moitié sous le nez et tout le monde se retrouve collé-serré au bar du coin. Pas question de laisser tomber les copains, malgré les taux de contamination en recrudescence.



Comparée à notre pays, la Colombie-Britannique a été relativement épargnée. Pourtant, on ne s'est jamais senti aussi reclus. La peur est présente partout.

Quelques semaines passent et la fin de notre location temporaire arrive. Après une expérience mitigée en ville, nous décidons de déménager sur l'île de Vancouver. Aussi grande que la Belgique et à seulement deux heures de ferry du continent, elle nous fait de l'œil. De grands espaces, du surf, un climat plus sec et, cerise sur le gâteau, une ferme traditionnelle de chèvres laitières qui opère en plein centre de l'île.

Une île magnifique, et ses travers mal anticipés

En quelques jours, nous achetons une voiture d'occasion, chargeons toute notre vie dedans et partons pour dix jours d'aventure sur les routes afin de découvrir notre nouveau chez-nous, l'île de Vancouver. Réputée pour ses vins, son marché fermier hebdomadaire et ses lions de mer se nourrissant une partie de l'hiver sur la côte, c'est dans la vallée de Cowichan qui nous posons nos valises en ce début de novembre. La location d'un appartement aménagé dans une petite maison nous attend pour plus d'un mois avant que nous puissions trouver un domicile sur le long terme.

Mais la crise du logement nous rattrape. Nous ne sommes apparemment pas les seuls à être attirés par la clémence du climat. Ici, ce sont les propriétaires qui font le tri parmi d'innombrables candidatures de locataires. Les offres sont rares et la demande en pleine expansion. Sur les groupes Facebook locaux, les portraits de familles à la recherche d'un lieu de résidence défilent. Le secret

pour trouver un logement, c'est le réseau, nous raconte une famille française installée depuis quatre ans dans la vallée. En tant que nouveaux arrivants, ce n'est pas gagné.

Puis, peu à peu, mon projet professionnel de ferme au Canada s'estompe. Sans historique de crédit canadien, il est impossible de faire un emprunt. Quant aux réglementations du secteur – supposées protéger les consommateurs des soi-disant risques sanitaires liés au lait cru –, elles imposent des normes d'infrastructure industrielle, des délais qui se comptent en années pour obtenir le permis d'opérer et demandent une trésorerie à la hauteur.

Je décide de mettre ce projet en attente et candidate à des postes environnementaux dans le secteur public en lien avec mes expériences antérieures. Encore une bonne idée. Après une cinquantaine d'appels à des employés des gouvernements local et régional pour mieux comprendre l'écosystème, je me rends compte que le système de recrutement pour intégrer une fonction publique est extrêmement encadré et bureaucratique. Impossible de faire un transfert de compétences, toutes mes candidatures sont classées sans suite.

Sur l'île, nous sommes un peu isolés. Victor travaille jour et nuit pour un employeur sans scrupule, et le virus ne facilite pas les rencontres.

Dans les choux

Mais parfois, il suffit de pas grand pas chose pour que les événements prennent une meilleure tournure. Les propriétaires de l'appartement que nous louons ont accepté de prolonger le bail. Nous pouvons rester un an. Quelle libération !

Avec le temps supplémentaire libéré par la location, je décide de remettre à plat mon projet professionnel. J'étais ici pour démarrer une activité laitière, cela ne se fera pas, mais rien ne m'empêche de poursuivre mon apprentissage.

J'identifie ce que j'aimerais apprendre et dresse une liste des sujets : mieux comprendre les causes du changement climatique, suivre des formations sur le sujet, lire sur l'agroforesterie, apprendre à jardiner en permaculture, visiter un abattoir et des fermes industrielles pour mieux appréhender les enjeux alimentaires.

Alors je m'inscris à des cours en ligne, me plonge dans le dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, entreprends un potager dans le jardin de la maison de nos propriétaires, contacte des fermes locales et industrielles.

Grâce à une rencontre avec un Français qui apprend que je cherche du travail dans des fermes, je suis en contact avec Doug et Nancy, deux fermiers qui vivent à quelques kilomètres de notre appartement. C'est en décembre que j'ai commencé à travailler pour eux occasionnellement, en fonction des besoins. Depuis à peine deux ans, le couple possède une des plus grosses

exploitations de choux et pommes de terre sur l'île de Vancouver. Je découvre le fonctionnement d'une opération dite industrielle avec ses machines et ses multiples tracteurs, et pourtant gérée par une famille seulement. Chaque jour de récolte de choux, Nancy prépare un déjeuner chaud et du café pour l'équipe, c'est-à-dire pour Doug, un ami de la famille qui vient aider, et moi. C'est un moment réconfortant. Qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, tout le monde est dehors. Comme dirait Doug, « il n'y a pas de mauvais temps, seulement de mauvais habits ». Doug doit avoir une petite soixantaine d'années, il parle peu. On pourrait le décrire comme étant de la vieille école. Je me sens bien avec eux, et fais le plein d'énergie à travailler dehors. Nous marchons sur des hectares pour couper les choux, effeuiller les parties abîmées et les déposer dans le tracteur, une tonne, deux tonnes, trois tonnes selon les commandes. C'est difficile de s'imaginer ce qui se passe dans ce petit entrepôt, chaque jour rempli de produits frais à nettoyer et à mettre dans des cartons avant la livraison chaque semaine aux supermarchés.

Le travail à la campagne

Cette première expérience professionnelle canadienne m'apprend beaucoup. D'abord, le respect de l'ancienne génération de fermiers. Au quotidien, dans ma vie personnelle et professionnelle, je prône une agriculture à petite échelle, biologique, et suis convaincue qu'une société plus raisonnable n'aurait pas besoin de l'agriculture industrielle. Pourtant, selon une étude de l'OCDE, les deux tiers de la production mondiale se font sur des fermes de plus de deux hectares, et ceux sont ces producteurs de l'agriculture conventionnelle qui approvisionnent les supermarchés et qui remplissent nos placards. Doug n'a rien contre l'agriculture biologique, mais le plus important pour lui est de produire à un prix abordable pour que chaque famille puisse se nourrir. Qui pourraient blâmer cet agriculteur depuis plus de quarante ans et issu de plusieurs générations de fermiers ?

J'ai également apprécié être traitée comme un membre de l'équipe comme les autres. Être une femme de petit gabarit ne change rien aux tâches à effectuer et à la charge de travail. Cette attitude a toute son importance, notamment pour la qualité de l'apprentissage. Parmi les anciennes générations de fermiers en France, il semblerait que les travailleuses soient reléguées à certaines fonctions. Les hommes et les femmes se mélangent moins au travail.

Un autre élément marquant est le salaire. Payée 18 dollars par heure travaillée, sans compter la pause déjeuner de trente minutes avec le repas fourni, c'est bien au-dessus de la rémunération minimale de 15,20 dollars par heure en Colombie-Britannique. Le travail physique semble être valorisé. Encore une différence avec la France, qui offre la stabilité du contrat de travail, mais une rémunération plus faible dans ce secteur.

Puis j'ai rencontré d'autres fermiers, un couple avec trois enfants qui a acheté un terrain il y a six ans dans la vallée. Ils ont décidé de transformer cette ancienne propriété laitière intensive en une ferme d'élevage en plein air et diversifiée, avec des poules, des moutons, des abeilles, un verger et un potager encore en cours d'élaboration. Ou encore cette mère de famille qui a décidé de quitter sa profession de chiropracteur pour se concentrer sur la mise en place d'une ferme de truffes fondée sur les principes de l'agroforesterie. Elle valorise les arbres et feuillages autour de ses poules pondeuses pour récolter des orties et de la sape afin de faire du sirop. Cette entrepreneuse imite également la structure de la forêt pour cultiver ses légumes – des arbres pour abriter les plantes les plus fragiles, le maïs pour soutenir les petits pois ou les haricots qui poussent en hauteur. Quelle énergie ! Quelle inspiration !

Coup de cœur chez les chevrettes

Les semaines passent et début janvier je commence à travailler pour Cory, le fermier au troupeau de chèvres de la vallée que j'avais déjà rencontré en arrivant sur l'île. Il fait un fromage délicieux au lait cru, qui ferait des envieux en Europe ! C'est la saison de mise bas des chèvres. Chaque matin, j'arrive à six heures à la ferme pour nourrir les chevreaux et les chevrettes au biberon. Un petit bonheur au quotidien. Puis Cory m'apprend à gérer la traite des chèvres, les nourrir, réparer des barrières. Assez rapidement, je travaille tous les matins et certaines soirées pour assurer la traite.

Cory a créé Haltwhistle Cheese il y a maintenant dix ans, et avec trente mille dollars en poche seulement. Cet ancien programmeur informatique a décidé de changer de carrière, s'est formé en France et en Angleterre à la production de fromage. Revenu en Colombie-Britannique, il s'est lancé tout seul dans cette aventure. D'abord avec trente chèvres, puis plus de cent maintenant. Une belle histoire – comme quoi en dépit des régulations, tout est possible si on le veut vraiment.

Il m'a tout appris, avec une sacrée dose de patience ! Vacciner les chèvres, réparer la fosse septique, construire un enclos. Souvent en train de courir derrière les chevrettes qui s'échappent et explorent le terrain du voisin, ou bien couverte de bleus à cause de certaines chèvres qui se donnent le mot pour m'asticoter avec leurs cornes, ou encore tombée dans le tas de fumier, cette expérience professionnelle m'a permis de découvrir ce que c'était véritablement que de gérer une ferme laitière. Je n'ai jamais été aussi convaincue qu'un jour, moi aussi, j'aurais mon troupeau.

Entre les deux traites, je passe la journée à quelques mètres de chez Cory dans une ferme de légumes en permaculture. Un programme riche et bien rempli !

Je n'ai jamais été aussi convaincue qu'un jour, moi aussi, j'aurais mon troupeau.



Enfin tranquille?

Nous nous sentons bien dans cette nouvelle vie. Sans télévision ou distraction, nous avons plus de temps pour notre couple et tenter de nouvelles choses. Escalade, atelier légumes fermentés à la maison, carder la laine du mouton fraîchement tondu chez Cory, se laver les cheveux avec du bicarbonate pour ne plus utiliser de produits chimiques, on se sent comme de petits citadins en reconversion hippie.

Avec le printemps et les beaux jours qui arrivent, Victor décide de quitter son travail pour se lancer à son compte avec un ami. Libérés de cette charge mentale qui lui pesait depuis un bon moment, nous recommençons à parler de l'avenir. Nous avons exploré l'île du nord au sud et d'est en ouest, nous en avons profité et nous savourons notre vie paisible, mais pour combien de temps encore? Il manque un brin d'aventures, et nous n'avons pas de relations sociales sur l'île. Ici, la vie de famille semble prendre le pas sur les amis et les sorties. Il nous paraît difficile de nous projeter sur le long terme dans un endroit où nous ne tissons que très peu d'attaches. Et si nous partions découvrir cet immense pays qu'est le Canada? Notre imaginaire dessine une étendue froide, des paysages infinis dans nos esprits. Et si nous tentions notre chance au Yukon?

Dénouement

L'appel du Grand Nord

Après des heures passées à visionner des vidéos sur les grizzlis, et comment les appréhender en randonnée, après l'achat d'un cache pour notre nourriture, d'un appareil GPS qui envoie des SOS, après avoir monté un porte-bagages sur notre voiture, et mis des sous de côté, nous sommes finalement prêts pour un trajet de 3 500 kilomètres. En ce début août 2021, nous prenons la route direction la ville de Dawson – une agglomération de près de 1 500 habitants au nord du Yukon.

L'unique ferme laitière du Yukon, avec ses cinq vaches à la traite, nous attend. Une tente de mineur sur leur terrain de l'autre côté de la rivière accessible uniquement en canoé, et déchirée par un ours, va nous accueillir pour quelques semaines. C'est l'aventure !

Nous arrivons pendant un week-end de festivités, le marché des fermiers bat son plein, de la musique et des ateliers animent les rues colorées, on se sent déjà bien dans cette ville pleine de folklore. Nous rencontrons immédiatement des francophones installés au Yukon qui nous invitent à dîner autour du feu chez eux. C'est un vrai bonheur de pouvoir parler français, un peu comme à la maison.

Le Yukon va nous submerger de paysages et de couleurs incroyables. Le parc national Tombstone et celui de Kluane restent certainement les plus beaux endroits que nous ayons parcourus. Nous avons aussi beaucoup appris grâce à cette famille de fermiers qui nous héberge : il est possible de tout faire par soi-même. L'école à la maison pour les enfants, la construction de leur ferme, de leur maison ; cette famille revendique son indépendance. À notre tour, nous décidons de mettre la main à la pâte, nous nous lançons dans la fabrication de pain, de vin, dans la pêche et la construction d'une yourte, puis nous décidons de tanner une peau de cerf. Une expérience riche en apprentissages !

L'avenir nous le dira!

Le Canada n'est peut-être pas le pays « vert » et écologique de notre imaginaire d'Européens, peut-être pas aussi chaleureux que le Moyen-Orient. Mais finalement, je crois que nous y avons trouvé ce dont nous avons besoin. Apprendre à vivre différemment, une ouverture d'esprit. La vie à la campagne, prendre du temps pour soi, pour son entourage, remettre en question notre système politique ou économique, entreprendre des projets. En cette fin d'année 2021, nous pensons partir du Yukon pour explorer d'autres provinces, plus à l'est cette fois. Puis certainement rentrer en France. Mais sans regret. Et prendre tout ce qu'on aime du Canada, cette terre d'accueil, et le ramener avec nous, chez nous. Évidemment, comme l'histoire nous l'a appris, nous ne sommes pas à l'abri de trinquer avec des amis juste avant notre départ et de tout remettre à plat.

MARIE ANICHKINA

ALBERTA

PAYS D'ORIGINE : RUSSIE

Immigrer pour être heureuse

J'habite à Calgary depuis octobre 2020. J'y ai déménagé non seulement pour travailler et étudier, mais aussi pour en faire ma ville d'adoption et y vivre. Les principales raisons de mon déménagement pour le Canada étaient d'abord la situation écologique environnementale défavorable de la région où j'habitais, ensuite, le besoin d'enrichissement culturel. Je voulais vivre dans un environnement multiculturel. Enfin, je voulais couper le cordon avec ma famille et découvrir ma vraie valeur.



Faire le choix du bonheur

Vous êtes-vous déjà senti complètement heureux? Pourquoi achète-t-on une tasse de café le matin? Pour se sentir un peu plus heureux que d'habitude. Pourquoi adopte-t-on le chiot de sauvetage le plus mignon? Pour se sentir utile, aimé et être un peu plus heureux. C'est pour cette raison qu'il y a six années, j'ai décidé d'entamer le long chemin de l'immigration au Canada. Je voulais me sentir heureuse.

Eh bien, je me présente. Je m'appelle Marie et je suis arrivée au Canada pendant la pandémie à la fin de l'année 2020. Je suis ici avec mon partenaire, nous sommes arrivés ensemble de la Russie.

L'idée de l'immigration m'est venue après mon premier voyage en France. Après y être allée en tant qu'étudiante d'échange pour deux semaines, je n'arrivais plus me sentir à l'aise dans ma ville natale.

Une enfance difficile

Mais je voudrais commencer par le début. Je suis née juste après la dissolution de l'Union soviétique dans une ville complètement industrielle. Cette période dans l'histoire de la Russie était vraiment difficile pour presque tout le monde.

Le marché du travail était rare ou presque inexistant, il était impossible de trouver un emploi convoité et lucratif; par conséquent, notre famille avait toujours besoin de nourriture de qualité, de vêtements chauds et d'autres choses indispensables.

À l'école primaire, j'étais connue comme une élève prodigieuse avec une bonne mémoire et des compétences analytiques exceptionnelles; j'ai toujours étudié dur et j'étais une étudiante crédible.

Cependant, je ressentais que le temps passé au collège était comme une torture et un cauchemar perpétuel. J'ai subi tous les types de discriminations possibles. Étant une fille en surpoids, élevée par une mère célibataire, portant les mêmes vêtements au fil des ans, étant incapable d'acheter des livres, de la papeterie et d'autres fournitures scolaires, j'ai été soumise dans une large mesure à des brimades verbales et à des abus physiques non seulement de la part de mes camarades de classe, mais aussi des enseignants. En conséquence, mes camarades de classe faisaient toujours de moi un objet de dérision, rabaisant ainsi ma dignité et mon estime de moi. De ce fait, cette période de ma vie a marqué d'une empreinte significative ma personnalité.



C'est pourquoi je croyais que ce n'est qu'en devenant enseignante que je pourrais remplir la mission que je m'étais donnée.

Un mal pour un bien : découverte de soi et mission de vie

À l'âge de seize ans, je n'étais pas capable de penser globalement et de décider correctement quel cheminement de carrière me convenait le mieux, mais j'étais persuadée que personne ne devrait ressentir les mêmes tortures et humiliations pendant les années les plus fructueuses de son éducation. C'est pourquoi je croyais que ce n'est qu'en devenant enseignante que je pourrais remplir la mission que je m'étais donnée, celle de protéger les filles des familles à faible revenu, de leur offrir un cheminement vers un environnement sûr et sécurisé à l'école et de les encourager à étudier sans être victimes d'intimidation et de violences. Ainsi, ces réflexions m'ont conduit à l'université pédagogique pour obtenir une maîtrise en éducation.

Pendant cinq ans à l'université, j'ai appris à m'affirmer, acquis de la confiance en moi et une connaissance inestimable du monde, développé des compétences en communication avec différentes personnes et acquis une tolérance au stress. Je peux dire que je me sentais heureuse à l'université, et c'est parce que j'apprenais le français, je lisais des auteurs français, nous avons eu de belles discussions au sujet de la grammaire française et des blagues en français, comme mes tentatives ridicules de mettre les bons accents et de prononcer les mots français exceptionnels comme « yaourt » ou « pneu ». En plus, après ce voyage en France j'avais bien compris que j'étais francophile par nature et que je VOULAIS vivre en français et parler français pour le reste de ma vie.

Le Canada, une évidence

En 2016, j'ai eu une excellente occasion de voyager en Irlande en tant que bénévole dans l'une des communautés de Camphill, et j'y ai passé toute l'année.

Malheureusement, quand nous sommes revenus dans ma ville natale, il est devenu évident que la situation environnementale s'était considérablement détériorée. Plus de pollution de l'air et de la nature, déchets flottant dans la rivière, développement d'allergies. J'ai pleuré des heures parce que je perdais énormément de cheveux chaque jour, mes ganglions lymphatiques étaient constamment enflés, je souffrais de maux de tête insupportables; tout cela m'a donné l'envie d'aller ailleurs, juste pour respirer de l'air frais et être plus proche de la nature.

Alors, nous avons commencé à réfléchir à propos du pays où nous voulons vivre. Malheureusement, il n'y a que deux pays qui ont des programmes pour les immigrants; ce sont le Canada et l'Australie. En ce qui concerne l'Australie, il y avait pour nous des enjeux comme le climat, le risque de cancer, la distance, le coût de l'immigration, et l'anglais. Donc, la décision a été prise : nous allions appeler le Canada notre nouvelle maison.

Vous avez dit Entrée Express?

Même maintenant, deux ans après avoir reçu la confirmation de résidence permanente, je me souviens de tous ces préparatifs bureaucratiques pour l'immigration, avec un reste de peur, comme un cauchemar perpétuel. Par exemple, pour passer l'examen (TEF) pour l'évaluation de la langue française, j'ai dû me rendre en Tunisie, dans un pays absolument inconnu. En plus, je ne sais pas comment j'ai réussi l'examen en anglais, car je travaillais beaucoup à l'école comme enseignante, je n'avais presque pas de temps pour la préparation.

Tout le monde sait que les examens comme IELTS, TOEFL, TEF, et bien d'autres, c'est juste de « l'entraînement » : si la personne se souvient de tous les schémas, toutes les locutions importantes, tous les textes et les questions précédents, alors on n'a pas vraiment besoin de parler anglais pour réussir les examens. La nuit avant l'épreuve, je l'ai passée dans le train, voyageant de ma ville à la capitale du pays. Même en étant fatiguée, sans bien dormir, sans rien manger, j'ai réussi cet examen, mais c'est l'expérience que je voudrais oublier pour toujours et ne plus jamais entendre parler de IELTS.

Malheureusement, ce n'était que le début du parcours. Je pense que l'immigration et le système « entrée express » sont pour les gens qui aiment les difficultés, pour ceux qui ne choisiront jamais de faire les choses facilement, mais qui choisiront toujours la route la plus difficile et la plus cahoteuse. Je crois que si Tom Cruise devait immigrer au Canada, il aurait échoué à cette « mission impossible ».

La patience est véritablement une vertu!

Donc, tous les documents ont été envoyés, les proches ont été prévenus et il restait le plus difficile : attendre la décision de l'officier. Chaque jour, je vérifiais mes courriels pour ce « courrier en or ». Et finalement nous l'avons reçu, et devinez ce qui s'est passé le lendemain ? Je ne l'aurais jamais cru avant ! Le lendemain, le *lockdown* mondial a eu lieu. Tout, TOUT, a fermé le lendemain ! Pour moi, c'était un coup de poignard dans le dos, une vraie trahison, c'était le moment où mes mains tombaient et je n'avais qu'une seule pensée : toutes nos peines, nos souffrances, nos efforts pour changer/transformer notre vie, tout était en vain ? Du temps perdu ? Oublier le Canada et essayer de vivre ici ?

Les jours passaient, mais la situation générale dans le monde empirait de plus en plus; on n'envisageait pas de fin. La situation était aggravée par le fait que nous étions prêts à partir dès que possible et que tous nos parents et amis étaient au courant de nos plans. Mais comme on dit : « Les hommes font des projets et Dieu rit. » Le premier mois s'est passé dans la tension et la panique. Nous attendions la fin du confinement de « deux semaines ».

Au deuxième mois, nous nous sommes résignés à la situation et avons cherché d'autres issues et opportunités.

Au troisième mois, nous avons abandonné et nous avons simplement suivi le courant de la vie. Le plus dur, et le plus désagréable, a été d'expliquer à nos parents que nous étions vraiment acceptés, que nous avons reçu la confirmation de la résidence permanente, que nous pouvions aller au Canada, mais qu'il n'y avait pas de vols et que les frontières étaient complètement fermées. À ce moment-là, le Canada avait le *lockdown* le plus strict au monde et tous les vols, à l'exception des vols de rapatriement de Canadiens se trouvant à l'étranger, étaient interdits. Nos parents nous ont dit que nous devons arrêter de construire « des châteaux fantômes » et commencer à vivre dans le présent, pas dans le futur.

Nous avons essayé de passer les quatrième et cinquième mois loin de tout le monde et moins en contact avec le monde extérieur. Je me suis sentie humiliée et douloureusement blessée de ne rien pouvoir faire, de ne pas pouvoir rectifier la situation d'une manière ou d'une autre. Ma famille était déjà complètement

Le plus dur, et le plus désagréable, a été d'expliquer à nos parents que nous étions vraiment acceptés, que nous avons reçu la confirmation de la résidence permanente, que nous pouvions aller au Canada, mais qu'il n'y avait pas de vols et que les frontières étaient complètement fermées.



déçue, même si elle a essayé de ne pas le montrer. Même lorsque j'ai dit que j'avais tous les documents en main et que nous allions bientôt prendre l'avion, il m'a semblé que je mentais et c'était follement embarrassant de trouver des excuses chaque fois.

Et enfin, en septembre, des vols ont commencé à apparaître, ils pouvaient être annulés à tout moment et pour n'importe quelle raison! Malgré le fait que les billets étaient déraisonnablement chers et que la durée du vol était plus de trente heures, nous les avons réservés tout de suite et, deux semaines plus tard, nous étions déjà assis dans l'avion Moscou-Amsterdam et profitons de la vue du hublot.

Des critères de choix... mais aussi des sacrifices

Durant cette période d'attente, nous avons eu beaucoup de temps pour réfléchir, chercher des informations et choisir une ville où nous nous installerions au Canada. En raison de la pandémie et des restrictions de l'époque, notre choix était limité à seulement quatre villes – Vancouver, Toronto, Montréal et Calgary. Cependant, en tant que travailleurs qualifiés, nous n'avions pas le droit d'atterrir à Montréal. Nous n'avons donc considéré que les trois autres villes pour notre future résidence. En les comparant en termes de niveau de vie, de nature et d'opportunités en éducation, nous avons décidé que Calgary était idéale pour

Non, nous n'avions pas de dossiers de crédit et nous n'avions pas non plus de cartes de crédit; non, nous ne pouvions pas fournir une lettre de l'employeur ou un chèque de paie récent, mais nous étions de nouveaux arrivants et nous devions commencer quelque part, n'est-ce pas ?

nous. Et nous n'avons jamais regretté notre choix. La ville de Calgary est très bien située, avec de magnifiques montagnes à seulement une heure de trajet. Dans notre province, il y a beaucoup de beaux endroits, d'immenses forêts, des lacs fascinants, et tout cela est facilement accessible pour nous. De plus, je voulais vraiment faire mes études de maîtrise à l'Université de Calgary, étudier là-bas, rencontrer de nouvelles personnes et recevoir une éducation qui sera reconnue et respectée dans le monde entier. Malheureusement, je n'ai pas été acceptée à l'Université de Calgary; le test était assez difficile et cette situation m'a fendu le cœur.

Ici, je voudrais m'arrêter un peu et vous dire comment et pourquoi j'y ai laissé la moitié de mon âme. Il y a douze ans, je suis allée au marché et, en chemin, j'ai vu un petit morceau noir, sale, qui faisait des sons incompréhensibles. En m'approchant, j'ai vu que c'était une petite chienne, qui était restée seule et pleurait piteusement. À partir de ce moment-là, je l'ai aimée de tout mon cœur, elle est toujours dans mon cœur et dans mes pensées et nous ne faisons qu'une. La question de ce qui arriverait à ma chienne bien-aimée ne se posait donc pas : elle était censée m'accompagner au Canada, cela ne faisait aucun doute. Mais malheureusement, la pandémie a apporté ses propres ajustements à ces plans. L'arrivée à l'aéroport (environ onze heures en train), le long vol avec un long transfert (plus de trente heures) et l'état de santé moyen de ma chienne ont tous joué un rôle déterminant dans le choix de la laisser avec ma mère. Je ne sais pas ce que j'aurais pu faire d'autre dans une telle situation, comment agir différemment. Tenter sa chance et l'emporter avec moi en espérant qu'elle arriverait saine et sauve ? Je cherche toujours une réponse à cette question.

La crise du logement

Avant de partir, nous avons dû faire face non seulement à un dilemme moral à propos de ma chienne bien aimée, mais aussi à des problèmes quotidiens tels qu'où et comment passer la quarantaine obligatoire, et comment louer un appartement en ligne sans rien savoir de la ville et n'avoir personne dans Calgary pour nous aider.

Je tiens à souligner que la location d'un appartement en ligne est une quête complexe, pour laquelle il faut être prêt à l'avance. Je n'ai plus jamais rencontré ce niveau de discrimination et de préjugés nulle part. Non, nous n'avions pas de dossiers de crédit et nous n'avions pas non plus de cartes de crédit; non, nous ne pouvions pas fournir une lettre de l'employeur ou un chèque de paie récent, mais nous étions de nouveaux arrivants et nous devions commencer quelque part, n'est-ce pas? J'ai envoyé un message à plus de vingt propriétés locatives. Seuls quatre ou cinq d'entre elles m'ont répondu et ont exigé un paquet complet de documents. Après avoir fourni toutes les informations sur moi, mon partenaire et notre situation financière, la plupart d'entre elles n'ont même pas pris la peine de répondre ou ont refusé par message générique. À ce moment-là, je me sentais comme la dernière personne de la société sans aucun droit. J'imaginai déjà comment je dormirais dans un champ près de l'aéroport avec des lapins et des coyotes en chasse.

Et ce n'est que quelques jours avant le départ que nous avons reçu le message qu'il y avait un appartement pour nous et que nous pouvions venir signer un contrat de location juste après notre arrivée à l'aéroport. Du coup, nous nous sommes retrouvés en plein centre-ville, entre des gratte-ciels de verre et des centres non commerciaux, dans un grand bâtiment aux longs couloirs comme dans les hôtels. Donc, nous n'avons vu notre appartement qu'après avoir signé un contrat pour un an. Ainsi, assis dans l'avion, nous ne nous sommes plus inquiétés de savoir où passer la nuit, mais une autre question s'est posée. Notre futur appartement était non meublé et les deux semaines suivantes de quarantaine obligatoire ne nous ont pas donné la possibilité d'acheter les choses nécessaires, par exemple un matelas. De plus, ces deux semaines pourraient être utilisées efficacement, par exemple, pour rechercher un emploi ou rechercher des programmes de formation disponibles. Mais malheureusement, nous ne connaissions pas les réalités canadiennes à ce moment-là. Immédiatement après l'aéroport, nous sommes allés à notre appartement, nous n'avions pas de téléphone mobile ni d'Internet, nous étions complètement déconnectés, et notre conversation avec l'agent de location n'a pas été aussi fructueuse que nous l'aurions souhaité – comme le montre ce dialogue :

- I would be extremely grateful if you could call the internet company on my behalf and schedule the installation.
- You can call them.
- I don't have a phone right now, I need to buy a sim-card first and I can do it only after two weeks.
- Then just send them an email.
- But there is no internet connection in our apartment and there are no common places in the building with free wifi.
- Then just call them.

En conséquence, nous nous sommes retrouvés sans communication avec le monde extérieur et comme nous prévoyions de commander de la nourriture en ligne, ainsi qu'un matelas, ou de contacter n'importe quel centre d'aide aux immigrants et de demander du soutien, je me sentais prise au piège. Ainsi, la première nuit au Canada, nous l'avons passée à dormir sur nos vestes d'hiver sur le plancher, sans nourriture, et en réfléchissant à ce qu'il fallait faire. Mais comme on dit, «la nuit porte conseil». Vers dix heures du matin le lendemain, un homme a frappé à notre porte. Il s'est comporté comme s'il nous connaissait depuis longtemps, et il a commencé à apporter différentes choses, de la nourriture et le MATELAS, un tout beau et grand MATELAS. Il s'est avéré que mon beau-père avait contacté son ami et lui avait demandé de nous aider. C'était si inattendu et cela tombait tellement au bon moment que même maintenant, les mots de gratitude me manquent. Pour moi, c'est un exemple d'aide et d'appui désintéressés dont je me souviendrai longtemps.



Les montagnes russes d'émotions

C'est ainsi que notre nouvelle vie au Canada a commencé. Et tout, d'une manière ou d'une autre, se résume à une question : me suis-je sentie heureuse à ce moment-là ? C'est au moment même où nous étions enfermés entre quatre murs, sans aucun moyen de divertissement ni possibilité de développement personnel, que je me suis sentie inspirée. À ce moment, toutes les portes étaient ouvertes devant moi, je ne savais toujours pas quelles difficultés m'attendaient, il me semblait qu'ici, au Canada, je pouvais devenir qui je voulais et pour cela seul mon désir suffirait. Mais ce sentiment a disparu au bout de quelques semaines.

Le temps passant, l'achat de choses et de produits nécessaires a épuisé nos réserves financières, la recherche d'un emploi a été retardée indéfiniment, un nouveau *lockdown* s'est profilé à l'horizon.

En me souvenant de tout cela, je pense que c'est pendant cette période que je me suis sentie dévastée et très seule. J'ai essayé des déboires. Malgré le fait que mon conjoint de fait était toujours là, une amie me manquait. Pas une personne en particulier, mais juste une amie avec qui parler, plaisanter, danser, se promener. Alors, presque deux mois de monotonie de mon existence à l'étroit m'ont écrasée, mais l'espoir était au bout du chemin. Fin novembre, le directeur d'une des écoles catholiques de Calgary m'a appelée et m'a invitée pour une entrevue le même jour. Il n'y avait pas de temps pour s'inquiéter et se tracasser, je n'avais que trois heures pour y aller. J'aurais dû *buckle up*. Et c'est ainsi que j'ai trouvé mon premier emploi comme aide-enseignante. J'ai travaillé dans cette école jusqu'en septembre, puis j'ai été transférée dans une autre.

Je suis à ma place

À la fin, je voudrais partager quelques réflexions. Avant de déménager, et même après avoir discuté avec plusieurs immigrants, j'étais inquiète à propos du concept de choc culturel. Et j'ai continué à attendre que ce monstre vienne m'entraîner dans le monde du chagrin et de la tristesse. Mais, dès le premier jour à Calgary, même malgré la quarantaine et d'autres circonstances interférant avec une vie normale et pleine en société, j'ai eu le sentiment d'être à ma place. Je considère Calgary comme ma ville natale, même si je n'y suis que depuis un an. J'aime beaucoup ces gratte-ciels du centre-ville et le bruit des pompiers le soir.

Certainement, il y a eu un temps d'agacement, parce que ma formation et mes compétences acquises sont loin d'avoir toujours la même valeur ici au Canada. En plus, lorsqu'on cherche un emploi, on peut être refusé au seul motif que nous n'avons pas « d'expérience de travail au Canada ». En outre, j'ai découvert que la plupart des gens se sont faits des amis à l'adolescence, et il devient plus difficile de se développer des amitiés avec de nouvelles personnes au fil des années. Les adultes vivent selon les règles établies, ils sont occupés par le travail

Dès le premier jour à Calgary, même malgré la quarantaine et d'autres circonstances interférant avec une vie normale et pleine en société, j'ai eu le sentiment d'être à ma place.

et la famille. Ils ont moins de temps et d'énergie pour communiquer, ils sont méfiants. Mais ce n'est qu'une question de temps.

En supplément, j'ai toujours pensé que le Canada était un pays où l'anglais et le français sont représentés de la même manière partout et que tout le monde parlait ces deux langues. Quand je suis arrivée à Calgary, j'ai été bouleversée de voir que le français n'était pas si répandu et que plusieurs programmes et services étaient fermés (ou transférés en ligne) à cause de la pandémie. Il m'a fallu plus de neuf mois pour trouver un emploi où je pouvais parler et m'exprimer en français. Et seulement un an plus tard, je suis devenue membre d'une petite partie de la communauté francophone de Calgary. Le point final, il est positif pour moi qu'il y ait des composantes de ma personnalité qui resteront avec moi, peu importe où je suis. Le point négatif, c'est que beaucoup de mes qualités qui m'avaient donné auparavant un sentiment de plénitude n'existent plus et j'ai dû les remplacer par d'autres.

ÉVA ARROS

COLOMBIE-BRITANNIQUE

PAYS D'ORIGINE : HONGRIE

Réfugiée un jour, réfugiée toujours

Le Canada, notamment la Colombie-Britannique, est mon *otthon*, mon foyer. C'est un pays où j'ai enfin trouvé ma place et fondé une famille. C'est le pays où j'ai découvert ma voix artistique par la peinture, le théâtre et l'écriture. C'est le pays où je me suis fait des racines. Et cela littéralement, grâce à mon jardin. J'ai tout ce que mon cœur désire. Je suis comblée. La première fois que je suis arrivée en Colombie-Britannique, c'était en été 1968. Je suis tombée en amour avec l'Okanagan. Je me suis promis d'y retourner un jour, et peut-être même d'y vivre. Je suis arrivée en Colombie-Britannique en novembre 1973. J'y passais mes hivers, tout en retournant au Québec pour les printemps, étés et automnes à cause d'un travail que j'adorais, celui de monitrice spécialisée au Jardin botanique de Montréal. De 73 aux débuts des années 80, incapable de me décider, ayant des attaches aux deux bouts du Canada, je faisais régulièrement la navette entre Montréal et Vancouver. En 1983, à la suite de la naissance de mon premier enfant (à Montréal), j'ai déménagé en Colombie-Britannique de façon permanente.



Comment j'ai affronté le Minotaure au bout d'un labyrinthe culturel

L'autre jour, j'ai rencontré un jeune homme dans le parc. Beau, d'une tête de plus que moi, cheveux et yeux noirs, assez jeune pour avoir pu être mon fils. Il était flanqué de deux chiens superbes dont l'un est venu s'empêtrer tout de suite entre mes jambes. Il s'agissait évidemment d'un étranger, non seulement dans mon quartier où je connais tous les chiens ainsi que leurs maîtres, mais aussi d'un nouvel arrivant dans mon pays d'adoption, ce pays où je vis depuis plus de six décennies. Par son accent, ses manières amicales, son langage corporel et sa carrure, j'en ai déduit qu'il devait venir de l'Inde, notamment du Cachemire.

Nous avons échangé des banalités, ce qui n'est pas généralement pas mon fort. Juste comme je me creusais la tête pour trouver un moyen de couper court à la conversation de la façon la plus polie, il m'a posé la question que je redoute le plus – et je traduis de l'anglais :

– D'où venez-vous ? Je ne peux placer votre accent.

Tout cela énoncé avec son propre accent indubitablement indien.

Son intérêt pour mes origines ethniques était innocent en soi. J'étais certaine qu'il ne voulait que de continuer la conversation, question de mieux s'intégrer dans le quartier. Après tout, il venait tout juste de déménager dans le voisinage. Son désir de se faire de nouveaux amis était tout à fait légitime. Mais je hais qu'on me demande d'où je viens. Oui, j'ai un accent dans toutes les langues que je parle, ou essaie de parler. Les anglophones me prennent pour une Québécoise avec, chez les plus avertis, une touche de « quelque chose d'autre ». Mes cousins hongrois me trouvent un accent français, voire parisien, les Italiens aussi. Les Québécois me demandent souvent si je suis Acadienne. Au Mexique, on me dit que je parle avec un accent italien, comme les Argentins. En Inde, on me croyait américaine...

Toutes ces appellations devraient me faire sentir comme une citoyenne du monde. Hélas, ce n'est pas le cas. Ma seule réaction personnelle, c'est une grande irritation envers la personne qui me demande, innocemment, comme dans le cas de mon étranger avec les chiens, d'où je viens. Au lieu de me flatter de leur intérêt envers ma personne, ce que j'entends est :

– Vous n'êtes pas d'ici. Vous êtes étrangère.

Pourtant, j'habite au Canada depuis soixante-quatre ans. Mon passeport affiche ma citoyenneté canadienne. J'ai tout fait pour m'intégrer. Apparemment, je n'y ai pas réussi. Mon désir le plus ardent est resté celui de me trouver, ou de me façonner, un sentiment d'appartenance. Peu importe d'où il viendrait, du moment que j'appartiens à quelque part, que j'aie ma place bien ancrée sur la terre, que j'aie le droit d'y vivre, je serais satisfaite.

Pourtant, j'habite au Canada depuis soixante-quatre ans. Mon passeport affiche ma citoyenneté canadienne. J'ai tout fait pour m'intégrer. Apparemment, je n'y ai pas réussi.

Mon interlocuteur attendait patiemment, le sourire aux lèvres. Pendant ce temps, je délibérais sur la meilleure façon de répondre à sa question pourtant innocente, sans l'offenser.

– En fait, il s'agit de deux accents... ai-je dit avec un sourire forcé, essayant de camoufler mon mécontentement.

Je dirais... français ?

– Ou... ou plutôt québécois, vraiment... et l'autre ?

En général, rendus à cette partie de la devinette, on me place soit en Allemagne, soit en Europe de l'Est, ou – allez savoir pourquoi – au Danemark. Il a opté pour l'allemand.

Tout en résistant à l'envie de produire le son désagréable qu'on utilise dans les quiz télévisés pour annoncer une mauvaise réponse, j'ai coupé court à ce jeu de fous pour lui révéler que je suis effectivement née en Hongrie. Et cela, quitte à me soumettre au prochain stade, celui où il affirme d'avoir un très bon ami hongrois, il s'appelle un tel et est-ce que je le connais ?

C'est exactement ce qu'il a fait. Le nom qu'il m'a offert avait été tellement adapté, intégré, qu'il aurait été méconnaissable à n'importe quel Hongrois d'origine. Seule une oreille entraînée comme la mienne ou celle de mes compatriotes exilés, habitués à un tel exercice, aurait pu la traduire. Peut-être. Malgré mes efforts, je n'ai pas réussi à ré-magyariser le nom en question.

Qu'à cela ne tienne. Ignorant le fait que je ne connaissais pas son ami, il a poursuivi par une longue diatribe sur les qualités dudit individu, qualités que je me devais de posséder également du simple fait de mon lieu de naissance partagé avec cet étranger hongrois dont je ne parvenais pas à déchiffrer le nom.

Abandonnant la partie, mais désireuse quand même de lui rendre la monnaie de sa pièce, je lui ai demandé à mon tour :

– Et vous, d'où venez-vous ?

Tout comme lui, je voulais confirmer, ne serait-ce qu'à moi-même, que j'étais une personne cosmopolitaine en ayant reconnu le fait qu'il venait d'ailleurs. Je m'attendais à ce qu'il m'assure qu'il venait de l'Inde, notamment du Cachemire.

À ma grande surprise, il a répondu, toujours avec son beau sourire doublé de son fort accent indien :

– Moi, je viens d'Angleterre. Je suis *British*. Tout comme mon père, et mon grand-père avant lui. Ma famille est *british* depuis longtemps.

Je l'ai quitté avec un sourire qui, je l'espérais, copiait le sien. J'ai attendu d'être hors de portée pour m'esclaffer devant l'absurdité de la scène dont je venais d'être témoin.

J'ai vu le jour à Győr, en Hongrie, au début des années cinquante. Mon père, professeur de biologie avec une spécialité en chimie, avait été soumis à des pressions énormes de la part du gouvernement de l'époque, c'est-à-dire du régime communiste. Tous les enseignants devaient prêter allégeance au « Règne du Proletariat », sous peine d'être déportés en Sibérie. Sans sa famille, bien sûr. Pour rendre la menace plus réelle, nous avions un char d'assaut planté tout juste devant l'unique fenêtre de la chambre exiguë où nous habitions à quatre, c'est-à-dire mon père, ma mère, ma sœur aînée et moi. Je ne sais si c'est vrai ou si ma mémoire me joue des tours, mais il me semble me rappeler que le canon dudit char d'assaut pointait vers nous.



Le lundi 12 novembre 1956, mon père est revenu de son lycée avec l'annonce suivante pour ma mère :

– Je dois partir d'ici. Je ne veux pas aller en Sibérie. Si tu veux venir avec moi avec les filles, nous partons demain. Pour l'Amérique.

Mon père a toujours aimé voyager. En fait, lui et mon cousin Zsolt s'étaient apparemment promis, dans leur jeune âge insouciant, de ne jamais se marier. Ils voulaient être libres pour parcourir le monde. Cependant, sans doute en raison des pressions pour repeupler un pays dévasté par deux guerres successives, il s'est plié à l'insistance de sa famille. Il s'est marié. Tard, on doit le dire. Ma mère, de son côté, institutrice d'un village obscur annexé plus tard par une ville industrielle avoisinante, avait cru qu'elle ne serait jamais demandée en mariage. Mes deux parents se sont donc rencontrés à l'âge – avancé pour l'époque – de trente-cinq ans. Ma sœur est née l'année suivante, et moi, vingt-deux mois plus tard.

Ma petite enfance a été heureuse. Et cela malgré la répression – oserais-je dire terreur, pour emprunter un terme contemporain encore populaire en Hongrie – du régime communiste. Je me souviens de maintes réunions de famille où ma cousine Delinke, ma sœur Katalin et moi nous fauflions sous la table entre les jambes des adultes qui jouaient aux cartes. Même aujourd'hui, je sens l'odeur de leurs pieds, surtout des femmes qui avaient enlevé leurs souliers. J'entends l'écho de leurs rires et gloussements qui augmentaient au fur et à mesure que les bouteilles de vin vides s'écrasaient sur la table. Je ressens ce sentiment d'appartenance, cette sécurité, ce droit d'exister.

Malgré les inconvénients classiques du système, comme le pacte du silence, la défense des regroupements incluant, surtout, les rassemblements d'ordre religieux, plus le manque de nourriture, en fait, le manque de tout, nous étions heureux. On s'adaptait. Ma tante avait dit un jour, en faisant allusion au fait que les denrées étaient toujours manquantes :

– Quand on vend des manches de marteau dans le magasin, tu dois en acheter, même si tu n'en as pas besoin. Parce que, quand tu auras besoin d'un manche de marteau, tu n'en trouveras nulle part.

Heureuse et en sécurité comme je me sentais déjà, la nouvelle d'un départ imminent vers une aventure me comblait d'excitation. À cette époque, je n'avais encore jamais quitté la Hongrie. Nous n'en avons d'ailleurs pas le droit. Le plus loin que j'étais allée jusque-là avait été une fois au Zoo de Budapest, et nos séjours au Lac Balaton, où nous passions nos étés.

J'étais très enthousiasmée à l'idée de voir d'autres cioux.

– On s'en va en Amérique? Youpi!

Je me suis rappelée notre livre de géographie pour enfants, un des seuls livres qui ornaient notre étagère dégarnie. Il s'agissait d'un livre d'images rempli de clichés culturels sur chaque pays. La page sur la Chine montrait des gens qui

travaillaient dans des rizières. Ils portaient de bizarres de chapeaux en cône. Les Français, béret sur la tête, se promenaient gaillardement avec une baguette de pain sous le bras au pied de la tour Eiffel. Et ainsi de suite. Les Américains vivaient tous dans des gratte-ciels survolés d'avions dodus. Cette image différait le plus de mon petit monde. L'édifice le plus élevé de notre ville ne s'étirait que sur six étages!

Le jour de notre départ, il nous a fallu non seulement nous enfuir à la hâte, mais aussi le faire sans nous faire remarquer. Surtout, il ne fallait pas avoir partagé la nouvelle avec qui que ce soit, au cas où ceux qui resteraient seraient interrogés au mieux, ou torturés au pire, à notre sujet. Bien sûr, mes tantes et ma cousine étaient au courant de notre projet d'escapade, mais elles ont dû faire semblant que rien de spécial ne se préparait. Elles ont tellement bien joué le jeu que je ne me souviens même pas d'avoir fait nos adieux.

Donc, le matin du 13 novembre, ma mère a fait une grosse marmite de soupe et l'a laissée doucement mijoter sur le poêle. C'était comme si elle se préparait à un dîner en famille. En vérité, c'était le signal que nous étions partis. Nous avons pris le train avec comme seul bagage nos vêtements sur le dos. Ma sœur, désignée comme porteuse, transportait également son sac d'écolière. Il contenait son livre de grammaire de première année avec son étui à crayons ainsi que les papiers d'identité de nos parents, sans doute dissimulés dans une poche secrète au cas où nous serions arrêtés et fouillés. Le trajet commençait officiellement par une visite à un ancien élève de mon père, désormais adulte. Comme par hasard, il habitait tout près de la frontière autrichienne...

Mes parents ont soupé, ou non, de cela je ne me rappelle pas. Dans mon souvenir, je ne vois que la lampe qui pendait du plafond, et qui oscillait imperceptiblement, agissant peut-être comme un pendule hypnotisant. Quand on nous a réveillés, il faisait encore nuit. Il est possible que nous ayons déjà nos vêtements sur le dos, que nous ne les ayons pas enlevés pour notre sieste. Encore à moitié engourdis, ma sœur et moi avons suivi nos parents sans rechigner. Quelque part, nous avons compris le sérieux de la chose. Il nous fallait obéir et, surtout, nous taire. Nous avons quitté la maison de notre hôte et nous nous sommes mis à marcher. Dans la nuit noire. À travers des rangées interminables de voies ferrées. Les voies ferrées m'étaient familières. Dans ma ville natale, nous habitions près de la gare. On nous avait interdit de nous en approcher. Non seulement c'était l'endroit où vivaient les gitans – voleurs d'enfants, selon les dires de ma mère – mais il fallait faire attention aux trains qui pourraient apparaître en trombe à n'importe quel moment. J'ai encore une peur bleue des séries de rails. Elles peuplent encore mes pires cauchemars.

Ce jour-là, il n'y avait pas un seul train sur les voies. Après les avoir traversées dans le silence le plus complet, un champ boueux s'étendait à perte de vue devant nous. Ce qui n'est pas beaucoup dire, parce que l'épaisseur de la nuit ne nous offrait qu'un gros vide noir. Après une heure, ou deux, je ne le sais plus, des grosses étoiles se sont soudain allumées dans le ciel. Fascinée, je les ai prises

Ce n'était plus le batifolage entre les jambes des adultes avec ma sœur et ma cousine. Ce jeu en était un de vie ou de mort. Même mon petit cerveau de quatre ans avait compris cela.

pour des feux d'artifice. La main de mon père s'est tout de suite abattue sur ma tête, me forçant à manger de la boue.

– Ce sont des fusées éclairantes, a-t-il soufflé à mon oreille. Baisse-toi ou ils vont nous repérer !

Je portais un chapeau tout neuf, tricoté avec amour par ma mère. Il m'était sans doute destiné comme cadeau de Noël, mais ma mère a dû me le donner en avance pour notre exode. J'en étais très fière parce que je savais qu'il me donnait bonne allure. Il était blanc comme neige. Un inconvénient de marque. Je me ferais sans aucun doute remarquer par ces gens avec qui, pour une raison qui m'échappait, nous jouions un sinistre jeu de cache-cache. Ce n'était plus le batifolage entre les jambes des adultes avec ma sœur et ma cousine. Ce jeu en était un de vie ou de mort. Même mon petit cerveau de quatre ans avait compris cela.

Tout à coup, je ne voyais plus rien. Mon père avait empilé son propre chapeau sur ma tête en guise de camouflage. Il était beaucoup trop grand et me descendait jusqu'au nez. Si je le levais pour voir, il retombait. Alors je n'avais d'autre choix que de suivre le flof-flof des pas de mes parents devant moi, comme un rat aveugle.

Des chiens se sont mis à aboyer furieusement, de plus en plus près. Des bruits de voix parlant dans une langue étrangère allaient en s'accroissant jusqu'à ce qu'ils soient proches. Trop proches. Et puis, plus rien qu'un silence de mort.

C'est là que l'histoire change selon le conteur. Mon père, peut-être soucieux de protéger les gardes qui ont dû choisir de ne pas nous capturer, a affirmé dans ses notes que nous n'avions rencontré personne, ni Hongrois ni Russe. Ma mère, au contraire, dit qu'ils ont dû nous prendre en pitié et nous ont laissés aller. La version indubitable était la présence des chiens et des gardes, et que nous avons miraculeusement survécu. Soit on ne nous a pas trouvés, malgré les fusées et malgré les chiens féroces, soit ils nous ont trouvés, mais nous ont laissés aller. Voilà un mystère qui en reste un de nos jours...

Toujours selon les écrits de mon père, nous avons marché pendant à peu près quatre heures. Enfin, au petit matin, les drapeaux bariolés de rouge et de blanc claquant dans la brise matinale nous ont informés que nous nous trouvions désormais en Autriche. Nous étions sauvés. Apparemment, j'étais verte de peur.

À notre grande déception, nous qui étions si soulagés d'être sauvés, nous avons dû faire face à la méfiance des gens du village où nous avons échoué. On ne nous accueillait pas avec la générosité à laquelle nous nous étions attendus pour couronner notre périple. Pour cause, car nous ne devions pas avoir fière allure après notre épopée nocturne. Après plusieurs essais inutiles, une vieille dame nous a finalement accueillies chez elle. Elle nous a offert un repas puis elle a donné du papier et des crayons à ma sœur et à moi. Tous nos dessins nous montraient en train de traverser, pliés en deux, un terrain noir avec des sortes d'étoiles au-dessus de nous dans le ciel.

Il serait intéressant de noter que, plusieurs années plus tard, c'est-à-dire en 2013, j'ai fait un voyage de retour. Mon but aurait été d'effacer mes démons d'une certaine façon. Je voulais faire table rase de mon passé. Ma fiancée Debbie et moi allions prendre le train à partir de Vienne jusqu'à ma ville natale de Győr, exorcisant, au passage, le fameux champ traversé cinquante-six ans plus tôt.

Dès notre arrivée à Vienne, j'ai partagé mon projet avec notre hôtesse. Elle était à peu près de la même génération que moi. Donc, même si elle avait été assez jeune en 1956, elle se serait sans doute souvenue de l'arrivée de 250 000 réfugiés dans son pays. Mise en confiance, je lui ai décrit mon itinéraire, avec beaucoup de gestes puisqu'elle ne parlait que peu d'anglais, et moi que peu d'allemand. Je m'attendais à de la sympathie de sa part à la mention du mot « réfugiée ». À ma grande surprise et déception, elle a roulé les yeux, genre « vous et vos histoires de réfugiés ! » Son expression, en langage international, affirmait catégoriquement : « Revenez-en ! On a souffert bien plus que vous ! » Question de point de vue. Un point de vue qui, apparemment, n'aurait pas changé depuis que nous étions arrivés en novembre 1956, hagards et égarés dans ce pays dont nous avions espéré un accueil à bras ouverts.

Donc, impuissants devant l'hostilité évidente des gens du village envers les rescapés que nous étions – sauf pour la gentille grand-mère – mon père a fait de l'auto-stop jusqu'à Vienne pour essayer de trouver les papiers nécessaires pour continuer notre périple en terres étrangères. Il s'agissait de nous faire acquérir le statut de réfugiés. Ainsi, nous pourrions enfin trouver un pays d'accueil plus... accueillant. L'entreprise lui a pris plusieurs voyages. Après beaucoup de frustrations, il est parvenu à nous procurer les papiers. En relisant les notes de mon père, je vois que le tout n'a pris que deux semaines. Le temps passe lentement quand on vit dans l'incertitude.

La Croix-Rouge, enfin alertée par les nouvelles disséminées par des milliers de réfugiés comme nous, nous a pris sous son aile. Le reste s'est déroulé presque sur des roulettes : trimballés, puis logés et nourris dans des vieux camps militaires. Le 20 décembre, on nous a mis dans le train qui a traversé l'Italie. Rendus à Bolzano, à la frontière Autriche/Italie, nous avons été réveillés en plein milieu de la nuit par une horde d'hommes qui brandissaient des bâtons. Ils criaient :

– *Apri la finestra!*

Même si nous avions compris par leurs gestes qu'on nous demandait de baisser nos fenêtres, nous avons refusé d'obéir. La peur nous clouait sur place.

Jusqu'à ce que quelqu'un crie en hongrois :

– Ça va, ils ont des cadeaux pour vous !

Ce que nous avions pris pour des bâtons était effectivement des baguettes de pain et des rouleaux de salami. Les habitants du village, ayant eu vent de notre périple, avaient décidé d'attendre le passage du train de réfugiés pour nous accueillir avec leur générosité exemplaire. Même aujourd'hui, en écrivant ces lignes, les larmes me montent aux yeux.

À Milan, nous nous sommes arrêtés pour nous faire chausser, nos souliers ayant été abîmés par notre mésaventure nocturne dans la boue épaisse. On nous a également offert en cadeau, à ma sœur et à moi, pas moins de quatorze chandails et dix poupées. Nous étions les avant-derniers sur la liste de passagers sur le bateau partant de Gênes, Italie, jusqu'à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, au Canada. Le Castel Bianco, ou « Château Blanc », un vieux vaisseau de croisière, désormais vétuste et grinçant, ferait son dernier voyage avec sa cargaison de plus de neuf cents réfugiés hongrois. Ce trajet a pris environ deux semaines de tempête, durant lesquels mon père a essayé d'enseigner l'anglais à ma grande sœur grâce à un livre qu'il avait déniché on ne sait où. Il y a renoncé. Il est probable qu'il avait lui-même rencontré des difficultés de prononciation.

Plus nous approchions de l'Amérique, plus notre notoriété s'accroissait avec chaque étape. Ma sœur et moi sommes vite devenues des genres de poster children de la contre-révolution hongroise, non seulement en tant que réfugiés, mais comme des sortes de héros – malgré nous – qui avaient osé risquer leur vie pour fuir un système totalitaire. Il ne faut pas oublier que tout cela s'est passé dans les années cinquante, donc en plein Maccarthisme (États-Unis) et à l'époque Duplessis au Québec.

Par exemple, on nous avait dit un jour, en Italie, je crois, que nous serions l'objet d'une session de photos publicitaires. La photo a été assez réussie pour figurer, une deuxième fois, des décennies plus tard, dans une annonce publicitaire d'Air Canada en 1987 pour leur cinquantième anniversaire. Le sous-titre nous désignait comme *Hungary's freedom fighters*, donc « combattants de la liberté hongrois ».

À l'époque, j'étais au comble de l'excitation. En effet, en guise de récompense pour notre coopération, on nous avait donné à chacune un petit bâton de gomme Wrigley. Apparemment, nous en mâcherions beaucoup d'autres, une fois rendues en Amérique. Tout comme tous les vrais Américains. C'était notre première offre d'intégration.

Une autre aurait été le verre de bière qu'un des nouveaux collègues de mon père m'avait offert. Nous étions dans une fête de bienvenue quelque part dans la campagne québécoise. Lanoraie, peut-être. Mon père venait d'obtenir un poste

comme bibliothécaire au Jardin Botanique de Montréal. Le fonctionnaire qui a mis le gros verre de bière entre mes petites menottes de quatre ans m'a dit quelque chose. J'ai compris tout de suite sans attendre la traduction de mon père.

– Si tu veux devenir une vraie petite Québécoise, il te faudra apprendre à aimer ceci.

Il va sans dire que j'ai passé le test. Avec brio. La bière est devenue, et est restée ma boisson alcoolique préférée jusqu'à maintenant.

Toujours sous le thème de notre bienvenue, ma meilleure anecdote s'est passée à Montréal. On nous avait hébergés dans un couvent en attendant de nous trouver une famille d'accueil. Le Cardinal Léger lui-même est venu nous y rencontrer. Tous les journaux de l'époque y étaient représentés, dont *La Presse*, le quotidien montréalais le plus populaire à l'époque. Son Éminence, de petite stature et un peu voûté, portait une croix à son cou qui se dandinait au bout d'une grosse chaîne en or. De ma courte vie, je n'avais jamais vu chose aussi merveilleuse. Le bijou brillait de toutes les facettes scintillantes de ses pierres semi-précieuses, de vert, de rouge et de bleu. Elle pendait juste à la hauteur de mes yeux. Il ne faut pas oublier ici qu'une croix formait une icône dont je ne connaissais pas encore la lourde signification, venant d'un pays où la religion était punie d'emprisonnement allant jusqu'à la peine de mort. Fascinée, j'ai happé le joyau dans mes menottes pour mieux l'examiner. Ma maman, horrifiée, m'a sifflé à l'oreille d'un ton urgent approprié à la circonstance :

– Embrasse-la !

Ce que j'ai fait, obéissante. J'ai planté un gros bec sonore sur le bijou, au grand ravissement de l'auditoire. Les flashes des caméras se sont immédiatement mis à éclater comme du maïs soufflé. J'étais devenue une star. Voici ce qui est apparu dans le journal *La Presse* le lendemain même : *Un point de taille pour la propagande anticommuniste.*

Voyant que je pouvais attirer l'attention, sinon la sympathie, des adultes autour de moi, j'ai donc appris, aussitôt que j'ai maîtrisé le français, à raconter des histoires d'horreur sur le système communiste. N'ayant pas vécu moi-même d'expériences de ce genre, je harcelais ma mère pour me fournir des exemples. Elle connaissait beaucoup d'anecdotes horribles glanées de sa jeunesse « volée » par la Deuxième Guerre mondiale, mais très peu du système communiste. Plusieurs membres de son entourage avaient déjà appris très vite à obéir et à se taire. D'autres avaient opté pour l'intégration en se joignant au Parti communiste, tels mes cousins du côté de la famille de mon père. En guise de récompense, ils jouissaient de privilèges tel le droit à un appartement avec une vraie chambre à coucher et une toilette privée. Ils étaient aussi mis en tête de liste pour s'acheter une auto russe, une Lada — « boîte » en hongrois – le seul modèle disponible à travers les pays communistes. Les journaux hongrois de l'époque ne disséminaient que de la propagande pro-parti et anticapitaliste.



Évidemment, ils n'admettaient aucune histoire d'horreur. Les pires exemples de nouvelles inquiétantes auraient été ceux provenant des pays corrompus par le capitalisme comme les États-Unis et le Canada. Alors là, les critiques abondaient. Débauche, pollution, violence, tout était dénoncé grâce aux avantages de la soi-disant liberté de presse.

J'avoue que c'est là, dans cette école primaire montréalaise où ma sœur et moi étions les seules parmi environ cinq cents élèves à ne pas être des Québécoises pure laine, que j'ai appris à développer mes talents de conteuse. C'était facile. Je n'avais qu'à dire ce que l'on voulait entendre de ma bouche, c'est-à-dire empiler des exemples d'interdiction de pratiquer « notre » religion. À l'époque, toute matière scolaire, des cours de bienséance aux mathématiques, en passant, bien sûr, par l'histoire, était colorée par l'endoctrinement dans la foi et la vertu catholiques.

Dès ma première année, je suis rapidement devenue une élève modèle. Cela n'était pas surprenant puisque mon père m'y avait aidée. Il fallait que je sois première de classe dans mon bulletin, et cela, chaque mois. Sinon, il me donnerait une volée. Ce qu'il n'a jamais eu l'occasion de faire, d'ailleurs. Je m'appliquais diligemment, mue par une bouffée de croyance religieuse toute nouvelle pour moi. J'étais aux anges, c'est le cas de le dire ! Bien sûr, mes parents m'avaient déjà appris, en Hongrie, et en secret, les prières de base. J'ai donc bientôt pu réciter le « Je vous salue Marie » et le « Notre Père », en quatre langues. Hongrois, Français, Latin et Anglais. Cependant, aucune de ces prières

Mes parents étaient incertains en ce qui concernait notre intégration. D'un côté, il fallait apprendre la langue locale, mais de l'autre, conserver des valeurs de base.

n'aurait pu me préparer pour l'opulence, l'orgie de sensations qu'une cérémonie religieuse avait à offrir à une petite fille impressionnable née dans la simplicité et l'austérité forcées. Et que dire des bonnes sœurs ! Elles étaient des modèles de dévouement et de bonté exemplaires. Elles avaient dédié leur vie entière à l'enseignement, au service de leur époux céleste, Jésus. Je voulais me faire sœur.

Mes parents étaient incertains en ce qui concernait notre intégration. D'un côté, il fallait apprendre la langue locale, mais de l'autre, conserver des valeurs de base, valeurs qui ont fait que notre culture a survécu sur notre terre natale bien-aimée malgré les invasions barbares qui l'ont ratisée à travers les âges.

Au Québec, nous avons non seulement un décalage de culture, mais aussi de classe sociale. Il est vrai qu'en Hongrie, il existait, ne serait-ce qu'en théorie propagandiste, une meilleure équité salariale entre les classes et entre les sexes. Malgré cela, tout le monde connaissait parfaitement sa place dans la hiérarchie. Mes deux parents étaient enseignants. Plusieurs des membres de ma famille étaient soit médecins ou avocats. Même si la plupart des gens du niveau d'éducation de mes parents étaient contraints à vivre dans d'uniques chambres en Hongrie, nous étions cultivés. Mes deux parents étaient de surcroît descendants directs de familles nobles remontant à l'époque du roi Léopold, au XVII^e siècle.

Dans notre nouveau quartier montréalais, cependant, les papas de mes camarades de classe n'avaient complété, pour la plupart, que leur deuxième année. Quant aux mamans, elles étaient de véritables servantes et machines à bébés.

Par conséquent, mes parents, surtout ma mère, m'avaient découragée de fréquenter mes camarades de classe après l'école. Ma mère disait que les Québécois n'avaient qu'une chose en tête. Je n'ai jamais osé le lui demander, mais avec le temps, j'ai compris ce que cette chose était : c'était de faire des bébés. Les filles se mariaient tôt, souvent parce qu'elles y étaient obligées. Les familles de cinq enfants et plus étaient la norme. Et moi, je les enviais tous. Les réunions chaleureuses de ma propre famille, restée en Hongrie, me manquaient énormément. Maintes fois, je me suis retrouvée assise près de la fenêtre de notre nouvelle cuisine, rédigeant de longues lettres à ma grand-mère pendant que les enfants de ma rue jouaient bruyamment dehors. Pour parachever cet isolement, nous n'avions ni téléphone ni télévision.

Il n'est pas surprenant que, une fois que j'ai finalement quitté le bercail à l'âge de 21 ans, j'aie abusé, du mieux que je le pouvais, de la vie qui s'offrait devant moi. Mon père, qui aurait aimé que je continue d'habiter avec eux jusqu'à ce que je termine mes études universitaires et que je me marie – préférablement à un Européen – avait lancé des tomates mûres dans mon dos en me menaçant, me disant que je n'avais pas intérêt à revenir. Au préalable, il m'avait averti qu'il lancerait la police à mes trousses si je partais avant d'avoir atteint l'âge légal. Cette fois-là, il n'a pas pu mettre sa menace à exécution. J'étais désormais majeure. Et surtout, j'étais libre.

Je me suis retrouvée sans abri dans une ville dont je ne connaissais que l'Université McGill que je fréquentais, la paroisse où j'avais passé le plus clair de mon enfance, et le métro pour faire la navette entre les deux. Je me suis mise à errer dans la ville, la nuit – c'était plus sûr – et à dormir sur le campus le jour, entre mes cours.

Au fil du temps, avec l'aide de mon professeur de théâtre, une femme tchèque qui en avait vu bien d'autres, je me suis trouvé une piaule à partager avec un groupe de hippies. C'est là que j'ai découvert l'univers fascinant des hallucinogènes et de l'amour libre. Presque d'une journée à l'autre, j'ai embrassé la contre-culture anglophone à pleins bras, au détriment de la nouvelle identité que j'avais essayé de me façonner, mais en vain, pendant quinze ans passés à travers mon enfance et adolescence parmi la société québécoise. Chez les hippies, personne ne m'a demandé d'où je venais. Assis en cercle autour d'une sorte d'autel de cristaux, passant un joint aussi gros qu'une banane d'une personne à l'autre, nous étions tous égaux sous la fumée bleue qui nous enveloppait dans son aura complice.

Cet épisode palpitant et coloré a duré une bonne décennie. C'était également une période d'errance à faire de l'auto-stop à travers le Canada et en Australie/Nouvelle-Zélande, là où le vent et la fumée du meilleur haschisch sur le marché noir me menaient. Une fois, je dormais à la belle étoile au son de *Nights in White Satin* des Moody Blues à Long Beach. Une autre nuit, affalée et seule sur la plage de Nelson, N-Z, le ventre creux parce qu'un ex-policier m'avait volé tout mon argent. Une autre fois encore, je me suis réveillée empêtrée dans une pile de corps nus dans un manoir imposant de Shaunessey le lendemain d'une orgie. À New York, je me suis retrouvée parmi les membres d'un groupe punk qui me toisaient tous du haut de leurs six pieds et demi ou plus. J'avais été invitée comme photographe attirée.

Pour gagner ma vie autrement que comme photographe à la pige, j'ai fait du travail itinérant et saisonnier. Cela pouvait être de la cueillette de fruits dans l'Okanagan ou en Nouvelle-Zélande, ou de l'éviscération de harengs à Tofino, ou de me mettre à poil comme modèle vivant pour des artistes. D'autres fois, avec l'aide d'un ami de passage qui conduisait une fourgonnette, je récupérais des articles « encore bons » dans les vidanges des riches pour les revendre chez des brocanteurs. Durant les périodes creuses, je travaillais surtout dans la restauration. Mon job préféré a été celui de monitrice spécialisée pour jeunes

Le fait d'avoir un vrai chez-soi, un vrai foyer, était une réalisation majeure pour moi. En effet, j'avais passé mon enfance et mon adolescence avec la défense expresse d'appeler notre logis chez-nous.

venant d'un quartier dit « défavorisé ». Nous faisons du jardinage et un peu de botanique. J'y suis retournée pour six saisons printemps/été. Sauf pour cette mission-là, je ne restais jamais en place bien longtemps.

Cette période de vagabondage ne me revient maintenant en mémoire que comme un gros nuage rose opaque.

Il est vrai que j'ai pris quantité de notes. J'ai griffonné maintes esquisses au point d'avoir rempli une bonne douzaine de cahiers, sans compter les serviettes de table et même du papier de toilette que j'utilisais comme base pour y coucher mes idées. J'ai utilisé des mètres et des mètres de film noir et blanc que je développais moi-même dans ma chambre noire démontable. Malgré cela, mes souvenirs entre ces flashes de mon vécu sont confus. Ce qui m'est clair cependant, aujourd'hui, en revisitant mes journaux intimes et mes photos, c'est l'immense détresse et la solitude douloureuse cachées derrière les mots, les clichés et les esquisses qui se voulaient pourtant plus excitants les uns que les autres.

Je ne me suis ralenti dans mon élan qu'une fois que j'ai décidé de fonder une famille. J'ai même réduit ma consommation de café de dix tasses par jour à une seule. J'avais trente ans. Je venais tout juste de sortir d'une profonde dépression qui avait duré cinq ans, avec deux suicides ratés.

Je suis retournée à l'Université. En arts plastiques, cette fois. Durant ma dernière année de cours, et n'ayant pas pu susciter l'amour de l'homme que je métais désigné comme âme-sœur, je me suis trouvé un donneur de sperme pour tomber enceinte de mon premier enfant. Après avoir donné naissance à ma première petite fille à Montréal, j'ai traversé le Canada pour la énième fois pour m'installer pour de bon sur l'île de Hornby, en Colombie-Britannique. C'est là que j'ai fini par me marier avec un homme qui m'a fait deux autres beaux enfants. J'ai acheté un petit demi-acre de terrain pour m'y bâtir, avec beaucoup d'aide, une cabane où j'ai fondé un foyer. Un vrai.

C'était la première fois que j'osais appeler mon logis mon chez-moi. Nous avons dû éventuellement quitter notre île idyllique pour que nos enfants puissent poursuivre leurs études et pour que nous, les parents, nous trouvions du travail rémunéré. Néanmoins, notre maison de Hornby reste, et sera toujours, notre chez-nous. Notre foyer. Moi-même et mes trois enfants, maintenant adultes, y

revenons d'ailleurs régulièrement pour nous rafraîchir l'âme et pour entendre les derniers potins.

Le fait d'avoir un vrai chez-soi, un vrai foyer, était une réalisation majeure pour moi. En effet, j'avais passé mon enfance et mon adolescence avec la défense expresse d'appeler notre logis chez-nous. En hongrois, il existe deux mots pour désigner le chez-soi : *haza*, et *otthon*. Le premier désigne la mère patrie, le terroir. Le deuxième mot indique le cœur, le foyer. Ma mère avait recréé le premier sur notre terre d'accueil, avec la langue et la nourriture. J'ai encore à ce jour cinq sortes de paprika hongrois dans mon tiroir à épices. Cependant, Anyu, ma maman, m'a découragée d'adopter le Canada comme mon pays. Elle-même ne voulait pas s'attacher. Elle ne voulait pas que je m'attache non plus, au cas où nous aurions pu être libres de retourner nous refaire un nouveau *otthon* dans notre vrai *haza*. Au cas où le système aurait changé.

Le rideau de fer est tombé en 1989. C'était déjà trop tard pour nous. La nouvelle génération était née, elle était notre point d'attache, notre nouvelle famille. Aucun des membres de notre famille n'est retourné vivre en Hongrie, même si nous étions désormais libres de le faire.

Aujourd'hui, je peux dire avec certitude, et du haut de mes soixante-neuf ans, que je suis heureuse. Mes petits-enfants, auxquels mes propres enfants ont donné des noms hongrois en l'honneur de leurs braves ancêtres, me procurent une joie immense.

Mon jardin, cultivé avec amour pour faire honneur à mon père botaniste et à ma grand-mère herbaliste, prospère et m'apporte beaucoup de satisfaction et de fierté. J'habite dans une vraie maison solide et spacieuse dont le toit ne coule pas, avec mon épouse et compagne de vie depuis vingt et un ans. Quand notre budget – et maintenant la pandémie – le permet, nous voyageons outre-mer.

Mon épouse Debbie et moi sommes allées en Hongrie pour notre voyage de noces, donc en 2013. Mes petits-cousins voulaient que je me rapatrie puisque le mur était tombé. Aucun argument, même de taille, n'a pu les convaincre que ma vie est ici, au Canada, près de ma famille, mes amies et mon jardin. À la vue de l'annonce, sur les réseaux sociaux, de mon nouveau roman, mes cousines m'ont demandé si j'allais le traduire en hongrois. J'ai répondu : peut-être. Ensuite, après avoir fait traduire elle-même l'annonce, elle m'a gentiment, mais fermement déclaré que ce n'était pas le « genre de roman » qui serait publié en Hongrie. Je n'ai jamais eu le courage de lui demander ce qu'elle avait voulu dire, à savoir si c'était le contenu LGBTQ+ de mon livre ou mon dessin caricatural original sur la couverture ou quelque autre loi d'expression artistique hongroise que j'aurais pu transgresser.

Le Canada, notamment la Colombie-Britannique, est mon *otthon*, mon foyer. C'est un pays où j'ai enfin trouvé ma place et fondé une famille. C'est le pays où j'ai découvert ma voie artistique par la peinture, le théâtre et l'écriture. C'est le

Je sais surtout que rien ni personne ne peut m'enlever ma terre natale. Elle vit en moi. Par conséquent, je crois indéniablement qu'il est possible de s'adapter à un nouveau pays sans rien perdre. Au contraire. Le fait d'avoir un vécu, une autre culture, ajoute à la dimension d'une personnalité au lieu d'en voler. Je suis fière de mes origines.

pays où je me suis fait des racines. Et cela littéralement, grâce à mon jardin. J'ai tout ce que mon cœur désire. Je suis comblée.

Ma grande expérience de vie, mes aventures osées et palpitantes m'ont appris beaucoup de choses. Premièrement, je ne regrette rien. Si j'avais ma vie à refaire, je ferais probablement des choix semblables, bons ou mauvais.

Je sais surtout que rien ni personne ne peut m'enlever ma terre natale. Elle vit en moi. Par conséquent, je crois indéniablement qu'il est possible de s'adapter à un nouveau pays sans rien perdre. Au contraire. Le fait d'avoir un vécu, une autre culture, ajoute à la dimension d'une personnalité au lieu d'en voler. Je suis fière de mes origines. Quant à la grande solitude que j'ai ressentie durant mes années d'errance, elle s'est dissipée avec le temps. J'ai maintenant beaucoup d'amies locales ainsi que d'autres venant de divers milieux culturels.

Voici un petit addendum intéressant : récemment, j'ai commencé à faire des recherches en généalogie. Mon intérêt avait été réveillé par une énigme avec laquelle mon père m'avait laissée de son vivant. En effet, il est très possible que notre nom de famille ne soit pas d'origine hongroise, ou même, plus précisément, transylvanienne. Selon les recherches de mon père, puis, par la suite, les miennes, le nom d'Arros pourrait avoir des souches... basques.

En vérité, il existe plus d'individus du nom d'Arros au Pays basque et en Amérique du Sud (notamment au Chili) que dans la région où mon père est né. Je viens de me découvrir, grâce aux réseaux sociaux, des « cousins » unilingues espagnols qui portent le même nom que moi. J'adore cette tournure des événements qui me rend encore plus cosmopolite. Elle m'encourage également à perfectionner ma connaissance de l'espagnol. Ainsi, je pourrai poursuivre mes recherches plus facilement. Peut-être, un jour, je découvrirai que nous sommes de la même souche. Déjà, ces mêmes cousins espagnols, toujours avec l'aide des réseaux sociaux, ont pris contact avec ma famille hongroise. Ils s'envoient mutuellement des souhaits de joyeux anniversaire. Ils applaudissent les succès en sport ou dans les études de leurs enfants respectifs. Vive les médias sociaux !

Qui vivra verra. Il est possible que je trouve le lien un jour. Sinon, ma recherche aura au moins pu unir des gens à travers notre belle Planète Bleue.

De toute façon, si on remonte assez loin en arrière, nous venons tous d'Afrique. Une recherche approfondie en ADN de National Geographic l'a démontré sans l'ombre d'un doute.

Alors maintenant, revenant à la question du début de mon récit, celle qui m'a causé tant d'irritation à travers ma vie, une réponse pertinente vient – enfin – tout juste de s'offrir à moi :

– D'où venez-vous ? me demandera-t-on sans doute, encore et encore.

Je leur répondrai désormais, à chaque fois :

– Je viens d'Afrique. Tout comme vous.



NATHALIE ASTRUC

COLOMBIE-BRITANNIQUE

PAYS D'ORIGINE : FRANCE, ÎLE DE LA RÉUNION

Ordo ab chao / L'ordre naît du chaos

Je n'avais jamais mis les pieds au Canada auparavant. Je suis arrivée à Vancouver en octobre 2019, en suivant mon compagnon malaisien, nouveau détenteur d'une résidence permanente. Nous nous sommes rencontrés à Kuala Lumpur alors que je venais explorer mon premier pays asiatique et que mon compagnon était en attente d'une réponse pour sa résidence permanente canadienne. Lorsqu'il l'a reçue, il savait qu'il devait repartir au Canada pour ne pas perdre cette résidence. J'ai donc fait le choix de partir avec lui. Ce n'était pas une décision évidente car je ne connaissais rien du Canada en dehors des images d'Épinal (ours, castors et consorts). Venir au Canada et d'autant plus à Vancouver, était un défi dans une quête que j'entreprenais inconsciemment dans le parcours des pays de mes origines. Venir à Vancouver, c'était sentir le vent gonfler un peu brutalement les voiles de ma barque pour un changement de cap total.



Citoyenne du monde

Je suis arrivée dans un contexte très particulier, à quelques mois du début de la pandémie. Avant même d'arriver à Vancouver, j'avais pris des rendez-vous pour rencontrer des employeurs. Ayant eu de précédentes expériences de migration, je savais qu'il fallait être très réactive pour décrocher un emploi et donc un visa pour pouvoir rester. J'ai vécu à Paris, qui s'apparente quasiment à un autre pays lorsqu'on vient de La Réunion car on fait déjà 10 000 kilomètres pour rejoindre « la métropole ». J'ai aussi vécu quelques mois en Belgique, en Australie, à Madagascar, aux Seychelles et en Malaisie. J'ai failli habiter en Nouvelle-Zélande mais un changement de loi a changé le cours des choses. À partir du moment où je suis partie pour l'Australie, je voulais changer ma façon de vivre et de voyager.

Ma fibre journalistique et la rencontre d'une personne importante dans ma vie m'ont poussé à décider de vivre le pays, de ne plus être touriste passant quelques jours dans un endroit mais de vivre l'endroit, d'expérimenter la vie quotidienne dans cet endroit. Je suis restée entre 6 mois et 4 ans dans ces pays. Je n'ai pas toujours choisi de les quitter. J'étais un peu triste de quitter si vite la Malaisie, un pays dont je n'ai pas vraiment eu le temps d'explorer la culture et les terres mais je sais aussi que j'y reviendrai. J'avais décidé de vivre dans l'hémisphère sud par principe : j'y suis née, je voulais apporter mes compétences dans des pays en lesquels je crois et qui pourraient avoir besoin de mes services et aussi parce que je pense qu'ils sont l'avenir du monde.

Présentation

J'ai toujours eu à expliquer mes origines dans de nombreux pays, dans de nombreux contextes. Il me manque généralement une carte pour expliquer d'où je viens. Je dois souvent répéter pour les anglophones, parfois préciser pour les francophones. Il faut dire que ce n'est pas forcément tous les jours qu'on rencontre une Réunionnaise à Vancouver. C'est littéralement de l'autre côté du globe.

Si je brandis fièrement mon origine aux racines multiples, je sais aussi que ça déstabilise souvent mon interlocuteur. La Réunion, terre de métissage, est l'île de ma mère, faisant partie d'une minorité sur une île aux origines européennes, africaines, malgaches, indiennes et asiatiques. En voyant ma mère, on m'a déjà demandé si j'avais été adoptée par cette *yab*, petite rousse aux yeux verts, loin de la longue courbe brune que je suis. Du côté paternel, il faut se tourner vers l'île sœur, Maurice. La généalogie de ce côté nous emmène, selon diverses sources, en France, en Inde ou encore aux Seychelles.

Plus j'ai voyagé et plus j'ai chéri ma diversité dans la diversité. En contact avec des cultures si différentes et si proches de moi et de mes racines, c'est comme si je passais un pinceau d'archéologue sur ma propre personne et que j'y découvrais des gemmes.

Plus j'ai voyagé et plus j'ai chéri ma diversité dans la diversité. En contact avec des cultures si différentes et si proches de moi et de mes racines, c'est comme si je passais un pinceau d'archéologue sur ma propre personne et que j'y découvrais des gemmes.

Mon père, marin dans une première vie, m'a sans doute donné le goût du voyage. Ma mère m'a, quant à elle, légué le goût des lettres. J'ai follement aimé les lettres, au point de démarrer par des études littéraires à la Sorbonne à Paris en 2001 après l'obtention de mon baccalauréat à La Réunion. Cependant, j'étais jeune et pressée et j'avais l'impression de disséquer des cadavres ; j'avais besoin de vivre les mots. En quête de voyage de toutes sortes et d'humain, je me suis donc engagée dans le journalisme en 2004. Ainsi, j'ai obtenu mon certificat de journaliste à l'ISCPA-Institut des Médias en 2007 à Paris. Quelques expériences professionnelles et beaucoup de déceptions plus tard, je prenais la décision de quitter la capitale.

Prendre la route

En 2011, j'ai changé de cap. Ne trouvant plus d'emploi sur Paris et lassée de la vie parisienne qui se regarde le nombril et qui pense tout savoir sur tout, je suis partie pour l'Australie.

J'y ai découvert une mentalité anglo-saxonne qui me seyait davantage et j'ai passé du temps avec des membres de la famille éloignée de mon père pendant un an. L'Australie m'a inspirée et je pensais pouvoir y construire mon futur. Je m'étais engagée avec mon compagnon de l'époque dans l'élaboration d'un plan de migration pendant un an en 2012 à La Réunion avant de revenir en Australie.

Tout s'était passé comme prévu : nous reprenions tous les deux les études à trente ans, dans de nouveaux domaines que nous aimions (la restauration pour moi et l'environnement pour lui) et qui devaient faire partie des secteurs en demande dans les années à venir. J'étudiais donc pendant deux ans, tout en travaillant le soir dans un restaurant. Le rythme était soutenu, l'investissement physique important, mais j'ai tenu bon. J'avais obtenu de bonnes recommandations pour mon dossier de demande de résidence permanente et j'avais effectué le parcours habituel du migrant, parsemé de tests de langues coûteux, de traductions de diplômes et autres dossiers à rallonge à remplir.

Premier échec de migration

Tout s'est effondré en 2014 lorsque l'agent de migration m'a annoncé que le dossier avait été rejeté. Il était lui-même abasourdi par la raison invoquée : le gouvernement a estimé que cet employeur n'avait pas besoin de cet employé et qu'il s'agissait d'une fraude alors que tout a toujours été en règle. La seule issue possible était que mon employeur paie 4000 dollars et défende mon cas devant un tribunal, des charges que je ne pouvais pas lui mettre sur le dos et qu'il ne semblait pas non plus prêt à assumer.

Très amère, j'ai dû quitter le pays en un mois. La gestion matérielle n'a pas été difficile. Mon compagnon de l'époque était prévoyant ; nous vivions avec des meubles faits de cartons d'emballage et dormions sur un lit gonflable. Le plus dur a été de quitter ma famille et mes amis, en sachant très bien qu'il serait difficile de les revoir par la suite. J'ai vécu cette expérience comme un véritable deuil. Mais je ne me suis pas laissée happer par le désespoir et j'ai continué ma route.

Se rencontrer à la rencontre des autres

Les rencontres, ici et ailleurs, m'ont permis de me rencontrer. J'ai effectué des métiers où autrui a toujours été au centre et avec l'ambition d'avoir un impact positif sur la société. L'information était destinée à la communauté à Paris, la restauration, le plaisir des papilles et porteur de culture dans un projet de café littéraire avorté en Australie. Cependant, cette expérience australienne m'avait donné le goût du partage de la langue française. L'enseignement, c'est pour planter des graines et il a fallu quelques années pour que cette idée se concrétise.

Après l'Australie, j'ai repris la route en 2016 avec une mission de coopération régionale du Département de La Réunion à Madagascar. Le but principal de cette mission était d'animer une émission de radio à propos de l'éducation aux médias, un partenariat entre l'Université d'Antananarivo et l'UNESCO, mais, dans mes missions annexes, je formais des stagiaires à la gestion du Centre de Presse Malagasy.

Soucieuse de transmettre la langue et la culture de façon correcte, j'ai repris le chemin des études et j'ai obtenu mon DAEFLE (Diplôme d'Aptitude d'Enseignement du Français Langue Étrangère de l'Alliance Française) en 2016 aux Seychelles, en parallèle d'un emploi d'assistante d'éducation à l'école internationale des Seychelles, toujours dans le cadre de la coopération régionale. Me disant que je pouvais continuer ma formation dans le domaine du Français Langue Étrangère, j'entamais un master Français Langue Étrangère à l'Université de La Réunion en 2018.

Au gré de mes voyages (l'Australie, Madagascar, les Seychelles, la Malaisie), je n'ai jamais perdu de vue mes racines et le mystère qui les entoure. Je me suis sentie à un moment comme un saumon remontant les rivières, remontant

à son berceau. Sans le vouloir, au fil des opportunités, j'ai remonté l'histoire des Mascareignes, des îles de l'océan Indien. Les Réunionnais et les Mauriciens ont des racines malgaches et seychelloises. Les Malgaches ont eux-mêmes des racines... malaisiennes. Le plus troublant est que j'ai pu le constater à travers les cultures, la nourriture et même les langues. Je suis peut-être en quête identitaire de façon faussement inconsciente, mais tout me mène finalement vers l'universalisme de Léopold Sédar Senghor.

Un début tropical

Mon aventure canadienne a débuté à plus de 10 000 kilomètres du pays, dans un décor tropical en 2018. Après une certaine errance internationale, j'ai fini par atterrir dans la capitale ultradéveloppée, Kuala Lumpur. Je débutais mon master à distance avec l'Université de La Réunion et je voulais renforcer la



théorie avec la pratique, donc à l'étranger. Une collègue de l'école des Seychelles effectuait un voyage à travers l'Asie et je lorgnais donc sur cette région en me disant je n'avais pas encore découvert ce continent.

J'avais contacté de nombreuses Alliances françaises et Instituts français d'Asie, mais mes demandes étaient restées lettre morte. J'avais également envoyé une demande dans un centre de langues en Malaisie et c'était le seul employeur qui m'avait répondu, après un échange sur Facebook. Après deux visioconférences, je me décidais à partir pour cette destination dont je ne savais rien. Avant la Malaisie, je prenais toujours grand soin de me renseigner en détail sur les destinations que j'allais explorer, en m'autorisant quelques flâneries de temps à autre, mais en ayant toujours une idée approximative de ma position. Cette fois-ci, j'avais décidé de me laisser un peu plus porter par la découverte. Cependant, je savais toujours où le danger se trouvait en épluchant les sites et autres forums.

Après avoir laissé les coordonnées du centre de langues et de l'ambassade de France en Malaisie à ma mère au cas où je donnais plus de nouvelles, je m'envolais pour l'iconique ville aux tours jumelles. D'un commun accord, mon employeur et moi avons décidé d'une période d'essai donc sans engagement pour un visa de longue durée. Je suis entrée dans le pays en tant que touriste. Les perspectives étaient alléchantes pour moi : cet employeur cherchait une personne qui enseignerait puis qui superviserait le département de langue française du centre, une perspective qui collait totalement avec mon master.

J'ai rencontré le personnel dont le directeur adjoint, Yew Meng. Je l'ai trouvé très poli et très professionnel. Malaisien d'origine, il expliquait qu'il avait étudié, travaillé et vécu au Canada et qu'il était en attente de sa résidence permanente. Il était rentré au pays à contrecœur en raison d'un souci administratif, quelques mois de travail manquants. J'avoue que je n'avais pas vraiment fait attention à ce détail, même lorsque nous nous sommes rapprochés. Il avait toujours envisagé sa vie au Canada et souhaitait y retourner dès que possible.

La prise de décision

En août 2019, alors que je ne travaillais plus pour le centre depuis quelques semaines seulement, les services d'immigration ont rendu visite au centre et ont mis en détention les personnes présentes. Yew Meng, informé de la situation, avait décidé de revenir au centre et avait été saisi, en tentant de défendre le cas d'une professeure de français, Hélène, en vain. Ils avaient été emmenés en centre de détention pour vérifier leurs papiers et visas. Pendant ce temps, j'étais en liaison avec les parents d'Hélène, qui devaient venir lui rendre visite pour rencontrer son futur mari. Elle avait juste eu le temps de leur donner mes coordonnées. Yew Meng avait pu sortir, mais suivait de très près le dossier. Nous vivions tous, sa famille, son futur mari, Yew Meng et moi, chaque jour avec toutes nos pensées pour cette jeune fille, détenue, tous inquiets pour les conditions de sa détention.

Mes différentes expériences de migration m'ont appris que le meilleur plan n'est pas de plan du tout. On peut passer en revue toutes les lettres de l'alphabet, les plans B, C ou D : nous ne sommes que le jouet du destin.

Finalement, Hélène est sortie au bout d'une semaine. Ses parents étaient grandement soulagés, elle était secouée par cette expérience. Pour ma part, j'étais profondément affectée par l'indifférence du personnel face à une telle situation. Ils étaient au courant et ils ont continué à vaquer à leurs occupations sans la moindre trace de compassion.

Après cette expérience, ébranlant ma foi en l'humain, mais scellant mon amour pour Yew Meng et sa famille, et après une validation puis un refus pour un poste à l'ambassade de France en Malaisie, j'ai compris que mon avenir était ailleurs. Comme un signe du destin, Yew Meng a reçu sa carte de résident permanent : c'était un énorme panneau lumineux digne de Las Vegas pointant vers le Canada.

En dehors des images d'Épinal (ours, castors, froid glacial et consorts), je ne connaissais rien au Canada. Mais j'avais confiance en Yew Meng qui n'avait cessé de me vanter les charmes de Vancouver et de la Colombie-Britannique.

Mes différentes expériences de migration m'ont appris que le meilleur plan n'est pas de plan du tout. On peut passer en revue toutes les lettres de l'alphabet, les plans B, C ou D : nous ne sommes que le jouet du destin.

La perspective d'aller vivre en France et d'être en totale immersion dans la langue française n'enchantait guère Yew Meng. Son français était fonctionnel, mais la vie quotidienne tout en français lui semblait être un obstacle très difficile à surmonter. Pour être moi-même passé par-là, s'adapter dans un pays dont on ne maîtrise que peu la langue, faire face à des processus administratifs longs et coûteux, je voulais lui épargner tout ça. Je voulais bien sûr rester un peu plus longtemps en Malaisie et découvrir plus en détail les riches cultures du pays. Mais les démarches pour obtenir un visa dans mon cas en Malaisie étaient compliquées. Le Canada semblait donc nous tendre les bras.

En partant de Malaisie, nous avons choisi de passer par La Réunion pour qu'il découvre mon île et ma culture. Puis, de cette île perdue de l'océan Indien, nous sommes passés par Paris, pour que je puisse voir des amis, ayant vécu une dizaine d'années dans la capitale. Nous avons ensuite rejoint Vancouver.



Tâter le terrain

En 2018, nous avons effectué un premier séjour à Vancouver pour que je découvre le Canada. Très prévoyante, j'avais planifié une rencontre avec l'organisme chargé de délivrer la certification permettant d'enseigner en Colombie-Britannique, le *Teacher Regulation Board*. Ce fut ma première douche froide : mon master ne serait pas reconnu, il fallait que je reprenne tout à zéro, payer des études au coût exorbitant si je voulais enseigner dans le système public. Il y avait apparemment des possibilités et exceptions pour enseigner dans les écoles privées, mais c'était très flou et on m'avait fait comprendre que mes chances étaient minces si je suivais cette voie. J'ai également rencontré un contact au *Vancouver School Board* qui m'a confirmé que le chemin était compliqué. Cependant, je n'ai pas abandonné mon master de Français Langue Étrangère avec l'Université de La Réunion, que j'ai obtenu en 2021.

Diverses sources (la personne rencontrée au *Teacher Regulation Board* et les sites Internet) me disaient pourtant qu'il y avait une forte demande de professeurs de français dans la province majoritairement anglophone. Je ne comprenais pas pourquoi la certification n'était pas plus flexible.

Si ces nouvelles n'étaient pas très rassurantes, elles ne m'ont pas découragée. Je m'étais dit que j'avais plusieurs cordes à mon arc et une gamme de compétences toujours intéressantes pour d'autres secteurs que l'enseignement. Du moins, c'est ce que je pensais.

En amont de notre départ de Malaisie en août 2019, j'avais effectué mes recherches en matière d'immigration et d'emploi sur Internet. Je fréquentais

de nombreux forums de sites Internet et de réseaux sociaux et des sources officielles. J'avais même passé un test de langue (TEF) en Malaisie en mai 2019, histoire d'avoir ça en moins à préparer. Je savais que l'immigration n'était pas un chemin facile.

La désillusion, première partie

J'avais planifié mon arrivée en fonction de la tenue d'un événement pour les nouveaux arrivants à Vancouver en octobre 2019, avec des employeurs et des prestataires de services. À tort, j'ai pensé que ce serait une occasion parfaite pour rencontrer des employeurs et décrocher un emploi. Je m'étais habillée de façon très formelle et j'ai bien compris le sens de l'expression « être comme un chien dans un jeu de quilles » ce jour-là en voyant la décontraction des participants. J'avais plus en tête l'idée d'un *job dating* mais il s'agissait plus d'une présentation informelle des services présents dans la province pour les nouveaux arrivants francophones.

Mes nouvelles chaussures me donnaient de terribles ampoules. La paire formelle que j'avais pris soin d'emporter avait rendu l'âme sur le trajet; je n'avais jamais vu des semelles se désintégrer ainsi de ma vie. Elles s'étaient littéralement fragmentées sous mes pas entre notre logement et le centre-ville.

Cette soirée fut nourrie d'espoirs déçus. De la part d'une institution, j'ai entendu qu'il fallait faire du bénévolat longtemps avant d'oser espérer quoique ce soit, d'une université, que mes qualifications étaient non-valides ici au Canada et qu'il faudrait que j'étudie avec eux et avancer des frais avoisinant les 25 000 dollars l'année. La perte de la fortune investie vainement en Australie quelques années auparavant (une coquette somme à cinq chiffres également) était encore si cuisante que l'odeur de roussi flottait encore dans l'air pour moi.

Mais une lueur juridique était venue m'éclairer dans cette obscurité. Une consultante m'a indiqué des solutions que je pouvais concrètement explorer, dont la fameuse Mobilité Francophone. Étant trop vieille pour un programme Vacances-Travail, je savais que j'avais un désavantage sur ces détenteurs plus flexibles, n'étant pas liés à un employeur spécifique et prêt à être embauchés rapidement, mais je m'étais accrochée à l'espoir que mes compétences seraient tout de même reconnues.

L'acclimatation

Je suis arrivée en automne, accueillie par les arbres au feuillage flamboyant, les champignons de toutes sortes et les écureuils virevoltant dans tous les coins. La lumière était très belle. J'étais parfois triste d'avoir quitté mon lagon aux eaux cristallines quand je voyais cette mer aux couleurs sombres, mais je me suis consolée en dégustant des fruits de mer, plus rares sous les tropiques, et que j'apprécie beaucoup.

Cependant, j'ai été assez choquée par le nombre de personnes à la rue et dévastées par les drogues dures. La misère à ciel ouvert, je l'avais déjà vue à Antananarivo. Ce n'est pas la misère elle-même qui m'a heurtée, mais le fait qu'elle soit si présente dans un pays si riche.

J'avais déjà vécu dix ans à Paris, donc dans l'hémisphère nord et dans une région tempérée. Je connaissais le froid, la neige, les saisons. Cependant, j'avais l'impression de sentir davantage les variations lumineuses à Vancouver. Autant l'été pouvait être épuisant car les journées étaient très longues, autant l'absence de lumière entre novembre et janvier était terrible. Je me suis même procuré une lampe de luminothérapie pour faire face au blues hivernal. Lorsque le soleil se montrait en période hivernale, les pastels du ciel étaient fabuleux, mais si faibles.

Mon moral avait tendance à décliner à mesure que la luminosité s'amenuisait. Je démarrais aussi une seconde année de master qui allait se révéler intensive. Les enseignants avaient même proposé d'étaler les modules sur plusieurs années si la charge de travail était trop lourde. Mais j'étais décidée à réussir et obtenir mon diplôme, à explorer les approches pédagogiques et les derniers outils numériques en la matière.

Nous avons eu la chance d'habiter quelques semaines lors de notre arrivée chez des amis de Yew Meng, qui louaient habituellement leur rez-de-chaussée via Airbnb. Les conditions étaient donc très confortables. De toutes mes différentes arrivées dans des pays de résidence, celle-ci était de loin la plus sereine.

Je me souviens d'être sortie pour aller faire un jogging quelques jours après notre arrivée. Le souvenir de l'air froid dans les bronches quand on court m'a ramenée aux trois années passées à Nantes en France durant mon enfance, dans les années 90. Trois années qui avaient enseigné à mon corps le froid. J'ai écourté cette séance de jogging pour n'envisager que la marche à Vancouver.

Je n'osais pas sortir lorsqu'il pleuvait. Ayant vécu dans des pays tropicaux, voire équatoriaux les dernières années, je m'étais habituée aux pluies diluviennes et courtes. Il a fallu me réhabituer à la large gamme de pluies des pays tempérés, de la bruine au crachin en passant par les douches. J'ai découvert les cinquante nuances de gris, en moins folichon.

Un changement de pays induit un changement de climat et de nourriture et donc, par conséquent, un changement corporel. Un terrible cocktail de tous ces éléments associés à mon manque d'activité physique a réveillé un terrible Mont Pinatubo menstruel chez moi. Les douleurs et l'humeur dépressive ont rivalisé avec celles de mon adolescence. Je pensais être aguerrie par mes dernières migrations, mais celle-ci m'a appris à ne jamais m'installer dans le confort et la complaisance. J'aurais souhaité voir un naturopathe, mais les tarifs élevés des praticiens ont définitivement freiné mes tentatives.

La nourriture, terrestre et spirituelle

J'étais heureuse de voir une grande diversité de cuisines disponibles sur Vancouver. J'ai vécu dans des endroits tellement hétéroclites que je pourrais mal vivre une monoculture. La présence d'une grande communauté asiatique et d'une communauté indienne m'a rassurée : je me suis dit que je pourrais trouver des ingrédients utilisés dans la cuisine réunionnaise si besoin, étant donné la forte influence de ces cultures sur la mienne.

Je déplorais ne trouver que peu d'épiceries africaines, mais j'étais heureuse de découvrir le centre Issamba à Victoria, sur l'île de Vancouver. Je ne trouvais pas les ingrédients que je voulais, mais j'ai senti un vrai accueil de la part des membres de ce centre culturel et social pour les personnes d'ascendance africaine. En revanche, je n'allais pas sur l'île de Vancouver tous les quatre matins, mais j'étais rassurée de voir qu'il existait une possibilité de rencontrer des compatriotes de l'océan Indien.

Je me suis inquiétée de la qualité de la nourriture en Amérique du Nord, ayant vécu dans des pays moins exposés aux pesticides et OGM. En tant que journaliste pour un site de nutrition à Paris en 2008, j'avais détaillé de nombreux rapports inquiétants à l'époque. Mais finalement, j'ai vu qu'il existait quelques sources d'approvisionnement biologique. Évidemment, cela avait un coût, mais je pensais à ma santé à long terme. D'autant plus que je ne savais pas exactement comment la transition vers un statut permanent allait se faire et donc quand je pourrais bénéficier d'une bonne couverture santé.

J'avais aussi une appréhension concernant la culture. J'ai entendu des rumeurs concernant un certain conservatisme à Vancouver, une pauvreté culturelle, des événements plus *underground*, parfois difficiles d'accès et la difficulté de nouer des amitiés. Il est vrai que la communication n'est pas le fort de Vancouver. Il faut être dans les bons cercles, la pandémie me l'a montré. Il n'y a pas beaucoup de publicité grand public. Les salles de spectacle sont plutôt petites et il y a peu de dates pour les représentations.

Mais au fil du temps, des rencontres, des adhésions aux groupes, j'ai découvert qu'il se passe bien plus qu'on ne le croit à Vancouver. L'une de mes plus belles découvertes a été la bibliothèque publique de Vancouver en centre-ville. Ce havre de cultures possède une section francophone et une section avec des partitions; le meilleur des refuges pour moi. J'étais aussi très contente de découvrir des sections dédiées à l'histoire et à la culture autochtones.

Le sort réservé aux autochtones était quelque chose que j'appréhendais : je craignais de voir trop de similitudes avec celui des aborigènes en Australie, qui s'apparente à un génocide discret. De même, je redoutais de me confronter une fois de plus à l'exploitation outrancière des ressources minières, encore une fois similaire à l'Australie. Mais chaque pays est différent et possède une gestion et une approche spécifique de ces sujets.

La désillusion dans la recherche d'emploi, deuxième partie

J'ai enchaîné des entretiens à mon arrivée en automne 2019. J'étais entrée en contact et avais fixé des rendez-vous depuis La Réunion en septembre 2019. J'avais rencontré l'Alliance française de Vancouver, le Conseil scolaire de la Colombie-Britannique et des centres d'enseignement du français pour adultes à Vancouver. La réponse était toujours la même : votre parcours est impressionnant, vous possédez des compétences dont nous avons besoin, mais nous ne pouvons pas vous faire de permis de travail. Je ne comprenais pas vraiment la situation car mon tout premier rendez-vous avait été une réunion sur le programme de Mobilité francophone à la Fédération des Francophones de la Colombie-Britannique et j'avais été agréablement surprise de voir que les démarches étaient simples et clairement au bénéfice de l'employeur. Mais aucune des entreprises et institutions rencontrées n'a voulu m'employer, avançant qu'elles ne faisaient pas cette démarche.

Au fil des mois, j'ai commencé à porter mon angoisse comme un sac de pierres sur mon dos. Il faut dire que mes précédentes expériences d'immigration m'avaient donné l'impression d'être Tantale, le rocher de ma vie dévalant inexorablement la pente de l'immigration. Pendant cette période, j'étais tellement inquiète que je réfléchissais à préparer des bagages tout prêts à être emportés si je devais quitter le pays en quelques heures. Partir dans la précipitation était une expérience que j'avais hélas déjà connue et je souhaitais me prémunir contre l'émotion paralysante, l'émotion qui fait trembler les mains et tout le corps quand un projet de vie est avorté, l'émotion qui fait de vous un fantôme quand vous prenez ce vol pour rentrer vers on ne sait où, comme un retour à la case départ au Monopoly. Bien sûr, on est toujours riche des expériences passées, mais sur le coup, la ouate du désespoir étouffe toute potentielle pensée.



J'avais aussi du mal à m'ouvrir aux autres en raison d'une très grosse déception amicale en Malaisie. J'avais vécu une situation où j'avais vu l'insensibilité à son comble, des gens vivre une vie tout à fait normale alors qu'une personne avec qui ils avaient travaillé se retrouvait dans une détresse sans nom, avec des conséquences qui auraient pu mettre en danger la vie et le futur de cette personne et de ses proches.

Lors d'une expérience de bénévolat à la Chambre de commerce francophone de Vancouver, j'ai rencontré une personne qui m'a indiqué le journal *La Source*. Je les ai contactés et j'ai rejoint l'équipe de journalistes bénévoles en décembre 2019. Les choses avaient l'air de se décoincer; j'avais rencontré une équipe sympathique et même si je n'avais pas encore d'emploi, je me disais que je pouvais au moins rencontrer plus de monde grâce au journal.

La douche froide administrative

En janvier 2020, j'avais décidé de rentrer un peu à La Réunion, pour voir ma famille et aussi histoire de prendre un peu de soleil pendant ce premier hiver canadien.

À mon retour, le trajet a été modifié par la compagnie et j'ai effectué une escale à Montréal. Dotée de mon statut visiteur et effectuant une nouvelle entrée dans le pays pour quelques mois, j'ai été dirigée vers un bureau spécial. Je suis tombée sur un agent d'immigration, une caricature de cow-boy avec moustache et cheveux dominés en arrière et à qui il ne manquait que la brindille entre les dents, qui pensait que je venais travailler illégalement dans le pays. J'étais littéralement sciée. Pire, lorsque j'ai commencé à expliquer ma situation, que je ne pouvais pas être renvoyée en France, à Paris, que ma vie était à Vancouver avec mon compagnon, il a osé le sarcasme en me disant que j'étais trop vieille pour rentrer chez mes parents. En se gaussant de tout ça, il m'a finalement laissée passer. La perspective de l'effondrement de tous mes projets de vie, mais surtout d'être séparée de Yew Meng (car nous ne pouvions nous retrouver qu'au Canada, finalement), m'avait totalement chamboulée. J'étais en sanglots en quittant ces bureaux, tellement secouée que j'en avais oublié ma carte d'embarquement sur le comptoir du cow-boy. En chemin pour ne pas rater ma correspondance, je m'en suis rendu compte et j'ai couru pour récupérer mon sésame. Une collègue du cow-boy m'a tendu ma carte d'embarquement, voyant visiblement que ce dernier voulait me rendre la vie difficile et ne daignait pas vouloir faire l'effort de me la rendre. Après un sprint à la porte d'embarquement, je reprenais mon souffle à quelques minutes de rater ma correspondance pour Vancouver.

Je suis rentrée dans un état de stress intense. L'agent d'immigration avait modifié ma carte de visiteur et raccourci ma période de séjour. J'avais donc encore moins de temps pour trouver un emploi et pour pouvoir rester légalement sur le territoire. En parallèle de tout cet imbroglio administratif, je continuais ma deuxième année de master, des études intensives, avec un stage avec l'Université de Hong-Kong en ligne et des communications avec mes

camarades disséminés sur la planète, vu que ce master se faisait en ligne. Les horaires de travail étaient donc assez fantaisistes.

Les griffes de l'isolement et du stress se refermaient un peu plus sur moi à mesure que le temps passait et que la situation n'évoluait pas. J'avais tiré les enseignements des précédentes expériences de migration : limiter les échanges avec la famille et les amis. C'était très difficile pour moi, mais salutaire pour mon entourage. En gardant ce style télégraphique, on limitait le stress de l'autre et en laissant lettre morte, on évitait la sempiternelle question : « Alors, ça en est où ? » Car, sans s'en rendre compte, cette question finissait par devenir un miroir reflétant l'immobilisme corrosif de la situation, un goutte-à-goutte social qui attaquait le moral. Hélas, l'issue de cette stratégie menait à un isolement total. Parfois, j'avais eu l'impression d'avoir été enterrée vivante, d'être même déjà morte pour certains, chacun ayant ses préoccupations personnelles et quotidiennes à des milliers de kilomètres de ma réalité.

Et tout cela s'est passé avant la pandémie.

Écrire pour le journal m'a permis de conserver un lien social et a été ma bouée de sauvetage durant la pandémie. Mes interviews pour *La Source* étaient de vraies bouffées d'air. Moi qui avais aimé découvrir les « tripes » des pays où je migrais en m'immiscant autant que possible dans le quotidien des locaux, j'avais là l'opportunité de découvrir Vancouver et la Colombie-Britannique de façon inédite : par le récit humain.

La pandémie

L'arrivée de la pandémie fige tout, dont mon statut visiteur, que je peux renouveler. Je me suis sentie soulagée par cette ironie du sort.

Cependant, cet arrêt du monde entier m'a fait prendre conscience de mon isolement géographique. Avant la pandémie, je me rendais déjà bien compte que j'étais à l'autre bout du monde par rapport à mon lieu de naissance, ma famille, mon île, mais je savais aussi que c'était mon choix. Cette situation m'a rappelé, dans une moindre mesure, ma mise en quarantaine pour suspicion de peste aux Seychelles.

En 2017, j'assistais à une fête en l'honneur des professeurs dans un restaurant où un cas contact avait eu la bonne idée de sortir malgré une interdiction officielle. Quelques jours plus tard, je devais me rendre dans une clinique, accueillie par un personnel médical attifé de tout l'attirail de protection pour une prise en charge d'une maladie mortelle et foudroyante. Cet épisode, à l'issue heureuse, m'avait beaucoup fait réfléchir à ce que je voudrais si je me savais condamnée à quitter ce monde dans les jours qui suivraient. Et j'avais réalisé que je voulais mourir en voyant une dernière fois ma famille et ma terre, chose qui aurait été évidemment impossible.

À plus de 20 000 kilomètres désormais, ce serait encore mission impossible. Je réfléchissais aussi à quoi faire et comment faire en cas de décès dans ma famille. De façon un peu plus lugubre, mais non moins pragmatique, je pensais aux procédures en cas de décès de mon compagnon et au mien.

Je suis toujours restée en contact avec ma famille et mes amis via Internet lors de mes voyages, mais j'ai aussi toujours conservé des relations épistolaires avec certains de mes amis.

J'ai trouvé un emploi de professeur de français en avril 2020 au sein d'une entreprise de tutorat. Finalement, un employeur acceptait de me faire une Mobilité Francophone. L'attente pour la délivrance de ce permis de travail a été longue en raison de la pandémie et d'une faute de frappe sur ma date de naissance, mais je respirais enfin. Je ne pouvais commencer à travailler officiellement qu'en janvier 2021. Ayant beaucoup d'espoir, je me suis lancée corps et âme dans cet emploi.

Cependant, j'ai fini par démissionner en août 2021 à quelques mois de ma potentielle demande de résidence permanente. Je ne pouvais démarrer mon dossier de résidence permanente sans une année d'emploi à temps plein en Colombie-Britannique. Je savais que cette décision était lourde de conséquences, mais je ne pouvais pas rester à ce poste.

J'ai ressenti le besoin de travailler pour la francophonie et pour la communauté, de retrouver du sens dans ce que je faisais, de me rapprocher de ce que je suis vraiment.

Le journal m'a littéralement tenue en vie à cette période. J'avais beaucoup perdu confiance en moi. Chaque pays où j'ai vécu m'a appris une leçon. Pour le Canada, ce sera le courage. Durant cette pause professionnelle, j'avais décidé d'affronter les deux plus grandes peurs de ma vie : écrire et faire une opération pour corriger ma forte myopie. Le lieu et le temps paraissaient favorables et je pensais que les planètes s'alignaient peut-être un peu pour moi.

J'ai donc décidé de me jeter à l'eau et de prendre le taureau par les cornes.

Un changement de perspective

Ma vie a changé le 23 septembre 2021 : après une batterie de tests ophtalmologiques poussés, il s'est avéré que je pouvais subir l'opération. Je pouvais la faire tout de suite et c'est ce que j'ai décidé.

Je n'avais qu'environ une heure avant l'opération ; j'avais fort heureusement peu de temps pour macérer dans mon stress. Yew Meng ne pouvait attendre à l'intérieur de la clinique avec moi, mais il était resté à l'extérieur et nous pouvions nous voir à travers la baie vitrée. Je lui ai donc annoncé par SMS que j'avais décidé de sauter le pas. J'ai observé sa réaction à travers la fenêtre. Il m'a écrit qu'il me trouvait courageuse. Bizarrement, je ne pensais pas à tous les scénarios catastrophiques ; j'étais assez calme, tout en sachant que j'étais sur le

point de prendre une décision qui allait changer mon corps à jamais, d'amputer une partie de mon corps.

L'opération laser a duré une quinzaine de minutes. J'ai essayé de bien me concentrer sur les instructions qu'on pouvait me donner car elles étaient en anglais donc pas ma langue maternelle. Des instructions dans une langue étrangère requièrent donc plus d'attention qu'à l'habitude. Plusieurs personnes m'ont d'ailleurs demandé pourquoi je n'avais pas choisi de faire cette opération en France. Je ne doutais pas de la qualité des interventions en France, mais je croyais au sérieux des Canadiens en matière de santé.

Lorsque je suis sortie de la clinique et que j'ai vu Yew Meng, j'avais une vision parfaite. À ce moment, j'étais totalement euphorique. J'étais la joie. C'était une journée magnifique avec une belle lumière de début d'automne. J'observais le ciel. Puis, assez vite, nous nous sommes rendus dans une pharmacie pour aller chercher les médicaments nécessaires et ma convalescence s'est bien passée.

Cette nouvelle vue, très tangible, s'est accompagnée de l'ouverture d'une vision intérieure, comme si mes yeux s'ouvraient sur le monde et que ma conscience s'éveillait en même temps. Ma convalescence m'a permis de faire disparaître tous les tracasseries extérieures, de me dépouiller de mes peurs et de mes craintes quotidiennes pour laisser émerger ce qui était en sommeil depuis longtemps : moi-même. J'étais revenue à mes valeurs intrinsèques : la gratitude, penser à autrui.

Une nouvelle vision de la vie

J'ai donc décidé de me rapprocher de ce que je voulais vraiment. J'ai trouvé (et non retrouvé car je ne l'avais jamais vraiment eue) ma vue et j'ai réfléchi à la manière d'aider ceux qui ne l'avaient pas ou l'avaient perdue. J'ai recontacté une association que j'avais approchée en 2016, la branche locale réunionnaise du comité Valentin Haüy à La Réunion. J'ai démarré une collaboration pour enregistrer des livres audios avec eux. J'ai aussi recherché ce qui se faisait au niveau local pour les personnes aveugles et malvoyantes en Colombie-Britannique. Je me suis dit qu'il y avait y avoir de sacrés défis à être malvoyant et francophone dans cette province majoritairement anglophone. J'ai contacté l'antenne locale de l'Institut national canadien pour les aveugles et je devrais pouvoir être bénévole pour eux à partir de janvier 2022.

Dans cette recherche d'engagement auprès de la communauté, je suis tombée sur des institutions et des projets très intéressants. J'ai rencontré des membres de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique, de Réseau Femmes et de La Boussole lors d'un projet de théâtre forum pour dénoncer le sexisme et le racisme en octobre 2021, *Les Éloquentes*.

Je réalise à ce moment que c'est ce que j'aurais dû faire depuis le début : aller vers les associations à dimension sociale. Mais j'étais tellement focalisée sur le fait de trouver un emploi pour pouvoir rester sur le territoire que j'ai paniqué

et postulé à des postes qui étaient trop loin de mes valeurs. Je ne regrette en rien d'avoir tenté l'éducation, mais elle n'aurait simplement pas dû être privée, menée par le profit. Les réponses négatives des institutions et des entreprises dans ce domaine ont peut-être été un signe du destin, me poussant à regarder dans une autre direction, malgré mes qualifications, mon expérience et la grande pénurie d'enseignants de français dans la province.

Ma seconde peur, celle d'écrire, n'a pas été vaincue, mais disons que je suis sur le chemin. Le fait d'écrire ce récit de vie a d'abord représenté une très grande prise de risque pour moi. Certes, je tiens un blog bilingue depuis dix ans maintenant, mais c'est toujours très intimidant de parler de soi et de ses expériences. Partager l'expérience de mon arrivée à Vancouver, c'est partager l'expérience d'un établissement à long terme pour moi, après dix ans de voyages et de rebondissements.

La Boussole m'avait contactée pour organiser des ateliers d'écriture théâtrale. Au début, je craignais de ne pas être à la hauteur et finalement, les choses se sont faites très naturellement et les participants ont apprécié ce moment de partage.

La Francophonie en ligne de mire

Je suis maintenant heureuse de découvrir le sens véritable de la francophonie, telle qu'elle a été fondée par Léopold Sédar Senghor, un compas ouvert sur toutes les francophonies, la force de la synergie des cultures diverses liée par le génie de la langue française. C'est ce que j'imaginai au Canada, le Québec ayant été un acteur dans le principe de « francité ». C'est ce que j'ai envie de vivre ici, en Colombie-Britannique.

J'aime garder une ouverture sur les autres cultures. En m'impliquant dans le projet de théâtre forum *Les Éloquentes*, j'ai porté le voile pour dénoncer une situation d'islamophobie. Hélas, cette situation, bien que je ne porte pas le voile et que je ne sois pas musulmane, m'a semblé familière. Déjà à l'école primaire à Nantes, les élèves faisaient la danse du ventre sur mon passage et j'ai fini par passer mes récréations dans la salle des professeurs, en compagnie d'une Roumaine. Lors de mon arrivée à Paris en septembre 2001, je me faisais insulter dans la rue par le seul fait que je ressemblais à une Maghrébine. C'est une culture que je ne connais pas et porter le voile pour moi n'a pas été anodin ; il a été capital de respecter ce symbole culturel, de bien comprendre comment le respecter. Du coup, j'aimerais en savoir un peu plus sur ces cultures si éloignées des miennes.

Le futur demeure un gros point d'interrogation. Professionnellement, je suis toujours en attente, mais je ne désespère pas de trouver un emploi dans la Francophonie pour pouvoir la vivre pleinement.

MOUNIA COLE

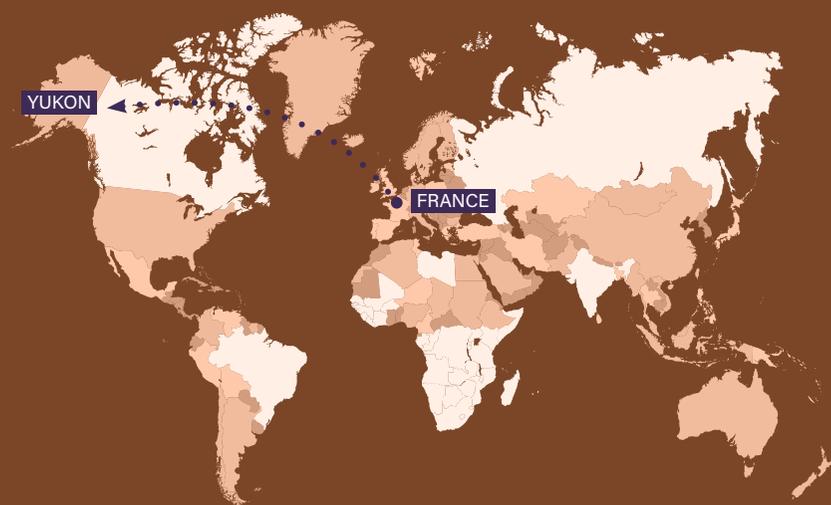
YUKON

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Les signes du destin

Je suis partie avec le sentiment que je me sentirais chez moi au Yukon, étrange sentiment, alors que je me dirigeais vers l'inconnu. Je ne m'y suis pas trompée et je ne pense pas être ici par hasard. L'avenir me le dira.... J'ai conscience d'avoir déjà intégré tellement choses de la culture, des concepts, des mots, des idées, des activités qui ne faisaient pas partie de moi lorsque je suis arrivée. Je pense à tous ces gens qui nous ont dit que nous étions courageux de tout recommencer à zéro, lorsque nous sommes partis. Nous n'avons pas tout recommencé, nous sommes allés plus loin. Nous avons emporté ce que nous étions et nous l'avons enrichi. Notre évolution est constante tant que nous avançons, tant que nous expérimentons, tant que nous vivons. J'ai conscience que de nouveaux défis seront à ma porte demain, je suis prête, ils me font grandir. Je sais déjà que nous avons tellement gagné, pour nos filles et pour nous-mêmes. Nous avons tellement gagné en sortant de notre zone de confort.



La belle vie

J'ai trente ans, je vis dans le sud de la France. Je suis mariée depuis six ans, avec un homme formidable. Et l'on peut dire que j'ai franchi les étapes de la réussite sociale avec brio. Je suis directrice d'une agence immobilière pour une grande enseigne nationale. Je gagne ma vie plus que je n'aurais pu jamais l'imaginer et, surtout, plus que j'en ai besoin. Nous vivons heureux et voyageons deux fois par an, à travers le monde. Le reste du temps, nous avons un plaisir simple, celui d'être relié à la nature. Et notre plus grand bonheur, c'est d'être ensemble.

Notre devise est simplicité et liberté. Nous vivons dans un appartement de seulement 24 m² et je possède une petite voiture discrète. Pourquoi cela? Préserver ma liberté, choisir la sobriété pour rester libre. Je pars du postulat que l'on se fait prendre au piège de ses envies et non de ses besoins.

J'adore mon travail, car il me permet de performer sans réelle limite, et je ne m'en donne pas. Au-delà de cela, je le trouve riche de relations humaines, c'est de cette manière que je l'aborde. Mais voilà, un jour, un trop-plein, ou un trop-vide, me frappe de manière fracassante : le *burn-out*! Quoi, moi? Comment? Pourquoi? Je n'aurais jamais pensé un jour me sentir dans cet état. Terrassée, mais en même temps persuadée que quelque chose de positif ressortirait de tout cela.

La fuite

Pour faire face à cet état, je quitte mon travail. Je sais à quoi je renonce, mais je n'ai pas le choix. Plusieurs années après, je peux dire que je ne l'ai jamais regretté. Mon mari prend une année sabbatique auprès de son employeur. Et nous souhaitons partir avec l'idée de trouver un autre lieu de vie, nous avons besoin d'un changement. Mon amie d'enfance habite la Guadeloupe, depuis plusieurs années. Elle me tend la main. Nous nous envolons pour cette terre, qui ne nous est pas inconnue. Après plusieurs mois, nous faisons le bilan, nous ne déposerons pas nos valises ici. Trop de choses nous manquent et ne nous conviennent pas, notamment les saisons, le climat. Cependant, j'y ai trouvé certaines réponses dont j'avais besoin.

Nous décidons de profiter du temps qui nous reste et de cette opportunité pour voyager. Mon état psychologique s'améliore, mais je reste fragile. Pour le choix de la destination, je m'en remets à mon mari. Il me propose l'Amérique du Nord. Elle ne fait pas partie de mes envies. Je lâche prise, et je lui fais confiance. Nous sommes en octobre, nous décidons de commencer par le Canada. Notre seule préoccupation est l'espoir d'y voir les feuillages d'automne, aux couleurs éclatantes. Nous prenons seulement un billet d'avion aller et le reste, nous verrons sur place. Nous voyageons comme cela, plusieurs mois à travers le Canada, les États-Unis et le Mexique. Cette vie d'aventure, et de découvertes, nous exalte. La beauté des lieux et les grands espaces nous fascinent. Les rencontres et les échanges nous nourrissent.

*Cette vie d'aventure, et de découvertes, nous exalte.
La beauté des lieux et les grands espaces nous fascinent.
Les rencontres et les échanges nous nourrissent.*

Les mois ont passé. Nous sentons que c'est bientôt la fin de notre grand voyage, nous décidons de revenir sur nos pas. Notre dernière étape sera Montréal. Après deux semaines, nous prenons la décision de rentrer en France, nous venions de concevoir un bébé...

Le retour

Le retour est intense. Nous avons goûté à tellement de choses et surtout nous avons découvert un pays où nous pensons avoir envie de vivre, le Canada. Nous avons créé un rêve. Celui d'une vie différente, d'un lieu de vie où l'on a envie d'avoir une famille, d'élever des enfants. Mais pour le moment, il faut faire face au plus grand changement de notre vie, devenir parents. Après neuf mois de grossesse difficile, nous accueillons le 27 septembre 2013 une petite fille, qui devient notre préoccupation principale. Mon mari, qui avait repris son emploi à notre retour, le quitte, pour vivre intensément cette nouvelle vie familiale. Nous avons conscience de l'importance du moment et de la grâce que nous avons reçue, de pouvoir tenir dans nos bras ce bébé.

Le bonheur à trois est encore plus grand, mais nous ressentons vite le besoin de nous évader. Notre fille n'a pas un an lorsque nous achetons un van aménagé pour voyager avec elle. Le besoin de nous connecter à la nature et à la découverte est fort. Le Canada reste dans notre esprit. Plus notre fille grandit, plus l'envie de le rejoindre grandit avec elle.

Mais nous ne sommes pas encore prêts, des questionnements et des doutes sont encore là. Pouvons-nous trouver une vie qui nous conviendrait en France? Le rêve du Canada est-il illusoire? Que penser du proverbe «l'herbe n'est pas plus verte ailleurs»?

À chaque moment de doute, j'ai la sensation de recevoir des signes d'encouragement. Je me souviens d'un jour alors que je suis au volant de ma voiture et que mon esprit divague de l'autre côté de l'océan, avec tous ces doutes. Je suis stoppée par un feu rouge. Je tourne ma tête, interpellée par le bruit d'un moteur. À mes côtés, un deux-roues, au guidon une jeune femme qui porte un petit sac en bandoulière. Sur le rabat de la pochette une feuille d'érable aux couleurs du Canada. Je garde cette image intacte dans ma mémoire. Croyances ou pas, je l'interprète comme un signe de l'univers, qui me donne la direction et la foi d'y croire.

La décision

Voilà le temps où ma fille doit rentrer à l'école maternelle. Elle a trois ans. Jusqu'à présent, elle ne m'a pas quittée. C'est avec plein de réserves et d'appréhensions que je la laisse à l'école du quartier. Au fil des semaines, elles se confirment et me renvoient que ce système éducatif ne correspond pas à mes valeurs. Rien que de voir le bras de ma fille, tiré par l'institutrice tous les matins, me fend le cœur. Je veux autre chose pour mon enfant. Il me faut trouver des solutions, cette fois-ci, c'est non négociable.

En transition

Mon esprit part vers le Canada. C'est sûrement la solution. J'ai le sentiment que nous pourrions offrir une meilleure éducation, un meilleur environnement, une meilleure vie à notre fille. Mon esprit s'éclaire à cette idée. Envisager des perspectives différentes pour notre enfant, pour notre famille, m'apaise.

Dans l'urgence, je me mets en quête de solutions pour la scolarité de ma fille. Au cours de cette recherche, je visionne une vidéo qui parle de Maria Montessori. J'adhère. Je me passionne pour ses recherches et sa pédagogie. Pour moi, Maria Montessori est une révélation. Mais pas seulement, c'est une solution à la croisée des chemins. C'est une solution alternative à la scolarité de ma fille. C'est une possibilité de reconversion professionnelle, pleine de sens pour moi, celle que je cherche depuis trois ans. Mais surtout, c'est une porte d'entrée pour le Canada puisque les diplômes Montessori sont reconnus internationalement.

J'entreprends donc une formation pour devenir assistante puis éducatrice Montessori, durant laquelle je deviens bénévole dans une école et ma fille y est scolarisée. Mon diplôme et une petite expérience en poche, c'est le moment de tenter l'immigration.

J'effectue des recherches et je projette de me rendre à un forum de l'emploi, Destination Canada, à la prochaine session. J'ai besoin toujours de me rassurer et de ressentir. Alors, être en contact direct avec des employeurs, ça me paraît l'idéal. C'est un grand pas à venir.

À ce moment, j'ai l'intime conviction que mon projet va aboutir et que nous irons vivre au Canada. Alors je m'y prépare secrètement. Avant de partir si loin, de s'ouvrir à autre chose, de s'imprégner d'une autre culture, de nouveaux horizons, j'ai un travail personnel à faire. J'ai besoin de me relier à ce que je suis et de rassembler mon identité. Je suis née en France, d'un mariage mixte. Ma mère est française, mon père est algérien. Depuis toujours, j'ai vécu avec un manque identitaire. Je n'ai jamais complètement investi mon identité algérienne.

Différence entre origine et nationalité, je ne me suis pas approprié la deuxième. En grande partie car j'ai grandi avec la croyance que je n'avais pas le droit d'obtenir des papiers nationaux puisque ma naissance n'avait pas été déclarée

Avant de partir si loin, de s'ouvrir à autre chose, de s'imprégner d'une autre culture, de nouveaux horizons, j'ai un travail personnel à faire. J'ai besoin de me relier à ce que je suis et de rassembler mon identité.

au consulat d'Algérie en temps et en heure. Il n'en était rien ! La première étape est d'avoir des papiers d'identité. C'est à plus de trente ans que j'entreprends cette démarche. Je me mets donc en quête des actes de naissance de mon grand-père et de mon père, pour prouver ma filiation. C'est munie de ces précieux documents que je vais à Paris, au consulat algérien, département de la naissance, pour faire retranscrire mon acte de naissance. Ça y est, j'existe !

J'accomplis toutes les autres formalités pour moi, mais aussi pour ma fille. J'obtiens avec grande émotion nos papiers d'identité algériens quelques semaines plus tard. Je suis algérienne, elle est algérienne. J'ai le sentiment d'avoir fait quelque chose d'important pour ma fille. Je lui lègue cet héritage.

Puis, la seconde étape est de me rendre en Algérie. C'est le parfait moment pour y aller, après j'ai le sentiment que ça sera trop tard, qu'on sera trop loin. Je souhaite connaître mon pays et y emmener ma fille et mon mari. Je souhaite me remplir de ma culture afin de l'emmener avec moi, partout où je serai. Je souhaite rencontrer et serrer dans mes bras ma famille.

Mes parents font aussi partie du voyage, c'est indispensable. Je réalise donc ce voyage, quelque peu initiatique, et je trouve ce que je suis venue chercher. Voilà une des pierres essentielles qui m'a permis de construire mon projet d'immigration. C'est aussi un moyen et le temps de vivre de beaux moments précieux avec mes parents, en vue d'un éloignement. Je me prépare ainsi à leur dire au revoir et je me prépare à la séparation, nous qui avons toujours habité proches les uns des autres.

Ça y est, c'est le moment, Destination Canada est lancé. C'est à moi de m'inscrire et de tenter ma chance. Je le fais par Internet et je reçois une invitation pour participer au forum. Il me faut à présent réserver des billets pour Bruxelles, lieu où se déroule l'événement. Je prends une grande inspiration pour le faire car j'ai conscience que mon avenir est en jeu et que ma vie peut changer. Je suis partagée entre l'envie et la peur.

Je suis accompagnée de mon mari. Il y a du monde, beaucoup de monde, beaucoup de rêveurs d'un autre monde, d'une autre vie. Tous ces gens venus de partout, partageant la même envie de tenter l'immigration pour le Canada. Chacun de nous a son histoire, et l'histoire est en train de s'écrire...

J'entends des bribes de conversation, j'observe les va-et-vient des gens. Je me sens perdue, noyée dans la foule, submergée par les énergies.

Nous n'avons pas de plan précis, nous agissons au ressenti, c'est notre style... On espère ne pas passer à côté de quelque chose. Nous nous retrouvons comme par miracle aux bons moments, aux bons endroits, et nous arrivons à assister à l'essentiel. Nous nous retrouvons dans la salle de conférence pour une présentation des provinces et territoires. Nous sommes assis côte à côte et nous buvons les paroles des intervenants et regardons les vidéos de présentation de chacune des provinces et territoires, dans un silence religieux. Tout est mis en œuvre pour inviter aux rêves. À la fin de la présentation, nous nous regardons et disons à l'unisson : « Yukon ». Nous ne connaissons rien de ce territoire avant cela. Mais c'est pour nous deux une évidence. Nous cherchons alors les stands des employeurs du Yukon, assistés du fascicule des offres d'emploi, remis à l'entrée. Parmi les offres disponibles, une garderie francophone au Yukon. Je repère le stand. C'est là que je dois déposer ma candidature.

Je me souviens avoir fait la file pour avoir le droit de rencontrer cet employeur, venu de loin. Plus j'attends, plus je doute. Je suis persuadée que mon profil ne l'intéressera pas. Mais je dois en avoir le cœur net, alors j'attends. Je le vois parler avec d'autres candidats, j'essaie de deviner leur conversation, pour me rassurer. C'est à mon tour, je dépose mon CV, elle regarde. Je suis prête à me lever de la chaise sur laquelle je suis assise, au moment où il dit : « Montessori, c'est intéressant ça. » Je comprendrais plus tard que l'intérêt n'était pas celui que je pensais, mais bon. Mon cœur palpite, je suis invitée à poursuivre. Il me pose des questions et ma candidature semble lui plaire. Je me trouve bête d'avoir douté. Il m'indique que les candidats sélectionnés seront contactés en février et griffonne une étoile sur mon CV en guise de présélection. Nous sommes en novembre, quelques mois à attendre.

Ce jour-là, je pense encore avoir reçu un signe du destin, plein de symbolique. Alors que nous sortions du bâtiment où se tenait le forum, je trouve au sol une montre. Je regarde autour de moi, pour chercher en vain à qui elle peut appartenir. Il y a un bus, garé pas loin. Je suggère à mon mari de demander aux passagers du bus si cette montre appartient à l'un d'entre eux. Mon mari monte à bord, et retrouve la propriétaire. Il s'agit d'une personne travaillant au gouvernement pour les services de l'immigration du Yukon. Nous avons assisté quelques heures plus tôt à son atelier. C'est pour moi évident, je l'interprète comme un message, le Yukon nous attend.

Le temps passe vite. Comme convenu, je reçois en février un mail me proposant un rendez-vous avec la direction pour un entretien. Oh la la !!! C'est du sérieux... Je reste paisible malgré tout. L'entretien se passe bien, mais je n'obtiens pas le poste, un autre candidat est choisi. Ma déception passe vite, je me dis que ce n'est pas le moment. J'ai de beaux projets en France, avec une nouvelle école. Je dois faire l'ouverture d'une nouvelle classe, et une formation d'éducatrice m'est offerte. Les choses doivent en être ainsi, pour le moment.



Rebondissement

Alors que mon épanouissement professionnel bat son plein, un e-mail vient me bouleverser. C'est la garderie du Yukon qui m'écrit, un an après. Un message assez court : « Bonjour, es-tu toujours intéressée par un emploi au Yukon ? » Cette fois, on vient me chercher ! Nous étions en train de vivre toute autre chose, mais oui, je suis toujours intéressée ! Oui, nous sommes toujours intéressés pour vivre cette aventure. Cinq minutes après avoir lu ce courriel, je réponds donc oui. Et là, les choses vont si vite. Deux jours plus tard, j'ai rendez-vous avec la direction pour un entretien. Nous sommes le 27 février. C'est enfermée dans ma salle de bains que je réponds à l'entretien, qui me semble être juste une formalité, puisque j'ai déjà passé la première étape un an plus tôt, jour pour jour. Nous abordons des détails techniques et la date de mon début de contrat.

Le 1^{er} mars, je reçois un courriel me proposant officiellement le poste, accompagné d'un contrat de travail. Rien de plus concret, pour annoncer un départ imminent. Le début du contrat est prévu pour la fin août. Je dois confirmer mon acceptation. Je ne dors pas de la nuit, l'excitation est trop grande, ça tourbillonne dans ma tête. Nous sommes d'accord avec mon mari, nous sommes prêts et surtout convaincus que nous n'avons pas le droit de refuser. C'est une opportunité qui vient à nous. Nous voulions vivre cette aventure, elle commence.

J'accepte l'emploi en ayant conscience que j'occulte certains aspects de celui-ci. Mais sans quoi, pas de départ...

Les préparatifs

Nous avons peu de temps devant nous, pour préparer notre départ, seulement quatre mois. J'entame rapidement toutes les procédures pour obtenir les permis de travail. C'est laborieux et stressant. Je passe de nombreuses soirées à cela, la tâche me semble interminable. Soulagée de l'envoi du dossier au service de l'immigration, je peux enfin me concentrer sur le reste. Mais tant de questions émergent. Que faire de nos affaires ? Comment organiser le départ ? Comment organiser l'arrivée ? Par quoi commencer ? Et le temps qui court... trop vite... avec le quotidien à gérer, le travail, ma fille, et le reste... Concernant nos affaires, nous décidons de ne prendre que l'essentiel et de nous débarrasser du reste. Je ne veux encombrer personne. Je suis sûre que loin d'elles, nous les oublierons vite. Chacun partira avec deux bagages de 23 kg, et un bagage à main, quantité et poids fixés par les compagnies aériennes. C'est beaucoup lorsqu'on voyage, mais tellement peu par rapport à tout ce que nous avons accumulé depuis des années. Je garde un souvenir cuisant de toutes ces heures passées à faire ce tri interminable de nos effets. Trier, jeter, vendre, donner, emballer, sélectionner, transporter, ces actions rythment mes jours, des mois durant, seul le départ y mettra fin. Interminable et invraisemblable de passer autant de temps à gérer nos possessions alors que nous tendons à être minimalistes. Plus je me dépossède, plus je deviens libre, libre de partir. Je m'en veux de passer tant de temps à faire cela au lieu de profiter de ma famille, de mes amis qui seront bientôt bien loin de moi. J'ai l'impression de passer à côté de l'essentiel. Je me dis : plus jamais ça ! J'arrive à sélectionner, non sans mal, l'indispensable. Cependant, près de 170 kilogrammes de bagages, ce n'est pas rien et il faudra les transporter.

Nos bagages nous paraîtront comme des fardeaux à certains moments et à d'autres comme notre bouée sécurisante d'un minimum à vivre, pour notre vie d'aventure. Nous commençons par ailleurs à nous préoccuper de trouver un logement. Comment chercher un logement dans un lieu dont on ignore tout ? Qu'en est-il du logement idéal ?

Mais la réalité du marché immobilier va vite nous stopper. On n'aura pas vraiment le choix : peu de propositions et des loyers très onéreux. Nous désespérons, nous relevons tous les jours les rares petites annonces immobilières, et elles sont très majoritairement pour des logements en entresol. Ça nous paraît difficile d'envisager ce type de logement, trop loin de nos souhaits. Nous rêvons de grands espaces, de nature, de liberté, alors être confinés sous la terre, avec une petite fenêtre au ras du plafond, c'est assez loin de nos aspirations. Un propriétaire essaie de nous convaincre, en nous expliquant qu'ici, au Yukon, hiver comme été, les gens s'adonnent à des activités d'extérieur et que ça ne pose pas de problème de vivre sans lumière naturelle. Cet argument ne nous atteint pas, nous préférons garder espoir de trouver mieux.

La chance nous sourit, mon futur employeur m'adresse les coordonnées d'un propriétaire qui veut louer sa maison, il est passé à la garderie pour l'annoncer,

en plus il est francophone. L'espoir semble être au rendez-vous ! Après quelques échanges d'e-mails, nous convenons d'un rendez-vous téléphonique. Nous sommes fin mai, je suis dans un parc où j'ai l'habitude d'emmener jouer ma fille quand je reçois son appel.

Je suis à la fois ici et là-bas. À la voix du propriétaire, je me projette dans une autre réalité, celle du Yukon. Le propriétaire me parle : de la maison, de tronçonneuse, de déneigement, de poêle à bois.

Je suis surprise que la maison ne possède pas de garage. Mais comment font-ils l'hiver avec le froid, nous qui sommes perdus lorsque le givre effleure notre pare-brise le temps d'une nuit ? Il n'est pas inquiet, il faut juste brancher les voitures, me répond-il. Comment cela, on branche les voitures ?

Je me sens ignorante, intriguée de découvrir cet autre monde. Sa plus grande préoccupation reste le poêle à bois. Il s'inquiète de savoir si nous sommes capables de couper du bois et de le faire fonctionner en sécurité. Je lui réponds honnêtement qu'à Nice, le climat est tellement clément que nous n'utilisons qu'occasionnellement notre petit convecteur électrique. Mais je lui précise que, par ailleurs, nous sommes bien débrouillards ! C'est mon seul argument. Après avoir raccroché, je me suis demandé si le propriétaire voulait dire fendre du bois ou abattre un arbre entier ? Ça nous a donné l'occasion de rire ! Nous avons bien conscience de la différence de notre réalité, ce qui paraît normal pour les uns peut être extraordinaire pour les autres. Nos milieux de vie sont si différents. C'est tellement excitant de se savoir face à l'inconnu, car il est gage de nouveaux apprentissages !

Bonne nouvelle, le propriétaire accepte de nous louer la maison qui se trouve à l'extérieur de la ville et qui nous paraît tellement agréable, d'après les photos que nous avons reçues. Il attendra notre arrivée pour août, sans problème. Nous sommes soulagés, nous avons un toit sur notre tête. Nous pouvons continuer, le cœur un peu plus léger, nos préparatifs. Toujours pas de nouvelles de l'immigration. Le moment du départ se rapproche et encore tellement à faire, la fatigue et le stress augmentent. En parallèle, je travaille toujours, la fin de l'année scolaire est intense. C'est le 28 juin, je finis mon travail. Et je quitte avec beaucoup d'émotions les enfants, ma classe, mes collègues. Je dis au revoir, c'est nécessaire pour pouvoir dire bonjour à autre chose. Tout s'accélère, le départ approche, les prochains jours vont être très occupés. Nous devons rendre notre appartement le 5 juillet. Il fait une chaleur insupportable, c'est la canicule. On enregistre plus de 36 degrés dans l'appartement, cela ne va pas nous manquer. Malgré la chaleur, nous devons nous agiter pour le vider à temps. Beaucoup de sueur et peu de sommeil rythment notre labeur de plusieurs jours. Nous réussissons, c'est un miracle ! Libérés de l'appartement, nous vivons chez mes parents jusqu'au jour du départ. Là-bas, nous continuons toujours la préparation de nos bagages essentiels, toujours et encore, j'en ai mal au cœur. Le mois de juillet est entamé et mon contrat débute en août. Il y a aussi la rentrée scolaire de ma fille, inscrite en première année à l'école francophone qui fait face à la garderie, pour mon plus grand bonheur.



Le départ

Nous n'avons plus le temps d'attendre les documents de l'immigration, je réserve des billets d'avion Paris/Vancouver pour le 25 juillet 2019, en aller simple. Nous disons au revoir à ma famille le 19 juillet sur le parking de leur résidence, nous échangeons nos derniers bisous, nos derniers regards. Nos cœurs sont pleins d'émotions, des larmes coulent, mais notre amour dépassera les frontières, nous le savons bien.

Nous partons par la route et nous arriverons de la même manière.

C'est pour moi la meilleure façon de dire au revoir à la France et dire bonjour au Canada. Pour notre route Nice/Paris, nous planifions des arrêts sur notre itinéraire pour dire au revoir à certains de nos amis et membres de notre famille.

Alors que nous arrivons à Paris chez la sœur de mon mari, l'improbable se produit. Mon mari rencontre sa cousine germaine, pour la première fois de sa vie. Elle est de passage à Paris, elle arrive de Conakry en Guinée, ville natale de son père, décédé lorsqu'il était enfant. Elle lui transmet des photos et des informations sur sa famille. Un précieux cadeau pour notre départ.

Nous sommes dans l'avion, nous décollons...

Pour notre arrivée, quoi de mieux que de pouvoir rouler sur les routes canadiennes avant d'atteindre notre destination finale? Je ressens le besoin de connaître ce qu'il y a autour de moi et d'envisager l'arrivée à Whitehorse comme une ascension, comme une conquête!

Quelques jours avant notre départ, par un hasard de circonstance, mon mari a retrouvé un ami d'enfance, après vingt-cinq ans sans nouvelle. Il habite à Vancouver, depuis dix ans et se propose de nous accueillir. Quelle chance! On ne peut mesurer l'importance d'une main tendue dans ces moments-là.

Cela nous permettra d'arriver en douceur, d'acheter un véhicule, et de même visiter Vancouver.

L'arrivée

La dernière étape s'annonce, la route direction le Grand Nord! Le Yukon nous attend! Après dix jours de routes fabuleuses, des milliers de kilomètres et une seule panne d'essence, nous arrivons sur le territoire du Yukon. Nous sommes le 13 août, c'est l'anniversaire de mon père. Encore un signe? Mon père m'accompagne, lui qui avait fait lui aussi le choix de l'immigration, cinquante ans plus tôt. J'ai l'impression d'être sur ses traces. Lui aussi, il est sorti de sa zone de confort, lui aussi a aspiré à une vie différente en quittant son pays natal pour la France. Lui aussi a laissé loin de lui les personnes les plus chères à son cœur. Lui non plus n'a pas eu peur de l'inconnu. Lui aussi a entrepris son destin. Papa, je t'aime, tu es tout près de moi. Je réalise ainsi que j'ai emporté toute la force de mon héritage familial.

À l'entrée du territoire, un panneau de bienvenue où il est inscrit « Yukon » plus grand que nature. Le programme est annoncé! Nous nous y arrêtons et, comme beaucoup d'autres personnes avant nous, nous y laissons nos noms, et la date de ce jour, comme trace de notre exploit. Qui sont tous ces gens ayant fait de même, des voyageurs, des immigrants, certainement. Et d'autres viendront après nous, ainsi va la vie. Nous partageons avec ces inconnus des souvenirs communs sans le savoir, souvenirs de ce panneau, que nous avons conquis et tant chéri.

À partir de ce panneau, il nous reste quelques centaines de kilomètres encore pour arriver à Whitehorse, notre destination finale. Nous devons impérativement y arriver le lendemain. Notre assurance automobile provisoire, souscrite en Colombie-Britannique lors de l'achat de notre véhicule, prendra fin à minuit. Avec cette expectative, nous arrivons à Whitehorse le 14 août, avec comme objectif premier souscrire une assurance.

Il pleut, il fait froid, la ville nous est inconnue, nos téléphones cellulaires ne captent plus, nous sommes fatigués et, très très mauvaise surprise, aucune compagnie d'assurance ne veut prendre en compte nos permis de conduite français pour nous assurer. C'est le moment de prendre une grande inspiration!

Dépités par cet échec, nous nous rendons à l'adresse de notre future maison, avec l'agréable surprise de découvrir qu'elle est encore plus belle et accueillante que sur les photos. Ça nous remonte le moral! Ça y est, nous sommes chez nous.

Non, pas vraiment, il faudra plusieurs semaines pour prendre nos marques dans tant d'espace.

L'impératif, c'est de trouver une solution pour notre assurance de voiture. Le stress, nous sommes immobilisés « sans voiture » à vingt kilomètres de la ville, pris au piège de notre ignorance. Nous ne savions pas que nous aurions besoin d'un permis international pour cette formalité.

Nous trouvons de l'aide et, à force de démarches et de persévérance, une compagnie accepte de nous assurer moyennant une prime d'assurance exorbitante. Nous payons de nos erreurs, c'est bien connu. Peu importe, nous pouvons enfin rouler et faire immatriculer notre véhicule. Nous y posons les plaques d'immatriculation du Yukon, notre première victoire!

La deuxième sera de passer notre permis de conduire yukonnais! Car ici, pas d'échange de permis possible comme pour les autres provinces.

Quelle drôle de sensation de se sentir comme d'avoir dix-huit ans et de renouer avec l'évaluation de l'inspecteur, vingt ans plus tard.

En fait, immigrer me donne cette impression, celle d'être à nouveau une jeune fille de dix-huit ans, dépourvue d'expérience, de certitude, et abonnée aux premières fois. Il faut être prêt à accepter d'être maladroit, de ne pas savoir et cela plusieurs fois par jour!

Je ne peux commencer à travailler, au désespoir de mon employeur. Toujours pas de permis de travail à l'horizon, les délais de traitement des dossiers d'immigration sont largement dépassés.

Pour moi, quelques jours de répit sont les bienvenus. De plus, c'est la rentrée scolaire de ma fille, cela me permet d'être présente. Elle va pour la première fois dans une école au Canada. Je suis émue et fière de la voir si sûre d'elle. Elle est heureuse et peu perturbée. Son pouvoir d'adaptation me rassure et j'ai déjà le sentiment d'avoir fait le bon choix.

Nous sommes le 28 août, je reçois une notification de l'immigration; ça y est, notre demande a été approuvée. Encore une fois, nous sommes chanceux, le douanier accepte de régulariser notre entrée à Whitehorse. Pas besoin d'aller jusqu'à Fraser, en Alaska, pour faire le fameux tour du poteau.

Je commence le lendemain à la garderie. L'adaptation au milieu de travail est plus difficile que je l'aurais pensé bien que mes collègues et la direction soient des plus sympathiques. Je n'adhère pas aux pratiques. Je ne suis pas déçue, je ne m'attendais pas à autre chose. Par contre, je commence à douter de ma

résilience. Je me suis peut-être surestimée quant à ma capacité d'assumer toutes les conditions qui m'ont permis d'être là.

Plusieurs de mes collègues sont également des immigrants francophones, venus d'Europe. Nous avons chacun notre histoire et nos rêves. Eux aussi rencontrent des difficultés. Tout le monde parle beaucoup de papiers, ceux de l'immigration, avec l'objectif d'obtenir le Saint Graal : la résidence permanente. Ceux qui viennent d'arriver ont déjà peur de devoir partir. Normal, lorsqu'on connaît le parcours ! Moi aussi, j'y pense, mais pas seulement. Je vois autour de moi des personnes qui ont fait des sacrifices et accepté des conditions qui ne leur conviennent pas pour avoir le droit d'être là. J'éprouve un certain mal-être avec cela. Le permis de travail temporaire avec un employeur désigné me pose question. En même temps, je suis reconnaissante d'avoir eu ma chance.

Certainement, la quête de la résidence permanente va plus loin. C'est peut-être aussi celle de la liberté retrouvée !

Les débuts sont assez difficiles pour mon mari. Il ne parvient pas à trouver un emploi qui lui convienne. Les standards de la restauration sont bien différents des palaces de la promenade des Anglais, où il travaillait. Même sans avoir les mêmes prétentions, ce n'est pas évident pour lui. Il aime son métier et souhaite pouvoir l'exercer.

Seule la chaleur de notre foyer et le confort de notre maison nous réconfortent, alors que les grands froids et la noirceur de l'hiver arrivent.

Des aménagements se mettent en place à mon travail, ils le rendent plus supportable. Mon mari finit par signer une promesse d'embauche fin novembre. C'est un hôtel qui est en fin de construction. C'est pour lui la promesse de bon emploi, pour le début d'année.

La bonne surprise

Et voilà, après seulement quatre mois sur le territoire, j'apprends, pour notre plus grand bonheur, que je suis enceinte. Décidément, il semblerait que le Canada soit notre terre de conception, il doit bien y avoir une raison !

Bien sûr, nous pensons à notre statut d'immigrant temporaire. Cette grossesse pourrait mettre en échec notre immigration. Mais nous sommes d'accord, s'il le faut, nous préférons quitter le Canada à quatre que d'y rester à trois. Notre désir d'enfant est plus grand que tout.

C'est l'inconnu pour moi, une grossesse à l'étranger, sans amis, sans famille. Je ne sais même pas où aller pour un premier examen médical. Les urgences à l'hôpital ? Non, madame, il ne s'agit pas d'une urgence. Un cabinet médical ? Non, madame, pas de test ou d'examen avant dix semaines de grossesse.

J'attends, silencieuse, bouleversée par cette grossesse. Bouleversée par tant de changements, tant de chemin parcouru, tant de fatigue, tant de décisions, tant de doutes et tant de remises en question, en si peu de temps.

Comment puis-je contribuer à cette société qui m'accueille, et qui m'a tant donné avant même que j'aie eu le temps de contribuer. Elle m'a donné l'espoir, elle m'a donné un défi, elle m'a donné le savoir, elle m'a donné l'accès à ce qu'elle a de meilleur pour prendre soin de moi et me faire grandir.

Mais un grand bonheur se prépare.

Après une grossesse éprouvante, ma fille naît le 6 octobre 2020, elle est canadienne. Étrange, ma fille est canadienne !

Oh ! La question de l'identité culturelle me revient, où je ne l'attendais pas.

Je découvre par ce biais l'impact de mon choix sur mes filles. Je découvre l'absorption d'une culture qui ne m'appartient pas. Ma plus grande fille absorbe la culture à une vitesse qui me dépasse. Tel un caméléon, elle se fond dans la masse. Elle adopte les postures, le langage, les pratiques, les attitudes, la sensibilité du monde qui l'entoure. Quant à ma plus jeune, née Canadienne, que faire de cette nationalité, si elle n'en acquiert pas sa culture ?

Comment pourra-t-elle l'acquérir, si nous restons trop peu de temps dans cette terre d'accueil ?

J'en viens à réfléchir en termes de responsabilités, pour leur garantir une identité culturelle complète. Afin qu'elles ne se retrouvent pas dépossédées ou héritières d'une identité dépourvue de sens.

Pour avoir vécu cela, je connais la complexité de la mixité culturelle, qui fait de nous une entité plus complexe. Avec le sentiment de n'appartenir ni à l'une ni à l'autre des cultures, mais aux deux à la fois, car elles forment un tout.

La recherche de mon identité culturelle tardive me rend plus sensible à cette question.

J'ai douté longtemps de ma légitimité à prendre possession de ma pleine identité algérienne, avec l'impression d'être juste la moitié de. C'était mon père qui était algérien. Il m'a fallu recevoir un passeport algérien pour que me sentir légitime et m'entendre dire je suis algérienne.

Alors, que faire d'une nationalité, lorsqu'on est la seule personne de sa famille à la posséder ? Une nationalité issue du droit du sol, différente de ses parents et de sa sœur ? La considérer comme une chance ? Sûrement...

Pour ma plus grande, a-t-elle manqué de chance de ne pas naître ici, comme sa sœur ? Elle qui porte aussi un autre héritage culturel. Celui d'avoir vécu en France, jusqu'à ses six ans. Le temps de s'imprégner de façon indélébile du vieux continent.

Quel est l'impact sur l'égalité des chances ? Quel sera l'impact sur leur vie, sur leurs choix, sur la formation de leur personnalité ? Tant de questions, soulevées par la diversité culturelle.

Je me sens en partie responsable de faire vivre ces identités culturelles. J'espère dans l'avenir trouver le bon équilibre, les bonnes réponses. Mais je suis persuadée de la richesse de cette mixité culturelle.

Dans la vie du quotidien, je me rends bien compte de la différence que procure l'environnement de vie, et notamment à travers mes filles.

Je me trouve dans des situations inédites, que je transfère dans ma vie passée, à Nice. Cela m'aurait paru invraisemblable si, un an plus tôt, on m'avait dit : tu auras un bébé qui naîtra au Yukon, tu passeras des soirées dehors au coin d'un feu par -20 degrés avec lui, il fera des siestes en plein air l'hiver avec une peau de bête pour lui tenir chaud au fond de sa poussette, tu le vêtiras d'une multitude couches de vêtements, et il fera ses premiers pas dans la neige.

Quel contraste avec notre fille aînée, qui est née avec la vue sur les palmiers, qui vagabondait pieds nus sur les plages et que nous tentions de protéger de la chaleur.

Je me sens chanceuse de vivre ces expériences qui me paraissent tellement exotiques. Je me sens chanceuse de connaître ces vies si contrastées. C'est ce que nous voulions en choisissant le Yukon. Nous avons fait le choix d'un changement radical. Nous voulions l'extrême. Nous nous rappelons des plus 36 degrés lors de notre déménagement, et nous vivons par moins 36 à présent.

Difficile d'imaginer ce monde lorsqu'on ne le connaît pas, mais tellement évident et naturel lorsqu'on y est confronté. Cela doit être notre pouvoir d'adaptabilité. Mais lorsqu'on prend du recul, on se sent fort et fier de soi. Voilà ce que nous apprend l'immigration. Elle nous apprend à repousser nos limites, à découvrir nos talents cachés, à développer notre pouvoir d'adaptation, mais aussi de nous mettre face à nos doutes, à nos peurs et à nos valeurs.

Elle nous confronte à l'inconnu, à l'autre dans sa différence, mais aussi dans sa ressemblance, car nous sommes tous des êtres humains, des femmes, des mères, des sœurs peu importe où nous sommes sur terre. C'est là que l'immigration prend tout son sens : qui suis-je ? Que puis-je apporter à l'autre ? Quelle est notre richesse commune ? Comment puis-je contribuer à cette société qui m'accueille, et qui m'a tant donné avant même que j'aie eu le temps de contribuer. Elle m'a donné l'espoir, elle m'a donné un défi, elle m'a donné le savoir, elle m'a donné l'accès à ce qu'elle a de meilleur pour prendre soin de moi et me faire grandir.

Je l'ai encore plus ressenti après avoir passé plusieurs mois chez moi à m'occuper de mon bébé. Plusieurs mois où l'on m'a offert ce congé pour que je puisse m'occuper de lui. Après cela, c'est à moi de faire ma part dans la communauté, par mon implication, par la diffusion de mes compétences, par le partage de mon expérience, le don de ma personne.

Il est temps pour moi d'envisager la reprise du travail. La fin de mon congé parental s'annonce, mais surtout la fin de mon permis de travail, qui m'autorise à demeurer sur le territoire canadien. Déjà presque deux ans, le temps est passé si vite, nous avons été bien occupés.

Je me sens en danger, avec le risque de devoir quitter le territoire si je ne trouve pas un nouvel emploi, qui me donnera le droit à un nouveau permis.

Peur de perdre ce que l'on vient juste de construire, qui a demandé tant d'efforts. Mais cette fois, je ne me sens pas le courage d'aller dans une direction qui ne me correspond pas, d'autant plus que je dois quitter mon bébé pour cela. Je me sens capricieuse, d'avoir tant d'exigences. Mais, je sais qu'il faut que je respecte ma nature profonde, que mes valeurs et que mon intégrité soient intactes. J'ai besoin que les choses aient un sens, j'ai besoin de profondeur.

Quitter mon bébé n'est pas mon premier choix, j'aurais aimé me bercer encore quelques mois durant dans la douceur de la maternité exclusive. Mais la réalité de l'immigration, de la vie, prend le dessus. Nous ne souhaitons pas mettre notre fille dans un service de garde. Je mesure combien ces premières années de vies sont précieuses, et je ne peux concevoir les choses autrement.

Dieu merci, je trouve l'emploi parfait avec l'aménagement de mes horaires de travail qui me permet de concilier ma vie familiale et professionnelle. J'irai travailler le matin et mon mari l'après-midi, nous alternerons la garde de notre fille.

En plus, c'est dans une école Montessori que je vais travailler. Je dois promouvoir le français et le transmettre aux enfants qui sont, sauf exception, anglophones. J'enseigne donc le français en seconde langue. Je me sens heureuse de contribuer à l'éducation des Hommes de demain, avec les valeurs de la pédagogie Montessori – Maria Montessori, dont la finalité de la pédagogie est la paix dans le monde. De plus, je dois transmettre ma langue, le français. Moi qui ai découvert, en arrivant au Canada, la francophonie, dont j'ignorais jusqu'à présent tous les aspects. J'ai réalisé à quel point la langue faisait partie de la culture. Je n'en avais pas pris conscience auparavant.

Je ne peux que faire le lien avec ma recherche d'identité culturelle qui s'étend, en fait, au-delà des papiers d'identité. C'est aussi la langue qui m'a manqué. Et je comprends maintenant que mon père ne me l'a pas transmise car il en a été dépossédé, à l'époque de la colonisation.

Aujourd'hui, je ne peux qu'affirmer que je souhaite continuer avec ma famille cette aventure au Canada. Nous nous sentons bien ici et nous avons de belles



perspectives. J'ai le sentiment d'avoir juste réussi à ouvrir la porte. Le chemin reste devant nous, l'aventure ne fait que commencer. J'ai encore tellement à apprendre. Je me sens comme une étudiante, comme une apprentie face à toutes les choses que j'ignore, face à tout ce qu'il me faut encore découvrir.

Nous avons gagné en qualité de vie, d'environnement et même en qualité d'air. Nous vivons dans un environnement sécuritaire, et naturel. Nous bénéficions d'un système éducatif bienveillant et riche pour nos filles. Nous avons de belles perspectives professionnelles et un environnement de travail sain où l'existence d'une vie personnelle est considérée. Nous nous sommes enrichis de rencontres, d'expériences, de partages, d'amitié, de solidarité.

J'ai hâte de pouvoir partager cela avec ma famille et mes amis restés en France. J'ai le souhait de leur faire découvrir notre vie, notre environnement. J'ai l'envie de leur offrir un peu de notre rêve. Voilà ce qui me manque aujourd'hui, le partage entre ma vie d'avant et celle de maintenant. Je pense que c'est aussi cela, l'immigration, nous devenons en quelque sorte des enfants de parents divorcés. Rien ne sera plus comme avant, il manquera toujours quelque chose, quelqu'un, pour se sentir complet. Je savais en partant qu'il y aurait un avant et un après. Que je ne pourrais plus prétendre être celle qui est montée dans l'avion le 25 juillet 2019, après avoir vécu cette expérience, après avoir vécu dans un autre pays, sur un autre continent qui me laissera son empreinte riche de nouvelles expériences, de nouveaux horizons, de nouvelles connaissances.

LAURENCE DAVENEL

YUKON

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Un rendez-vous...

Je suis venue pour le travail, depuis le 25 juin 2019. Je suis tombée instantanément amoureuse de l'immensité et la beauté sauvage et magique de ce territoire du Yukon. Quitter la France pour ne travailler qu'avec et ne côtoyer que des Français ne faisait pas beaucoup de sens pour moi, j'avais vraiment le goût d'aller à la rencontre des autres communautés notamment anglophones et surtout autochtones. Me réconcilier avec l'Humain. Un rêve d'adolescente... lié au hockey sur glace, mais aussi ...un rêve d'une Autre Vie, de grands espaces, de connexion avec la Nature, avec le Vivant... Le rêve de tendre vers une certaine sobriété heureuse et des rapports « vrais » avec l'Humain. Et cette « intuition » que les Ours et les Premières Nations seront sur mon chemin...



Étape 1

Et dire qu'il y a encore quatre ans à peine, je ne connaissais absolument pas l'existence de cet endroit magnifiquement envoûtant que j'appellerais bientôt ma Maison : le Yukon. Comme beaucoup de Français, je dois avouer que j'avais une bien piètre connaissance de la géographie nord-américaine. Je n'ai pas eu ni créé l'occasion de lire les aventures de Jack London ni ressenti une quelconque fascination pour la ruée vers l'or qui aurait pu me mener à la découverte du Yukon.

Ma première connexion avec le Canada a eu lieu en 1992, quand fortuitement, à l'âge de quinze ans, je découvrais le hockey sur glace – et m'engageais aussitôt dans l'équipe féminine de la ville de Cherbourg. C'est donc à travers la découverte et la pratique de ce sport, aux joueurs et entraîneurs venus du Québec, de Saint-Pierre-et-Miquelon, et à l'accent si chantant, que le Canada s'est imposé à moi.

Pour être tout à fait objective et honnête, je dois aussi avouer que l'adolescente que j'étais fut également quelque peu envoûtée par ce chanteur, ancien joueur de hockey, à l'époque nouvellement sur le devant de la scène médiatique... celui qui « seul sur le sable [chantait] les yeux dans l'eau » ! Ce qui m'aura d'ailleurs valu de faire la une de la presse locale ! Ma mère, transformée en secrétaire du jour pour répondre aux nombreux appels : « Fabienne, tu as vu ta fille dans le journal, au concert de Roch Voisine ? » ... On s'en souvient encore ! Et pour cause ! Roouoooooch !!!!!



Mais il faudra attendre 2016 pour qu'en quelques clics, et comme par magie, ce Rêve refasse surface. Fascinée par les couleurs automnales des érables au Québec, sur cette photo qu'Andrée-Line vient de poster sur Facebook, je ne peux m'empêcher de commenter :

« Le Canada, un Rêve, mon Rêve... »

Ce à quoi Raphaël, un expatrié francophone, que je ne connais absolument pas et qui vit à Inverness, s'empresse de répondre :

« Il n'y a qu'à venir ! »

Un simple commentaire sur les réseaux sociaux, un tour de clé dans l'engrenage de la Vie : le tour de clé qui aura changé Ma Vie! En janvier, moins de trois mois après, ce sont les yeux pleins d'Étoiles et le cœur plein de Gratitude que je pose pour la première fois le pied sur le sol canadien, sur le sol québécois.

Paul Éluard disait : « Il n'y a pas de Hasard, il n'y a que des Rendez-vous. »
Je crois bien que j'avais rendez-vous avec le Canada.

2017 janvier – Premiers pas au Canada, à Québec.

2017 – l'année de mes quarante ans

2017 – l'année de tous les possibles...

Été 2017 – Je passe six semaines au Québec, dont trois à voyager sur le pouce avec mon Ours Barnabé, ours en peluche et personnage principal de mon dernier spectacle pour enfants.



Objectif : ne pas simplement voyager avec les yeux, mais voyager avant tout avec le cœur – aller à la rencontre de familles québécoises, d'un Québec alternatif, dans la simplicité, le partage et la spontanéité...

Mais pour, aussi et surtout, répondre à un de mes gros besoins du moment : Me réconcilier avec l'Humain.

Étape 2

Depuis quelques années, l'hypersensible que je suis a beaucoup de difficulté à appréhender le Monde, à trouver sa place, avec un sentiment si inconfortable et douloureux de ne pas avoir la même caméra que tout le monde...

La Laurence vivant en France au XXI^e siècle, sur cette Terre dite des Droits de l'Homme – « Liberté - Égalité - Fraternité » – a mal, très mal à son Humanité.

Depuis plus de deux ans, c'est l'escalade émotionnelle, sensationnelle...

Déferlement de haine sur les réseaux sociaux.

Haine de l'Étranger.

Haine de l'Autre...

Haine amplifiée, déformée, cultivée par les médias sociaux.

Je découvre avec effroi et honte, à travers les récits de ma sœur Claire, ayant tout quitté en 2015 pour aller offrir son aide, son soutien, son sourire dans la « Jungle » à Calais, ce qui se passe dans ce bidonville dans lequel survivent des milliers de réfugiés et demandeurs d'asile, essentiellement en provenance d'Afghanistan, du Darfour, de Syrie, d'Irak et d'Érythrée.

Je vais moi-même à la rencontre de quelques-uns de ces réfugiés lors d'une visite faite à ma sœur... mes deux filles, adolescentes à l'époque, vont y faire du bénévolat avec leur papa... deux adolescentes plongées dans la réalité d'enfants afghans, syriens, ayant dû tout quitter, leurs familles, leurs amis, leurs vies de lycéens... pour tenter de survivre...

Événements qui ont marqué nos vies et notre rapport à l'identité, l'appartenance... le droit à...

Parallèlement, les élections régionales de 2015 dans ma commune pour lesquelles 37 % des votes vont pour le FN (Front national – extrême droite).

Plus d'un habitant sur trois a voté extrême droite dans cette commune paisible, dans laquelle je vis et suis conseillère municipale... commune de 4 800 habitants qui ne connaît ni chômage accru, ni délinquance, ni problèmes majeurs liés au climat social, commune dans laquelle vivent seulement trois ou quatre familles d'immigrants.

Je pleure...

Puis la France vit la construction de ce mur, ce mur de la Honte à Calais – quatre mètres de haut sur plus d'un kilomètre, pour plus de 3,2 millions d'euros, afin d'empêcher à tout prix les réfugiés de traverser la Manche pour rejoindre l'Angleterre.

Et enfin, le démantèlement du camp – les abris détruits, brûlés, les réfugiés chassés... S'installe à Calais la politique « tolérance zéro migrant » ...

J'ai Honte... Honte d'être française.

*« On choisit pas ses parents
On choisit pas sa famille,
On choisit pas non plus
Les trottoirs de Manille
De Paris ou d'Alger
Pour apprendre à marcher.
Être né quelque part...
Être né quelque part
Pour celui qui est né
C'est toujours un hasard. »*

Né quelque part –Maxime Leforestier

C'est alors avec beaucoup d'émotion, teintée de culpabilité, que, m'appêtant à m'envoler vers ce pays tant rêvé avec tant de facilité, je réalisai — en ce 25 janvier 2017 — qu'un simple passeport, parce « née au bon endroit », m'octroyait le droit, le luxe et le loisir d'aller et venir sur la planète... quand tant d'autres risquaient leur vie sous des camions ou embarcations de fortune avec l'espoir, un jour, d'une vie meilleure... D'une vie tout court.

Mercredi 25 janvier 2017

Roissy – 10 h 52

Ballets incessants de chariots, de valises... dâmes...

Fascinant...

De tous âges, de toutes origines, du couple roots aux retraités, des Asiatiques masqués, les bras chargés de sacs de boutiques parisiennes, aux femmes enturbannées... de l'ado, à genoux sur sa valise pour tenter de la fermer, au staff engagé... en passant par la mamma qui enveloppe sa grosse bouteille de Maggy de papier...

Des habitués de l'aérogare, en pilote automatique, aux néophytes égarés...

Tous ces accents, toutes ces couleurs, tous ces mouvements, ces anecdotes, ces moments suspendus...

Toutes ces personnes qui se croisent et qui dans quelques heures seront éparpillées aux quatre coins du Monde...

Quelle chance merveilleuse j'ai... quelle chance nous avons tous de pouvoir, le sourire aux lèvres, circuler librement...

*Quelle chance nous avons de pouvoir de manière aussi anodine **nous envoler vers de nouveaux horizons...** sereinement...*

Vraiment, je mesure tellement cette chance

Et je pense très fort à tous ceux qui en sont si injustement privés... et leur souhaite de pouvoir à leur tour, le cœur léger et plein de soleil, vivre ce mercredi à Roissy...

Étape 3

... nous envoler vers de nouveaux horizons...

Entre janvier 2017 et mai 2019, six ou sept allers-retours au Québec!

Une Chance incommensurable!

Deux années magiques!

De la simplicité, de la générosité, de la douceur, de la bienveillance, de l'altruisme, du partage, de l'émulsion...

Un chemin parsemé de signes...

Des rencontres juste MERVEILLEUSES, des âmi(e)s, une famille de cœur, une histoire d'amour avec un ancien joueur de la NHL – le hockey sur glace, encore... et non ce n'est pas Roch Voisine, hihi!

Des surprises, des projets professionnels, artistiques, projets de formation, projets de Vie... près de six mois passés entre Québec, le Bas-Saint-Laurent et la Gaspésie, à tisser des liens, rêver, faire des plans pour l'avenir...

Le Québec m'appelait de toutes ses forces...

Et pourtant...

Et pourtant, malgré les besoins incommensurables en éducatrices, et les heures voire les semaines passées à répondre à des annonces, le Québec, ça ne veut pas, comme on dit.

Mon parcours d'éducatrice, soignante et artiste suscite réellement beaucoup d'intérêt et d'enthousiasme, mais au Québec les démarches administratives sont lourdes et surtout très, très coûteuses pour un employeur – et aussi bonne éducatrice que je sois, aucune garderie ni école ne peut assumer les 7000 dollars d'études de marché que va susciter ma demande de Visa!

Il y a une vraie dichotomie entre les besoins au Québec et la réelle accessibilité et possibilité d'immigration!

Je ne peux pas passer par la porte, soit! Je passerai par la fenêtre.

Je découvre qu'un salon de recrutement, Destination Canada, est organisé chaque automne à Paris. Des centaines d'employeurs venus de partout au Canada (sauf le Québec, qui fonctionne avec son propre salon) viennent rencontrer pendant trois jours, et après une première sélection, des candidats, de futurs immigrants venus de France et d'ailleurs.

En 2017, je m'inscris juste par curiosité, pour prendre la température et commencer à rencontrer des employeurs canadiens. Laurence, la femme, est prête à tout quitter pour aller vivre au Canada – Laurence, la maman, non. Je ne partirais pas avant l'été 2019 après les examens du baccalauréat de ma fille cadette Madie.

J'attends alors avec beaucoup d'excitation et d'impatience l'arrivée du Salon suivant en novembre 2018! J'ai tellement hâte de découvrir avec mes filles les offres proposées cette année!

Laurence, la femme, est prête à tout quitter pour aller vivre au Canada – Laurence, la maman, non.

Fébrile je commence par aller découvrir les besoins en matière d'éducation à la petite enfance des provinces limitrophes du Québec.

Pas de coup de cœur... Pas de déclic...

Puis, je m'éloigne du Québec et aperçois ce nom : le Yukon.

Le Yukon ? Jamais entendu parler !

Google est mon ami ! Deux clics et, oh waouh, c'est vraiment loin...

Soit...

Deux autres clics... et c'est comme une Évidence !

Le Yukon, grand comme l'Espagne pour 42 000 habitants ! Plus d'animaux que d'humains, la Nature sauvage, les grands espaces d'une beauté à couper le souffle, les Ours !!! Les lacs, les grands froids...

Madie et moi échangeons alors un regard complice et teinté d'émotion !

Ce sera le Yukon !

Ce poste est pour moi, je le sens, je le sais !

Et de fait ! Six postes vacants pour la Garderie francophone de Whitehorse, plus de deux cents candidatures... mais le coup de cœur est réciproque !

En juin 2019, je m'envole !



Étape 4

S'ensuivent de longues, fastidieuses et parfois décourageantes semaines de démarches dont je vous épargnerai les détails. Pas mal d'embûches, de complications, un premier refus de Visa pour ma fille qui doit repartir en France au bout de six mois, et ce, en pleine pandémie... la non-reconnaissance de mon diplôme, donc un plus petit salaire que prévu, les exigences d'un parler français québécois où l'on me demande de ne plus dire parking, ni rocking-chair, mots pourtant dans le dictionnaire de la langue française depuis la nuit des temps, mais par contre j'entends que des enfants «jouzent» dans le jardin, qu'on «plug» les voitures, ou «ça load, ça se peut-tu»? ... en tant que franco-française avec un baccalauréat littéraire, c'est quelque peu déstabilisant de s'entendre dire qu'ils ne sont pas «correc», les mots français employés...

Même si, chaque jour, la beauté de cette Terre et sa nature sauvage me comblent et m'émerveillent,

Même si, chaque jour, je mesure la chance d'avoir mes bijoux, Valentine et Madie, à mes côtés,

Même si, chaque jour, je suis pleine de gratitude de pouvoir vivre cette folle aventure,

Le démarrage est assez difficile.

Socialement, ce n'est pas simple non plus...

Habitée à l'accueil chaleureux des Québécois, c'est la douche froide...

Les gens semblent assez distants. On m'explique que le Yukon est comme une plateforme, qu'il y a tellement de mouvements que la population est lasse, et donc réticente à ouvrir sa maison et son cœur à des gens qui ne font que passer...

En quittant la France, je ne partais pas avec l'envie ni le besoin de ne vivre qu'avec et de ne côtoyer que des Français, ou francophones. J'allais déjà travailler en français. Non! Je partais à la conquête du Canada anglophone!

J'ai toujours beaucoup bougé et j'ai la grande chance d'avoir cette naturelle facilité à connecter avec les gens... J'étais très enthousiaste et confiante.

Mais ici, c'est vraiment différent. Je ne m'attendais pas à ça.

Alors qu'il ne m'aura fallu que quelques jours pour nouer des amitiés solides et durables au Québec, il m'aura fallu presque deux ans avant de tisser des liens forts et authentiques, et principalement avec des francophones, finalement.

Quelques anglophones, y compris autochtones, entrent progressivement dans ma bulle, me laissant délicatement et conjointement entrer dans la leur. Et c'est d'une belle richesse.

Mon identité se forge bien plus au gré des liens sociaux tissés, en résonance avec le partage de valeurs communes, que par un enracinement géographique.

Étape 5

Je ne me sens vraiment pas du tout, et ne me suis jamais sentie, animée d'une flamme identitaire francophone – et je dirais même que je vis depuis deux ans avec le sentiment qu'au contraire, cette appartenance à cette communauté me dessert.

J'ai vite découvert une tangible animosité entre les Canadiens francophones et anglophones, et à plusieurs reprises ai pu remarquer une notable amélioration des échanges avec un anglophone lorsqu'il découvre ou comprend que je suis Française de France !

Travaillant depuis deux ans en milieu francophone, parce que « liée » à mon employeur par mon visa de travail, je me retrouve finalement face aux mêmes constats... ceux pour lesquels j'avais tant de mal dans mon pays d'origine. La culture de la différence, la division, la rivalité, l'envie.

Je me trouve finalement confrontée aux mêmes stigmatisations.

Et cet esprit communautaire qui frôle parfois le communautarisme !

Avec son côté « enfermant », hermétique et ce sentiment de supériorité qui lui est inévitablement inhérent.

Menant au rejet... par les autres communautés...

Entendre, lors de la célébration de la Saint-Jean, organisée par une association francophone, une femme prenant les commandes de boissons répondre au petit ami hindou de mon amie, ne parlant pas français, et sur un ton hautement dédaigneux et suffisant : « On parle français ici, Monsieur ! » Eh bien, ça fait mal... ça me fait honte !

La communauté a vraiment du bon, mais aujourd'hui je m'interroge cependant sur ses dérivés. Ces merveilleux élans d'entraide et de solidarité se trouvent être parfois très limités, limitants et exclusivement destinés aux seuls membres de la communauté. Comme si la bonté et la spontanéité devaient avoir des frontières...

Même si je ne ressens pas ce désir d'appartenance identitaire, lié ni à mes racines ni à de quelconques attaches territoriales, je peux comprendre que certains en aient vraiment envie, voire besoin. Mon identité se forge bien plus au gré des liens sociaux tissés, en résonance avec le partage de valeurs communes, que par un enracinement géographique.

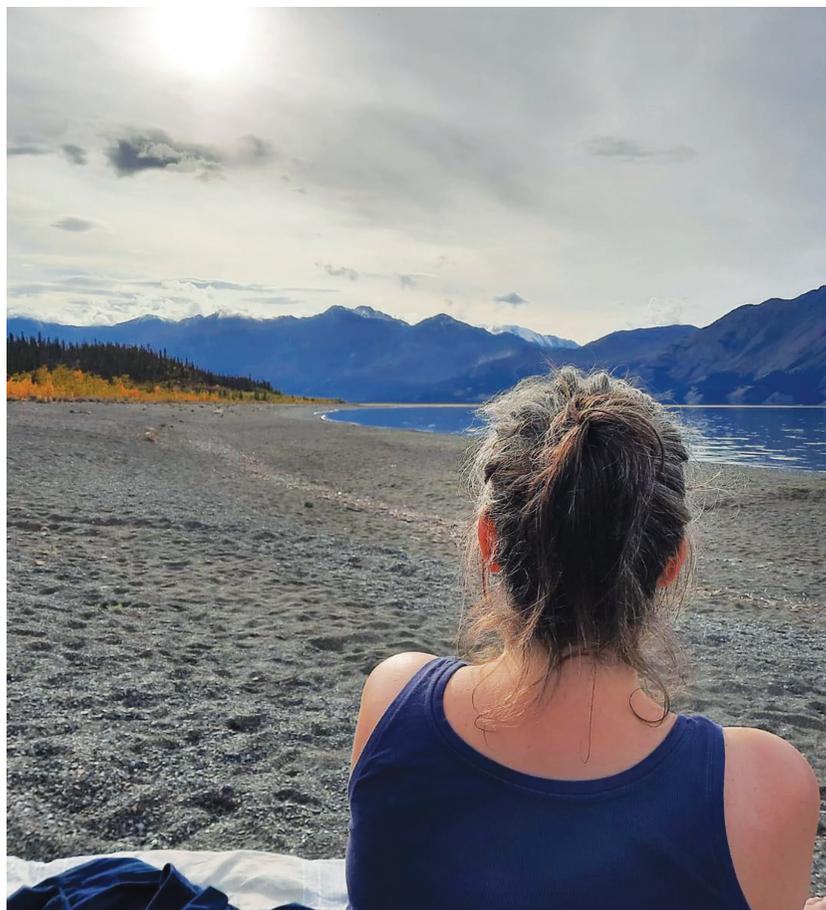
Je me rends compte, et surtout à travers ce travail, ce récit, que ma connexion avec le Canada, certes liée à une passion et un rêve d'adolescence, coïncide avec un réel besoin de quitter cette France qui, de plus en plus, me faisait honte... notamment d'un point de vue humain... avec son rapport à l'Autre... à l'Étranger...

Aujourd'hui, c'est moi l'étrangère.

Une étrangère qui a du mal à trouver sa place.

Une étrangère qui découvre en larmes le sort macabre réservé aux peuples des Premières Nations, à leurs enfants... sort infligé par de possibles ancêtres blancs.

Une étrangère qui découvre complètement bouleversée, chez un ami Tuchtone dans un documentaire qu'il a réalisé, l'accueil réservé à ses ancêtres qui se sont engagés pour venir spontanément se battre et défendre les Européens, ces mêmes peuples qui les avaient privés de leurs terres et enfants quelques siècles auparavant... Des vétérans qui décrivent et témoignent, si émus de ce sentiment qu'ils ont eu d'être aimés et reconnus, accueillis en sauveurs avec cet uniforme canadien. Le temps de la guerre. Et qui, de retour au Canada, se retrouvent comme jetés dans leurs réserves sans aucune reconnaissance ni même le droit de fréquenter les bars pour retrouver leurs amis blancs compagnons de guerre, auprès desquels ils s'étaient engagés et battus et auraient pu perdre la vie.



Alors... une fois de plus j'ai presque honte d'être francophone, qui plus est blanche... sur ces Terres des Premières Nations.

Étrangère, mais malgré tout...

Étape 6

9 août 2021 – Je regarde par le hublot...

J'ai traversé le Canada en voiture avec un ami, et passé plus de trois semaines au Québec auprès de ces êtres si chers à mon cœur, mes premières amours canadiennes.

Je m'apprête à m'envoler vers Whitehorse. Étrangement, je ne suis pas, et ce, pour la première fois, triste de les quitter.

Je rentre à la maison !

Je suis heureuse de rentrer, je me sens légère, je souris toute seule...

Pendant ce vol qui me ramène à Whitehorse, une femme se lève... dans le dos de son sweat-shirt gris, la carte du Yukon, avec en son centre en grosses lettres : HOME

Je ris, émue – oui c'est bien ça je rentre à la maison. Ma maison – Le Yukon.

À peu près au même moment était déposée dans ma boîte mail une note d'IRCC m'annonçant la finalisation de notre demande de Résidence Permanente !

Quelle sublime et émouvante synchronicité !

12 août 2021 – C'est officiel, nous sommes toutes les trois résidentes permanentes du Canada !

Je peux y rester, dans cette maison, je peux y rester et construire ma Vie au Yukon.

Ce Yukon si vaste, si grand, si captivant,
Ce Yukon blessé, divisé,
Ce Yukon si imprévisible, sauvage et mystérieux !
Ce Yukon qui me fait rêver, qui me fait vibrer,
Et pleurer parfois...
Ce Yukon, c'est aussi,
Tellement d'espaces à découvrir, à explorer, apprivoiser,
Tellement d'Âmes, d'histoires et d'énergies à rencontrer,
Tellement de choses à partager, échanger, proposer...

Certes, je reste et resterai une étrangère sur ces Terres, mais je souhaite parvenir à œuvrer dans la reconnaissance de l'unicité de chaque Être humain, et de cette

capacité d'être soi contre et/ou malgré toute assignation identitaire choisie ou imposée.

Avant même de quitter la France pour le Yukon, j'avais comme la très forte intuition que les Ours et les Premières Nations seraient sur mon chemin de Vie. Intuition qui semble de jour en jour se confirmer, se matérialiser...

L'adolescente qui rêvait de ce Canada glacé porte aujourd'hui un autre rêve... Celui de créer un événement, des événements fédérateurs, rassembleurs, que chaque enfant pourrait vivre, ressentir et apprécier en tant qu'Enfant spécifiquement enfant/humain et non plus en tant qu'enfant spécifiquement francophone/anglophone/autochtone....

Juste Être... Humain... dans le Grand Nord canadien... en 2021.



Fish Lake – Au Nord du 60^e parallèle... Un lac miroir...

Le craquement sous les coups de patins hésitants,
Le frottement des plaques de glace libérant un son si surprenant...
Je suis comme envoûtée, hypnotisée!
Je peux voir de façon si nette les roches et les poissons,
Prisonniers de cette glace, translucide et épaisse...

J'avance prudemment,
Je souris.
L'hésitation lentement se dissipe,
L'assurance peu à peu m'envahit...
J'accélère, je freine, je repars...
Je cours après le palet,
Je ris!
J'ai un peu peur
Aussi...

L'air glacial me remplit presque douloureusement les bronches.
Les émotions se bousculent, me submergent...
Quel sentiment incroyable d'immensité!
Quel sentiment incroyable de Liberté!

La glace est si dure,
La lame, à chaque coup de patin, laisse échapper un son si tranchant!
Ce crissement si doux et familier...
Telle la madeleine de Proust, suffit à me transporter...

J'ai 15 ans,
Patins aux pieds,
À la patinoire de Cherbourg,
En Normandie, ma Normandie...

Pendant des semaines, pendant des mois,
Je le rêve, le dessine,
Je ne fais que ça... d'en parler...
De ce jour où je patinerais et jouerais au hockey,
Au Canada sur un lac glacé!
Fish Lake, c'est là, tout de suite et maintenant.
Je le vis ce rêve d'adolescent,
Je joue au hockey, au Canada, sur un lac glacé!
Je le vis Mon Rêve,
J'ai 42 ans.

Quel chemin parcouru.
Quel sentiment d'accomplissement!

AMA DOGBEFOU

ALBERTA

PAYS D'ORIGINE : TOGO



Mon histoire du passé au présent

Je quittais ma maison chaque matin, parfois angoissée car ne sachant pas ce qui m'attendait au bureau, mais je revenais toute contente parce qu'un client avait reçu de la joie au cœur et l'espoir de vivre. Je connaissais 80 % des habitants de cette ville et 90 % d'entre eux me connaissaient.

Toute ma vie a basculé le jeudi 21 septembre 2017. Après avoir passé une belle journée en faisant une activité récréative avec les OEVs (Orphelins et Enfants Vulnérables), à vingt-deux heures, j'entends du bruit à ma porte. Je décide de vérifier qui se trouvait à la porte. Je vois six militaires, brusquement ils m'appréhendent sans explication après m'avoir bien battue. La raison de mon arrestation était que j'avais participé à la manifestation politique organisée par l'opposition. Enfermée au commissariat pendant vingt-quatre heures sans manger ni boire. Un policier qui m'avait reconnue m'a aidée à m'échapper à vingt-trois heures le 22 septembre et il m'a dit : « Si tu tiens à ta vie, va te cacher pour un moment. »





Contexte

Je suis une femme Togolaise de trente-trois ans à l'époque, mariée et mère de deux mignons garçons, Azaria, deux ans, et Enoch, dix ans. Je travaillais dans le domaine que j'aimais. J'étais une femme pleine de vie, active, créative, ouverte d'esprit, joyeuse, toujours souriante et prête à servir les autres. J'étais vraiment épanouie. Je vivais avec mes deux garçons à Aného (la ville située à 1 km de la frontière du Bénin et à 48 km de Lomé, la capitale du Togo) dans une grande maison avec une grande cour qui permettait à mes enfants de bien jouer, pendant que mon mari vivait à Lomé. Je suis conseillère psychosociale de profession et j'avais travaillé dans le domaine de la santé pour l'ONG Espoir Vie Togo ainsi qu'à l'hôpital d'Aného pendant sept ans, avant de fuir mon pays. Je m'occupais des adultes, femmes enceintes et surtout des enfants atteints du VIH/SIDA, diabète, cancer, ainsi que des personnes LGBTQ+. Je quittais ma maison chaque matin, parfois angoissée car ne sachant pas ce qui m'attendait au bureau, mais je revenais toute contente parce qu'un client avait reçu de la joie au cœur et l'espoir de vivre. Je connaissais 80 % des habitants de cette ville et 90 % d'entre eux me connaissaient.

Toute ma vie a basculé le jeudi 21 septembre 2017. Après avoir passé une belle journée en faisant une activité récréative avec les OEVs (Orphelins et Enfants Vulnérables), à vingt-deux heures, j'entends du bruit à ma porte. Je décide de vérifier qui se trouvait à la porte. Je vois six militaires, brusquement ils m'appréhendent sans explication après m'avoir bien battue. La raison de mon arrestation était que j'avais participé à la manifestation politique organisée par l'opposition. Enfermée au commissariat pendant vingt-quatre heures sans manger ni boire. Un policier qui m'avait reconnue m'a aidée à m'échapper à vingt-trois heures le 22 septembre et il m'a dit : « Si tu tiens à ta vie, va te cacher pour un moment. » Il m'a donné 1000 francs CFA. J'ai pris un taxi-moto, mais je ne savais pas où aller. La peur envahissait tout mon corps quand tout à coup l'idée m'est venue d'aller à la frontière du Bénin (pays voisin) qui se trouve à

C'était une décision difficile parce que je ne voulais pas laisser mes enfants, mais je devais choisir entre la vie et la mort, c'est-à-dire rester avec mes enfants au risque que les gens qui me cherchaient me trouvent – et me tuent peut-être – ou sauver ma vie en venant au Canada, mais sans mes enfants.

1 km. J'ai traversé la frontière à vingt-trois heures trente avant de chercher une cabine téléphonique pour appeler mon mari. Il était inquiet parce qu'il me cherchait depuis vingt-quatre heures, mes enfants aussi parce qu'ils s'étaient réveillés le matin et maman était introuvable. Ils avaient pleuré toute la journée.

Partir pour sauver ma peau

Je suis restée à la frontière, cachée jusqu'à l'arrivée de mon mari à trois heures du matin le 23 septembre. En venant, il avait déjà appelé son ami Thierry qui vivait à Cotonou (la capitale du Bénin) pour lui demander de m'héberger, ce qu'il a accepté les bras ouverts. Je suis restée chez lui au Bénin pendant dix jours, pensant que c'était temporaire, mais je me trompais, ils continuaient à me chercher.

Dans le temps, mon mari et moi travaillions dans le même domaine, mais dans des structures différentes, ce qui nous permettait de participer à des conférences internationales. En août 2017, nous avons obtenu le visa canadien pour participer à la conférence des LGBTQ+ «Fierté Montréal», mais malheureusement il a été annulé. Après quinze jours passés à Cotonou, mon mari m'a alors proposé de venir au Canada, puisque nous avions déjà le visa. C'était une décision difficile parce que je ne voulais pas laisser mes enfants, mais je devais choisir entre la vie et la mort, c'est-à-dire rester avec mes enfants au risque que les gens qui me cherchaient me trouvent – et me tuent peut-être – ou sauver ma vie en venant au Canada, mais sans mes enfants.

Je suis arrivée au Canada, précisément en Edmonton, le 18 octobre 2017. Je pensais que je devrais rester un peu au Canada et retourner chez moi après! Mais non, finalement j'ai compris que je devais demander l'asile, et c'est ce qui a été fait le 29 novembre 2017. Je me suis rendu compte dans la même semaine que j'étais enceinte. J'étais traumatisée et effondrée, je ne savais pas quoi faire. Je n'arrivais pas à m'exprimer devant les gens à cause de la barrière de la langue. Je ne pouvais pas faire une phrase en anglais.

Je me rappelle encore quand je suis arrivée dans la Cité le 20 octobre 2017, quand j'ai réalisé que tout le monde parlait français, quel soulagement!

Nouvelle vie au Canada

Malgré mon âge et mon expérience en psychologie, j'avais de la difficulté à surmonter tout ce qui m'arrivait. J'étais seule et je me sentais dans un trou, isolée du monde. Les pleurs devenaient ma compagnie et mes yeux ne connaissaient plus de sommeil. La dépression prenait le devant de ma vie à tel point que je pesais 40 kg avec ma grossesse. Pourtant, je voulais absolument faire quelque chose pour occuper mes pensées. Je ne pouvais pas faire d'études à cause de mon statut migratoire. Le gouvernement albertain ne supportait pas financièrement les études des demandeurs d'asile; même le LINC, qui était gratuit pour les nouveaux arrivants, nous (les demandeurs d'asile) n'étions pas autorisés à y participer. Mais la bonne chose est que j'avais eu droit au soutien total financier, médical et social de la part du gouvernement. J'avais un logement et j'ai reçu une somme chaque fin du mois pour la nourriture et mes besoins personnels pendant onze mois. À Edmonton, la francophonie est bien organisée pour aider les nouveaux arrivants venant des pays francophones dans leur intégration. Il y a plusieurs organismes comme l'ACFA, la Coalition des Femmes, l'Institut Guy-Lacombe de la famille, le Réseau en immigration francophone de l'Alberta (RIFA), Accès Emploi CANAVUA, la Fédération des parents francophones de l'Alberta (FPFA), le Conseil de développement économique de l'Alberta (CDEA) et les juristes, etc. qui se sont regroupés ensemble en un lieu que nous appelons ici La Cité Francophone.

Dans le temps, il y avait un organisme qu'on appelait le Centre d'accueil francophone des nouveaux arrivants, qui était la porte d'entrée de tous les immigrants francophones qui venaient à Edmonton dans la Cité. Les conseillers qui travaillaient là-bas avaient un grand cœur parce qu'ils étaient tous immigrants, donc ils comprenaient bien nos sentiments et savaient quoi faire pour nous aider. Je me rappelle encore quand je suis arrivée dans la Cité le 20 octobre 2017, quand j'ai réalisé que tout le monde parlait français, quel soulagement! J'ai rencontré quatre conseillers le jour-là, deux femmes et deux hommes qui étaient attentionnés. Après avoir écouté mon histoire, ils m'ont aidée dans la procédure d'immigration et m'ont soutenue émotionnellement. Ils m'accompagnaient chaque fois à mes rendez-vous pour m'aider avec l'anglais.

Je ne pouvais pas travailler à cause de la barrière de la langue donc en décembre 2017 j'ai décidé de faire du bénévolat dans la francophonie. J'ai commencé avec CNAVUA, une organisation qui distribuait des vivres aux familles dans le besoin tous les mercredis, et le Centre d'accueil. Un jour, j'ai rencontré une bénévole



qui était la coordonnatrice de la Coalition des femmes et qui m'en a parlé. J'étais intéressée, et le lendemain j'y ai adhéré. La semaine suivante, j'ai commencé le bénévolat avec eux, et j'y participe encore aujourd'hui. Rapidement j'ai ressenti le besoin d'aider les autres. Comme je suis quelqu'un d'actif, j'étais présente à chaque activité à la Cité, je bougeais de gauche à droite malgré ma grossesse pour aider les gens. La Cité était le seul lieu où je me sentais mieux et entourée, alors que dehors je me sentais stressée et déprimée.

Une famille aux abois

Un mois après mon départ, mon mari m'a appelée un jour en pleurant, il n'arrivait pas à parler. À son retour du travail il avait trouvé notre chambre en désordre, toutes les choses étaient renversées. Le propriétaire de la maison lui a dit que des hommes étaient venus nous demander, mais comme nous n'étions pas là, ils avaient défoncé la porte et fouillé la chambre. Heureusement que mes enfants étaient à l'école. D'après lui, ce jour-là était la troisième fois qu'ils venaient nous chercher. Mon mari a quitté la ville la même soirée avec les enfants pour le Bénin, parce qu'il avait peur. Il est resté chez son ami Thiery pendant quinze jours et un matin le propriétaire l'a appelé pour lui dire que les inconnus avaient mis le feu à notre chambre pendant la nuit. Ils n'ont pas pu éteindre le feu rapidement donc tous nos effets ont été brûlés. Heureusement qu'il avait son passeport et les actes de naissance des enfants avec lui. Mais tous mes diplômes et attestations, les souvenirs de mon parcours professionnel et de vie se sont volatilisés.

C'était l'effondrement total. Je n'avais plus le courage de sortir de la chambre, je pleurais pendant des jours. Je comprenais combien c'était sérieux, que ma vie était vraiment en danger et que j'avais pris la bonne décision en venant au Canada. Mais en même temps je craignais pour la vie de mon mari et de mes

Depuis juillet, je n'arrive plus à me concentrer ni à dormir, parce que je ne supporte plus leur absence. Je suis désespérée, c'est insupportable de vivre sans ses enfants pendant quatre ans. Ils me manquent énormément.

enfants parce que je les avais mis en danger. J'ai donc proposé à mon mari de venir au Canada en décembre 2017, parce que son visa était toujours valable. Il n'a pas accepté dès le début, mais je l'ai convaincu que les enfants seraient en sécurité avec ma mère et mon petit frère qui vivaient ensemble dans le temps à Atakpamé (la ville est située vers le nord du Togo à 161 km de Lomé). Il a accepté de les laisser avec beaucoup de peine, comme moi il ne voulait pas abandonner les garçons. Il est arrivé au Canada le 24 janvier 2018.

À cause de la situation dans laquelle je me trouvais, ma fille était née prématurée à vingt-neuf semaines, par césarienne, en avril 2018. Elle est restée à l'hôpital sous des appareils pendant cinq semaines. Je vivais dans la frayeur, j'avais peur de la perdre, mais heureusement mon mari était là pour me soutenir.

Défis d'intégration

Néanmoins, en novembre 2018, j'ai signé un contrat avec l'Alberta Health Service en collaboration avec Conseil scolaire Centre-Nord pour travailler au sein de leur projet qu'on appelait *Mental Health Capacity Building* dans les écoles francophones. C'était un bon travail. Je travaillais dans quatre écoles dans la semaine, je faisais des activités avec des élèves qui avaient des problèmes de santé mentale, de la première année à la neuvième année. J'étais vraiment heureuse de me retrouver dans mon domaine du travail social, et avec les enfants. Ce bonheur n'a pas duré longtemps parce qu'à la fin de l'année scolaire, en juillet 2019, ils n'ont pas voulu renouveler mon contrat, sous prétexte que je n'avais pas fait aucune étude au Canada.

Je revenais au point de départ. J'ai décidé de faire du bénévolat dans le milieu anglophone. Je savais que c'était un défi difficile, mais je me sentais capable de le relever, bien que je ne parlasse pas l'anglais. En novembre 2019, je suis devenue bénévole au Christmas Bureau, et j'y suis encore à ce jour.

Certes, le 29 janvier 2019, le Canada m'avait acceptée comme réfugiée après quatorze mois d'attente et une audience à passer. Je pensais que c'était la fin de mes soucis d'intégration, et que j'allais avoir mon statut de Résidente permanente en même temps, mais je me trompais.

D'abord, je devais faire une demande de résidence permanente, ensuite il fallait attendre vingt-cinq mois pour que l'étude du dossier aboutisse. Enfin, le 4 juin

2021, je suis devenue résidente permanente. Je pensais que la procédure pour mes garçons était finie aussi, mais à ma surprise, ils venaient seulement de commencer. Depuis juillet, je n'arrive plus à me concentrer ni à dormir, parce que je ne supporte plus leur absence. Je suis désespérée, c'est insupportable de vivre sans ses enfants pendant quatre ans. Ils me manquent énormément. Je passe chaque jour et chaque nuit dans la peur que quelque chose de mal leur arrive, d'autant que j'ai été obligée de les séparer. Depuis un an, Enoch est avec ma petite sœur à Tsévié (35 km de Lomé), ma ville natale, et Azaria vit chez ma belle-sœur à Lomé.

Des lueurs d'espoir

Malgré tout, j'ai réussi à m'intégrer avec l'aide et le soutien de gens incroyables et de la Coalition des Femmes, ce qui m'a permis de nouer des relations positives. Je me suis familiarisée aussi avec certains de mes conseillers de l'époque et nous vivons comme une famille. J'ai développé mon réseau au sein du Réseau Contact Femmes de la FRAP (Francophonie Albertaine Plurielle), dont je suis l'administratrice. Finalement, j'ai commencé les cours d'anglais en janvier 2020 à NorQuest College parce que je voulais absolument reprendre mes études et devenir assistante sociale, pour pouvoir travailler dans mon domaine. En mai 2021, j'ai été nommée pour le *Pasty Price Training Award*. C'est un prix qui est dédié à l'étudiant qui démontre des efforts globaux, fait preuve d'assiduité, se montre actif et positif, et fait la promotion de l'harmonie entre les cultures dans la classe durant toute l'année. En septembre 2021, j'ai obtenu le financement de mes études par le gouvernement albertain, ce qui me permettra de finir mon cours d'anglais.

Aujourd'hui, je n'ai plus peur de m'exprimer en anglais devant les gens, je vais à mes rendez-vous seule, sans interprète. Je veux dire à quelqu'un qu'avec le courage, la persévérance et la résilience, on réussit toujours à aller de l'avant.



MARYNE DUMAINE

YUKON

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Une histoire d'ailes / Une histoire d'elle...

Je suis la directrice du journal francophone et présidente de l'organisme des femmes francophones. Je suis aussi maman de deux francophones du Yukon. Je suis arrivée au Yukon un peu par hasard. J'y vis maintenant une vie bien remplie depuis dix-sept ans : travail, bénévolat, famille, tout est là ! Je venais faire un stage, pour compléter mes études. Je rejoignais mon fiancé de l'époque qui... m'a quitté deux semaines avant mon arrivée ! Je suis venue quand même au Québec. La transmission de la langue est devenue importante pour moi. J'ai envie de raconter mon arrivée, les concours de circonstances qui m'ont fait ouvrir les yeux sur un monde presque parallèle. Je vais parler de la culture des Premières Nations du Yukon, de mes racines qui ont grandi en quittant mon pays, et de mes enfants, qui n'y vivront probablement jamais...



« C'est dans le soleil que se cache le secret du monde »

Dobacaracol

Le soleil. Le bruit des vagues, le vent doux et salé, l'odeur des coquillages qui se laissent doucement infuser par l'écume vaporeuse et iodée, et bien sûr : les chaussures « méduses » en plastique rose pailleté : voilà comment tout a commencé.

L'océan Atlantique berce mes oreilles, le soleil chauffe mon dos nu, et mon maillot de bain constitué d'une simple culotte rose pâle avec des petits volants sur les côtés est, bien entendu, rempli de sable !

Outils d'un seau en plastique et d'une petite pelle en métal rouge, je m'affaire à creuser le « plus grand trou du monde ! » Du haut de mon âge à un seul chiffre, je creuse...

« Allez, je vais t'aider », me dit mon père qui vient à la rescousse de mes petits bras vite fatigués par la tâche, « et si on creuse assez profond, on arrivera jusqu'en Chine ! »

C'est probablement ça, le premier élément déclencheur de mes voyages. Ce souvenir. Et cet objectif inconscient : travailler fort pour aller loin.

« Je suis née quelque part »

Maxime Le Forestier

Je suis née à Paris. Dans le 11^e arrondissement.

C'était une volonté de ma mère. À l'âge de quinze ans, elle avait quitté la campagne pour vivre une vie de Parisienne. Faire naître ses enfants là, c'était un accomplissement. Une décision non négociable !

Un arrondissement, c'est un peu comme un quartier. Paris est divisé en vingt arrondissements, et quand on regarde une carte, ça fait comme un escargot.

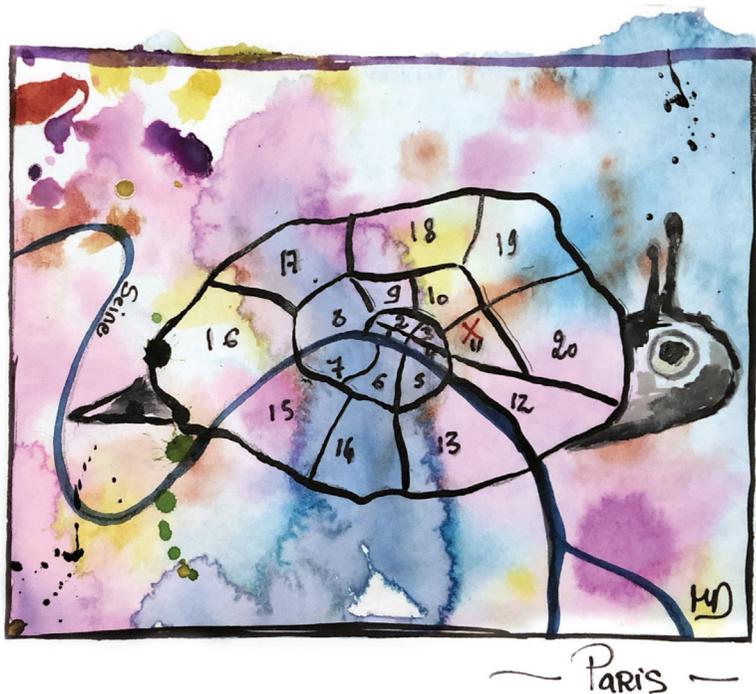
Évidemment, cela fit automatiquement de moi une Parisienne.

N'ayez crainte, ça arrive même à des gens bien et en plus, selon Victor Hugo, « respirer Paris, cela conserve l'âme », alors c'était quand même bien, de naître là.

Mais aussi (surtout, dirais-je), cette anecdote fit de moi une Sagittaire, et ce n'est pas un menu détail !

C'est vrai qu'être parisienne, c'est quand même un poids à porter.

Et puis, ça apporte quand même un certain « je ne sais quoi » qui fait assez classe, d'être née à Paris. Sur Tinder, en tout cas, ça donne des points !



Malgré cette naissance de classe mondiale, ce n'est pas Paris qui m'a fourni les trottoirs à mettre sous mes premiers pas.

Cependant, quand je pense à mon enfance, ce n'est pas Paris que je garde en mémoire. Les trottoirs où j'ai appris à marcher étaient situés, eux, à quelques kilomètres au nord-est de la clinique des Bleuets.

La « vraie » enfance, celle qui a un goût sucré, un goût de bonbec et de confiture de fraise sur de la baguette grillée, de joie et de douceur de vivre, c'est en banlieue qu'elle a trouvé son décor. Dans cette Seine-Saint-Denis qui devenait d'ores et déjà, sans que je le sache, de la « bombe, bébé! »

Ma tendre enfance a pour décor une seule rue, qui hébergeait à la fois mes parents, ma garderie et mon école maternelle, le tout, dans un quartier assez tranquille dont le nom évocateur de charmes bucoliques m'a toujours ému : les cottages.

L'instinct Sagittaire, libre, explorateur, fougueux allait naître un jour dans ce terreau, encore jeune, dans lequel mes racines poussaient avec insouciance.

Certes, quelques petites graines de désirs d'escapades y ont été semées : des récits de voyages, la correspondante anglaise de mon frère, mon amie Mélanie qui vouait une passion sans limites à Michael Jackson et aux États-Unis... Mais tout était encore sucré, doux, un peu flou, même. Comme la ouate dans laquelle on faisait germer les haricots vert tendre, dans la classe de CE2 de mon école primaire.

« La main verte »

Tryo

La poussée hors terre a dû se passer subtilement en pleine préadolescence. Même si rien n'avait changé, d'un seul coup, le décor s'est métamorphosé.

Tandis que les couleurs et les papillons venaient de s'envoler avec ma tendre enfance, c'est exactement à cette époque que mes ailes, étonnamment, ont commencé à pousser.

Je me souviens de ce jour. Le moment où, très précisément, elles ont commencé à pointer. Ça doit être une question d'hormones. Ça m'a fait comme deux petits pincements, en haut de mon dos, de chaque côté de ma colonne vertébrale...

J'étais dans ma chambre. Sur une étagère, il y avait des livres anciens récupérés dans les boîtes venant de chez ma grand-mère. Je ne les avais pas gardés pour les lire. Non. Juste pour les conserver, pour les regarder. Simplement parce qu'ils étaient anciens et qu'ils portaient, écrits à la main en cursive d'un autre temps, des noms familiers. Lydie. Thérèse. Solange...

Ces vieux trésors, sans le savoir, deviendraient les racines de l'arbre des possibles qui s'élevait devant moi, car ils se trouvaient justement sous un objet qui changerait ma vie.

Sur l'étagère, au-dessus des livres, se dressait mon globe terrestre.



~ Déclencheur ~

*Mes ailes d'immigrante construisaient leur chrysalide
et saupoudraient du rose pailleté, de la couleur des
« méduses » de mon enfance, dans mes yeux de préado :*
Quand je serai grande, je serai « ailleurs ».

Cet objet relativement insignifiant dans une chambre d'enfant, je l'avais reçu en cadeau par le « C.E. » de ma mère, à l'occasion des fêtes de Noël. Le fameux C.E. (que je ne connaissais que sous ce nom) concédait à ma famille mille et un avantages. Il permettait notamment à ma mère de m'amener là où des milliers de familles se bouscuaient pour avoir droit à une photo avec le père Noël, un beau spectacle, et parfois, donc, un cadeau personnalisé.

Cette année-là, au « père Noël du C.E. », j'avais demandé un globe terrestre.

Transpirante dans mon manteau d'hiver au milieu de la foule, je me souviens encore du grand sourire que j'ai eu quand je l'ai vu. Il était parfait. Il pouvait même s'allumer!! Non vraiment, c'était un cadeau cool. Je l'ai encore, en fait!

Enfin... il est chez mes parents... comme pas mal de choses de ma vie « d'avant ». C'est aussi ça, immigrer : laisser beaucoup de choses derrière soi.

Un jour, autour de onze ou douze ans, j'ai regardé ce globe. Et là, flash ! Remonte alors à la surface de ma mémoire la fameuse phrase de mon père au sujet de la Chine.

Hey! Je savais bien que ça n'était pas possible! Je ne suis pas dupe! À douze ans, j'avais appris le magma et compagnie. Je savais bien que si je devais creuser, il allait falloir contourner le centre de la Terre, etc.

Du haut de ma grisaille de début dizaine, j'ai regardé où pourrait bien m'amener un déplacement par le diamètre terrestre

Je suis tombée... en plein océan Pacifique!

C'est là, à ce moment précis, que mes ailes ont pointé dans mon dos. Et je découvrais par la même occasion que j'en savais plus que mon père!

Dès ce moment, j'ai eu envie d'aller loin.

Très loin.

Puisque cet endroit était diamétralement opposé à là où j'étais, ce ne pouvait qu'être mieux! C'était le plus loin possible! Et puisque c'était loin d'ici, c'était forcément plus coloré.



— Histoire d'Elle / Histoire d'ailes... —

Mes ailes d'immigrante construisaient leur chrysalide et saupoudraient du rose pailleté, de la couleur des « méduses » de mon enfance, dans mes yeux de préado :

Quand je serai grande, je serai « ailleurs ».

Bien sûr, ce serait un long chemin à parcourir. Mes ailes n'avaient pas fini de pousser. Elles étaient loin d'être à maturité, grosses comme des petits pois en dessous de mes épaules.

Un peu comme des premières dents, j'allais devoir apprendre à les utiliser correctement, les essayer un peu d'abord, puis tester leur force, leur puissance, leurs limites aussi...

Et en parlant de limite, comme je n'aimais pas trop l'idée de vivre entre deux eaux, j'ai préféré établir mes rêves d'évasion sur le continent le plus proche détecté sur cette mappemonde, les pieds au sec : mon rêve, ce serait l'Australie. Ce pays-continent devenait dès lors le fond d'écran de mes désirs, de mes envies, de mon futur possible.

Je me voyais vivre dans un monde que je ne n'avais même jamais vu, ni à la télé, ni ailleurs. Pourtant, dès lors, mes ailes commencèrent à parsemer de couleur et de lumière ma grisaille adolescente.

Bien sûr, je ne savais pas encore que j'allais devenir une immigrante.

« Si la vie m'a mis là, c'est qu'elle doit vouloir ma peau, Inch'Allah »

Tryo

« Immigrant.e », ça n'a jamais été un mot valorisé quand j'étais jeune.

En grandissant, j'avais tenu pour acquis que les immigrants, ce n'était pas nous. Une lointaine origine viking parsemait bien un peu mon imaginaire à ce sujet, mais c'était quand même, et relativement tôt, un fait acquis. Un peu comme quand ma mère m'avait dit que « le patchouli, ça pue ». C'était pour moi devenu une affirmation sans conteste, bien que je ne l'eusse jamais vérifiée.

Si je remonte au plus loin dans ma mémoire, pour moi, quand j'étais petite, les immigrants (oui, je ne connaissais pas encore l'écriture inclusive, alors c'est juste au masculin.), c'était avant tout la famille de chez Ali, le p'tit « beur » de ma classe. Sa famille tenait ce qu'on appelle en France « l'Arabe du coin », sans aucune considération réelle pour son origine ethnique, en fait. Je ne sais pas du tout d'où venaient Ali et sa famille. D'Algérie, certainement.

« Là-bas, j'aurai ma chance, j'aurai mes droits »

Jean-Jacques Goldman

Il y a quelques personnes qui, inconsciemment probablement, ont enrichi le terreau duquel mes ailes sont sorties. Parmi eux, incontestablement, je nommerais mon grand-père paternel.

Pour des raisons qui manquent, certes, un peu de dignité, mon grand-père a reçu le privilège de vieillir avec son fils et sa famille. Chez moi, en l'occurrence.

Au décès de ma grand-mère, mon papi est venu vivre chez nous. Manuel, bricoleur, jardinier, excellent cuisinier, discret et aimable la plupart du temps... Nous avons appris à nous apprivoiser mutuellement. Moi, la petite fille timide et lui, le veuf bougon. Très vite, il est devenu mon héros, mon ami, mon repère. Et lui, eh bien, il avait voyagé, le bougre !

Mon grand-père, sans en avoir l'air, était allé dans les palais recouverts d'or des déserts d'Arabie. J'avais vu une photo couleur sépia d'origine de mon papi (mais en jeune), avec son habituel short et ses chaussettes blanches, sauf que, sur cette photo, il était sur un lit immense. Un lit probablement grand comme quatre lits king, à mes yeux d'enfant ! Ce lit, c'était celui du roi d'Arabie dont il redécorait la chambre, à la feuille d'or, à la main. C'est certain, des photos comme ça, ça fait un peu rêver... Bien avant l'ère du *Zero Waste Fashion*, ce genre de photo m'inculquait une valeur forte que j'allais conserver pour toujours : la force de caractère ne vient pas des feuilles d'or, mais dans le fait vivre des expériences hors du commun. Chez mes parents, il y a toujours le dérouleur de PQ en plaqué or. Un souvenir que mon grand-père a rapporté de son séjour. La classe mondiale... Je rêve un jour de l'accrocher dans une bécosse, ces toilettes sèches extérieures, très en vogue au cœur du Yukon.

Mon grand-père, donc, m'impressionnait par ce voyage. Mais aussi par la diversité des métiers et des compétences qu'il avait eues dans sa vie. Il avait tenu un dancing, été boulanger, peintre, il savait cuisiner et pouvait tout réparer dans la maison. De la grille d'entrée qui rouille un peu jusqu'au poulailler du fond du jardin, en allant jusqu'à la réparation d'une ceinture de cuir, il pouvait tout faire, Gitane Maïs éteinte au coin de la bouche. De lui, j'ai reçu le don du « tu peux faire TOUT ce que tu veux dans la vie, et pas seulement une seule chose, pas seulement un seul métier ». En gros, le « don » que mon papi m'a fait : l'amplitude des ailes qui pointaient dans mon dos.

Une autre personne qui a fertilisé mon terreau d'immigrante : mon cousin Nico.

Mes parents avaient une maison proche de l'aéroport de Roissy. Ce détail a quand même de l'importance, car il m'a permis, associé à la grande générosité et bienveillance de mes parents, de souvent voir nos proches à l'occasion de leur départ ou retour de voyages.

Nicolas, le fils de mon parrain Bernard, revenait d'un voyage de rêve. Il devait avoir vingt, vingt-cinq ans peut-être. Moi, j'en avais quinze.

Si mes ailes avaient été dans un œuf, ce moment-là aurait été l'éclosion. Évidemment, mes ailes n'étaient pas dans un œuf puisqu'elles étaient dans mon dos. Mais disons qu'elles sont sorties de leur chrysalide, presque maladroitement, ce soir-là. Par surprise, même, je dirais. Car en me levant le matin, je n'avais aucune idée que ces ailes-là étaient « mûres ».

Ça s'est passé dans la salle à manger, à côté du piano. Nico revenait d'un long voyage de plusieurs mois. Sac à dos déformés et poches vides, il avait traversé d'est en ouest le Canada et les États-Unis puis redescendu le long de la côte sud pour aller jusqu'au Mexique. En voiture, je crois.

Le récit, sa carte de l'Amérique du Nord qui se dépliait et s'étalait sur la table à côté de la bouteille de Calvados, le petit digestif, et des tasses de café. Ses photos imprimées – car c'était bien avant l'ère du numérique –, les étoiles dans ses yeux, la plaque d'immatriculation de sa voiture qui dépassait peu discrètement de ses bagages... Tous ces détails ont enrichi mes besoins d'évasion. Mon envie de liberté.

Finis les petites pointes au-dessus des omoplates, qui tirent et qui poussent un peu sur la peau. Déchirées les limites, envolées les contenances ! Mes ailes venaient de sortir, de s'affirmer. Si elles avaient reçu tout leur potentiel comme legs de mon grand-père, elles venaient d'éclorre, nourries par les récits de mon cousin. Tel qu'on nourrit la reine des abeilles : avec du nectar concentré, riche et sucré. Comme le Calva.

J'avais quinze ans et, à partir de ce jour, mes agendas scolaires se sont remplis de citations de voyage, de photos de palmiers, d'évasion, d'océan... Et de voiliers. Car c'est aussi à cette époque, bien sûr, que mon prénom s'est révélé à moi, fort de sa signification.

« Contes, vents et marées »

Les Ogres de Barback

Je m'appelle Maryne.

Derrière ce prénom, il y a déjà un désir d'évasion que m'ont transmis mes parents. La navigation, l'exploration de l'inconnu.

Un petit côté rebelle, aussi, personnifié par ce « Y » incongru.

Peu avant ma naissance, mes parents s'étaient acheté un bateau. Un petit bateau de pêche, capable d'emmener de trois à cinq passagers vers des contrées propices à poser un filet pour en voir sortir, à la prochaine marée, des soles, crabes, rougets et occasionnelles raies. Je pense que c'est de là qu'est venu mon prénom. Il y a aussi une histoire de homards, je crois, mais c'est moins flatteur de dire que mon nom vient d'une grosse crevette...

Mais voilà, dès la première année d'utilisation, tandis que ma mère reste à terre avec un bébé de six mois (moi), le bateau fait naufrage au large de l'île de Ré, avec à son bord mon père, mon frère et sa copine et un de leurs amis. Tous les passagers s'en sortent sains et saufs, et cette histoire incluant l'héroïsme de mon frère vaudrait elle aussi bien mille mots. Le bateau, cependant, sombra sous les flots. Quelques jours plus tard, la marée le ramena sur la plage, fortement endommagé.

Probablement sous le choc de cet incident, mes parents laisseront ce bateau pendant quinze ans dans la cour de leur maison de banlieue parisienne. Il est alors déclaré « hors limite » de jeu, estimé dangereux pour une enfant et ses amies. En piteux état, il menace notre sécurité, à mes copines et moi, car « on pourrait se faire mal ». Bien sûr, cela ne m'empêche pas d'y faire quelques visites de courtoisie, mais ses araignées et autres odeurs nauséabondes ont raison de ma curiosité.

En tous cas pour un temps. Jusqu'à mes quinze ans, en fait. Jusqu'à ce que mes ailes aient éclos. En effet, d'un seul coup, à mon adolescence, ce bateau me paraît faire résonner mon prénom... Il m'appelle. Me courtise, même. Marine... Maryne...

Pourquoi est-il ici, à Paris, à pourrir dans une cour sous un saule pleureur alors que mes ailes et mes désirs d'évasion pointent sous des pulls trop grands ? Je questionne mon père, marque mon intérêt pour cette locomotion qui fait vibrer mon prénom.

Mes envies de prendre le large poussent à la même vitesse que mes ailes, et tout devient alors évident pour moi : mes rêves seront liés à la mer. Après tout, cette mappemonde m'avait fait tomber en plein océan Pacifique, autant savoir comment m'y diriger ! C'est impératif, je devrais passer mon permis de navigation.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je pense que la Vendée m'a préparé à ma vie yukonnaise.

À quinze ans, donc, je prends des cours pour obtenir mon permis de bateau, en pleine banlieue parisienne. C'est sur la Marne que je le passe, par une journée froide du mois de décembre, deux jours après mon seizième anniversaire, mon « permis côtier ». Bien avant d'avoir mon permis de voiture, d'ailleurs ! Désormais, voici une bonne chose de faite : plus rien ne m'empêche de naviguer et de voguer vers la liberté.

Je décroche dès lors mon premier emploi saisonnier l'été suivant : aide-monitrice dans un club de voile. J'y apprends les rudiments de l'entretien des bateaux, et les techniques de voile, bien sûr. Mais aussi, j'y rencontre des personnes libres, qui voyagent au gré des marées, du vent et des vagues. Des gens qui ont fait le tour du monde en bateau, cheveux décolorés par le sel et le soleil, la peau tannée par les embruns. Pendant les quelques années qui suivent, je garde cet emploi chaque été, jusqu'à devenir moi-même monitrice. Et chaque hiver, je garde dans mes chaussures un peu de sable, pour me rappeler que le terrain sur lequel j'évolue, à Paris, n'est pas celui sur lequel je marche. Peu importe où je suis, mes pieds seront toujours en contact avec l'évasion, sur ce sable vendéen.

Aussi étrange que cela puisse paraître, je pense que la Vendée m'a préparé à ma vie yukonnaise.

Chaque été, ma famille y vivait de façon saisonnière, un peu comme des gipsies, dans une caravane, invitant famille et amis à se joindre à eux dans des tentes qui « poppaient » un peu partout sur un terrain qui n'avait ni eau courante ni électricité. J'y ai appris à prendre des douches froides, dehors, à dessiner à la lueur des bougies. J'y ai aussi appris la douceur de vivre, à manger une crème glacée sur un vélo tout en en tenant une autre que l'on rapporte pour quelqu'un d'autre. J'y ai appris la liberté aussi, puisque nous y étions en vacances. La mer remettait toujours de la couleur dans ma vie. Même quand j'y allais l'hiver.

Sauf la fois où je m'y suis rendue pour nettoyer une plage, après une marée noire. Non, ça, ce n'était pas une belle journée...

C'est aussi en Vendée, donc, dans ce club de voile, que j'ai appris la responsabilité d'avoir un emploi. Se lever tôt, malgré des excès potentiels de la veille, s'entraider entre collègues, faire des réunions d'équipe... Mes bases de vie, en d'autres termes.

Je ne savais pas, alors, que j'allais appliquer tout cela, plus tard, au Yukon. Directrice d'un journal ou vivant dans une petite cabine sans eau ou sans électricité, des années plus tard. Je ne connaissais pas le Yukon, même pas de nom, à cette époque. Et le Canada ne me faisait pas rêver. Je rêvais toujours d'Australie et d'océans. De soleil, de sel sur la peau...

« Au gré du vent »

Soir de Semaine

Après l'obtention de mon diplôme de secondaire, clôturée par une saison vendéenne, le temps était venu pour moi de « commencer des études ».

À cette époque, pas question de me cantonner à une seule voie. Alors, pour garder autant de choix de carrière possible et me garantir de « pouvoir voyager », j'ai choisi de me diriger vers des études commerciales.

J'entame donc deux années de « classe prépa » qui me vouent à passer des concours. Deux ans d'enfer. Les plumes de mes ailes tombent, se flétrissent. Elles manquent de sommeil, connaissent l'humiliation et le machisme. Elles sont à l'étroit dans ce parcours que l'on veut « tout tracé », comme dans une ceinture de contention.

Rêves de liberté et d'océans étouffent dans du martelage de discours élitistes. Dans les rangs de la prépa, il ne faut pas être « bonne à l'école », il faut être meilleure que les autres. L'objectif n'est pas un examen, c'est une série de concours. Le Graal : intégrer la meilleure école de commerce possible, pour y apprendre à régner sur le monde, et à gagner de l'argent...

Par chance, j'obtiens une place dans une école à Tours, au milieu des châteaux de la Loire qui font le décor de mes soirées étudiantes. Ces études me permettent de donner un *boost* à mes désirs d'évasion. C'est là qu'à lieu un nouvel événement décisif, sur les bancs d'un amphithéâtre. C'était un cours magistral, comme nous en avons peu cette année-là, dédié au marketing international.

L'enseignant nous a présenté son parcours et la manière dont il avait profité de ses connaissances pour proposer ses services d'études de marché à des entreprises françaises, à moindre coût. Une sorte de tarif jeune, appliqué au commerce international.

BANG ! Transformées ! Mes ailes se sont alors déployées sans aucune contrainte, sans aucune honte. J'étais capable de le faire, moi aussi, ce parcours de rêve. Cet enseignant me fit le don de la confiance en moi. L'Australie, d'un seul coup, se redessina dans ma ligne de mire.

Ni une, ni deux, l'année suivante, j'ai mis en place, avec un ami, *Initiative*. Une petite « boîte » qui proposerait à des entreprises françaises d'étudier leur potentiel sur le marché australien. Pour cela, nous ferions un *gap year*, c'est-à-dire une pause de nos études pour mener à bien notre projet. À grand renfort de tailleurs cintrés, talons hauts et cartes de visite distribuées dans des foires et salons professionnels, nous avons réussi à dégoter deux clients : une compagnie de lingerie, et une de cartes à jouer. Le tarif que nous avons demandé nous a permis de payer nos billets d'avion et quelques frais sur place.

À vingt ans, donc, je m'envole vers l'Australie, pour un an. « Au bout de mes rêves. »

J'y brûle mes ailes, moi qui ne parle presque pas anglais, mais j'y soigne mes plaies et persiste. Je me débrouille, baragouine, et travaille fort. Très fort, puisque je suis déjà loin.

Mes ailes ont pris leur envol cette année-là, et ont continué de porter mes rêves et mes espoirs. Après l'Australie, j'ai terminé mes études et obtenu cette maîtrise tant convoitée, m'assurant au passage qu'elle ait une validité au-delà des frontières de mon propre pays.

Depuis, ces ailes ne se sont jamais repliées.

À part peut-être ici, par choix, au Yukon.

Ici, quand je suis devenue immigrante.

Mes ailes n'ont pas disparu. Elles se sont juste satisfaites de leur vol. Elles me définissent toujours, font partie de mon identité, mais elles sont un peu comme une voiture de collection : belles à regarder, mais un peu moins utilisées. En tous cas, je les porte quand même, tous les jours. Aujourd'hui, elles me font voyager différemment, puisque nous vivons une époque différente. Elles me font toujours dépasser mes limites, plume à la main...

« Et que ton cœur vole au vent, ton âme en caravane »

La Rue Ketanou

J'ai bien conscience que je fais partie d'une catégorie de personnes privilégiées qui ont eu la chance de quitter leur pays dans des circonstances positives. Même si mes ailes ont poussé dans la grisaille de mon adolescence, me conduisant à chercher des couleurs ailleurs, je n'ai pas été obligée de quitter mon pays pour des raisons dramatiques, de vie ou de mort.

J'ai quitté mon pays par choix. Parce que mes ailes se développaient et tiraillaient dans mon dos. Parce que mon cœur était plein de désir d'évasion, parce que la banlieue parisienne ne me paraissait pas un lieu paisible, mais aussi parce que je suis une Sagittaire et que je m'appelle Maryne, peut-être.

J'ai quitté mon pays, car j'ai eu la chance de faire des rencontres qui m'ont inspirée, la chance aussi de faire de beaux voyages avec mes parents, pour qui découvrir le monde (et me le faire découvrir) était de la plus haute importance. J'avais « vu du pays » comme on dit. Turquie, États-Unis, Mexique, Angleterre, Allemagne, Espagne, Italie, Hong Kong, Australie... : lorsque je suis arrivée au Canada, ce n'était pas mon premier rodéo.

Mais où se dessine la ligne entre une vie de globe-trotteuse et celle d'une immigrante ?

Autant je sais quand mes ailes ont poussé, autant je serais incapable de dire quand elles ont été rassasiées de voyages.

Je suis arrivée au Canada il y a plus de seize ans et, très rapidement, j'ai posé mes bagages au Yukon.

Le Yukon...

Le Yukon m'a charmée comme un homme aurait pu le faire. Je vis avec cet homme depuis si longtemps maintenant que je connais ses défauts, je les aime même, ils me rendent forte. J'adore ses atouts, bien entendu, dont je me délecte sans vergogne saison après saison.

Le Yukon et moi, nous nous sommes rencontrés vraiment par hasard.

Après un stage relativement gris au Québec, pour terminer mes études, j'ai décidé de faire un voyage, seule, d'un océan à l'autre au Canada. Je pense que j'avais besoin de me trouver. Je suis donc partie en autobus et sur le pouce. Arrivée à Vancouver, j'ai voulu aller «poser un pied en Alaska». Pour le trip. Parce que «Alaska», ça sonnait un peu comme l'Australie à mes oreilles. C'était «le bout du monde». Et pour moi, bout du monde, ça a toujours suscité beaucoup d'attrait.

J'ai donc, à l'inverse de mon cousin Nico, mis le cap vers le nord, en bateau, bien sûr. En ferry pour être précise, dormant sur une chaise longue sur le pont, comme couchette. Une fois arrivée à Skagway, ville finalement sans grand intérêt, je fus mise devant une évidence : je n'avais plus assez d'argent pour reprendre le ferry dans le sens opposé. Mieux valait trouver un moyen de retourner au Canada.

Un couple allemand qui se dirigeait vers le Canada a accepté de m'emmener à bord de leur voiture. Destination : Whitehorse. J'ai déroulé ma carte. Ouais, c'était cool. Ça rentrait bien dans la catégorie «bout du monde», et il y avait même une route qui me permettrait de retourner au Québec pour prendre mon vol de retour vers la France. C'était donc parfait et ils m'ont déposée dans une auberge de jeunesse.

À l'auberge, un malentendu m'a amenée dans une autre voiture, celle de deux inconnus, rejoints par un troisième, en direction de Dawson. Je pensais me diriger avec eux vers Dawson Creek, vers l'est, en direction de Montréal. Là d'où partait mon avion, quelques jours plus tard.

Mais en réalité, ces trois mystérieux éléments allaient changer ma vie. Ils m'emmenaient, libre comme le vent, vers Dawson City, à 600 km au nord de Whitehorse. Plus précisément, au Moosehide Gathering.

Je pense que c'est là que l'envie du «pour toujours» s'est révélée et que mes ailes ont envisagé la possibilité d'être satisfaites.

Nous nous sommes donc dirigés vers Dawson à l'occasion de ce rassemblement autochtone, ouvert à toutes et tous. Cérémonie du don, du partage, de la générosité, j'y ai découvert un monde parallèle. Je me souviens avoir eu le

sentiment que j'avais ôté des œillères, qui jusqu'à maintenant ne me portaient à voir que devant moi, et non pas en dehors des sentiers battus.

Si en Australie j'avais appris au sujet des cultures aborigènes, je n'avais jamais pu les vivre. Au Yukon, ce jour-là, j'y fus immergée. Traditions, chants, savoir-faire, spiritualité, nourriture et espace pour mettre une tente : tout était offert. L'or du Yukon se révélait à moi dans toute sa splendeur : une terre de surprises et d'opportunités. L'or du Yukon se trouvait là, dans l'expérience, dans cette immense chance d'être là, à ce moment précis.

Le Yukon, grand séducteur, m'offrait un coucher de soleil qui se transforma en lever du soleil. Je crois qu'entre lui et moi, ça a été un coup de foudre. Il m'offrait la nouveauté, l'expérience, une connexion avec ma spiritualité. Je ne ME cherchais pas, à travers ce voyage. Je cherchais le Yukon, mais je ne le savais pas.

Et peu importe si c'était du « pour toujours » ou pas, tout ça, c'était quand même très « bout du monde » comme concept, pour une jeune fille qui sortait fraîchement de l'école du capitalisme.

Je ne suis jamais repartie.

Après avoir utilisé tous les visas qui existaient, j'ai obtenu ma résidence permanente quelques années plus tard. J'ai ensuite attendu plus de dix ans avant de faire une demande de citoyenneté.



— Moosehide —

Pendant tout ce temps, devenir citoyenne ne me paraissait qu'une autre formalité qui ne m'apporterait rien de plus que le droit de voter. « Un jour, je le ferai », me disais-je... « Quand je serai grande ! »

En arrivant au Yukon, je me souviens que mes racines françaises ont gonflé. Elles ont grossi, se sont développées à l'image de ces arbres dont on dessine les racines aussi grosses que ses branches. Loin de ma culture, j'ai eu envie de voir des films qui me faisaient rire, des acteurs et actrices familiers, écouter de la musique qui me rappelait des concerts, des souvenirs...

C'est par la culture que je me suis rapprochée de l'association francophone de ma région d'accueil. De fil en aiguille, j'y ai obtenu un emploi dans le secteur culturel et j'ai ensuite continué de travailler au sein de la francophonie.

Au Yukon, j'ai établi ma vie d'adulte. J'y trouvais la beauté de la vie en noir et blanc les jours de neige, et celle pleine de couleur lors des festivals de musique. Petit à petit, j'y suis devenue adulte. J'ai changé d'emploi, été autoentrepreneuse, j'ai rencontré un homme, je me suis mariée, j'ai acheté une maison, on a eu des enfants. On a même continué à voyager aussi, un peu. Mais le Yukon, c'est devenu « la maison ». Le port d'attache.

Peu à peu, j'immigrais.

En devenant de plus en plus adulte, j'ai découvert que mes ailes ne pouvaient me porter que si j'avais des muscles solides. Je devais être capable de les tenir ouvertes, de les faire fonctionner. De les contrôler. De me laisser porter aussi, par le vent.

Pour qu'elles puissent me porter loin, je devais les muscler. Il fallait, pour comprendre un pays, que j'en connaisse le fonctionnement.

J'ai appris à percevoir ma langue comme un outil, comme un muscle qui permettrait à mes ailes d'aller plus loin. J'ai rencontré une communauté. De francophones. D'artistes. De voyageurs et voyageuses.

J'ai fait du bénévolat, beaucoup, et j'en fais encore beaucoup d'ailleurs. Et, bien que j'aie étudié dans une école de commerce, j'ai toujours travaillé au Yukon dans des organismes sans but lucratif à vocation communautaire. C'est-à-dire des organismes qui existent pour que la communauté puisse elle aussi, individuellement et dans son ensemble, faire pousser des ailes.

Et c'est quand j'ai musclé ces ailes que j'ai pu, petit à petit, dessiner cette ligne. Celle qui définit maintenant mon pays d'accueil comme le mien. Comme celui auquel, désormais, j'appartiens.

J'y ai appris à être une femme, à être une mère. J'y ai divorcé dans une langue qui n'était pas la mienne, et j'ai appris à être tout cela dans un milieu francophone minoritaire. J'ai donc commencé à avoir une opinion, puisque parler français au Canada est presque un geste politique. J'y suis aussi devenue féministe, et j'ai

obtenu un emploi pour l'organisme les EssentiElles en pleine période d'élection fédérale de 2016.

En France, j'ai grandi comme beaucoup d'autres de ma génération avec le sentiment que voter ne changeait rien. C'était l'époque du *Bébête show* où tous les politiciens (et déjà très peu de politiciennes...) étaient l'objet de rigolades à l'heure du *prime* à la télé. La politique et ses représentants n'étaient pour moi qu'une émission de télé, à l'instar de *Dallas* ou du Club Dorothée. Sans aucune importance

C'est pour ça que ça m'a surprise, quand j'ai pris conscience que 1/j'étais une femme. Et 2/je parlais français.

Comment pouvais-je prendre position, autant sur que le féminisme que sur la francophonie, sans avoir le droit de voter? Comment pouvais-je m'engager politiquement sans même avoir un impact réel sur le choix des leaders du pays ou du territoire sur lequel je vivais, je travaillais et élevais mes enfants?

Après les élections, j'ai donc entamé le processus. Quelques mois plus tard, je recevais une lettre m'invitant à passer l'examen écrit. J'avais dix jours pour me préparer! Immédiatement, je me suis procuré le guide de préparation à l'examen. Près de soixante pages couvrant tout ce qu'un étranger doit savoir au sujet du Canada! Les faits essentiels. Histoire, systèmes politique et économique, géographie. Il y avait même quelques pages au sujet de la culture et le tout commençait par des faits très intéressants sur les Premières Nations du Canada et la part que leurs peuples ont prise dans les moments charnières de l'histoire.

J'ai donc étudié. Lu et relu, pratiqué des tests sur le Web.

D'un seul coup, devenir Canadienne était plus qu'une simple formalité. C'était bien plus qu'un test ou un droit de vote. Je voulais connaître ce pays, car il allait devenir MON pays. Si, dans mon enfance, j'avais appris Versailles, Monet, les Alpes, Renoir et Napoléon, je devais maintenant tout apprendre sur le Canada.

Au-delà des faits et des dates, j'ai aussi commencé à réfléchir à ma propre identité. En devenant immigrante, ce n'est pas qu'une carte d'état civil qui change. La façon dont on définit notre identité prend un tournant. J'allais pouvoir me définir comme «Canadienne». Et contrairement à bien des gens, moi, j'allais l'être par choix. Double nationalité. Double appartenance.

Et pourtant, je restais toujours moi, avec une seule identité, simplement plus riche. De mes deux ailes, désormais, chacune serait reliée à un de mes deux pays.

La cérémonie de ma citoyenneté a eu lieu le jour du 150^e anniversaire de la Confédération du Canada. Des centaines d'inconnus ont pu témoigner de mon serment à la reine d'Angleterre, et c'est en français, anglais, et tutchone du Sud que j'ai chanté l'hymne national.

« Tout le bonheur du monde »

Sinsémilia

Ce que je retiens de toute cette démarche, c'est qu'à l'image de mon pays d'accueil, j'aime évoluer, apprendre. Capable d'accepter les erreurs de mon passé, mes hésitations, ma destinée aussi, je suis une personne qui est capable de se transformer sans nécessairement faire une révolution intérieure.

Mon objectif reste d'évoluer et de grandir, de continuer à avancer, à découvrir, à survoler la vie. Mes ailes sont toujours là. Elles ont pris quelques coups, bien sûr. Elles vieillissent un peu, elles aussi. J'ai perdu des plumes qui se sont transformées en rides sur mon visage. Mais elles me guident toujours.

Désormais, les voyages sont limités, nous sommes entrés dans une autre époque. Mais c'est toujours avec ces mêmes ailes que j'essaie de continuer à voguer vers le meilleur de moi-même. Hier par les voyages, aujourd'hui, par les nouvelles expériences, j'essaie de mettre de la couleur dans mes ailes et d'inspirer les autres pour qu'ils déploient les leurs.

Note : Les sous-titres sont des titres ou des paroles de chansons.



~ Couleurs d'enfance ~

CHANTAL FADOUS ROUHANA

COLOMBIE-BRITANNIQUE

PAYS D'ORIGINE :
LIBAN

Une excursion vers l'avenir!

Je suis tombée amoureuse depuis treize ans et j'ai décidé de tout abandonner et de suivre mon mari qui est d'origine libanaise et naturalisé Canadien depuis 30 ans. J'ai immigré en premier aux États-Unis car il y travaillait et plus tard, lorsque j'ai reçu ma résidence permanente, nous avons aménagé à Vancouver; cela fait presque onze ans déjà. Nous l'avons choisie principalement à cause de son climat modéré à comparer avec d'autres endroits au Canada. J'ai senti que la Colombie-Britannique ressemblait beaucoup à mon pays d'origine le Liban où il y a la mer et les montagnes, avec un temps plutôt modéré et proche de celui du Liban. J'ai surtout aimé la richesse de la nature. Ce qui a toujours caractérisé les Libanais c'est leur éducation, leur sociabilité, leur hospitalité et leur cuisine. Je partage souvent ces richesses avec mes amis et voisins. J'essaie de montrer aux gens que les relations humaines sont très importantes et qu'indépendamment de son origine, de l'endroit où on vit, on peut toujours avoir des relations saines et riches avec les autres malgré tous les défis. Tout ce qu'il faut c'est une simple ouverture d'esprit pour accepter la différence des autres.





Une immigration imprévue et non planifiée

Être écrivain ou auteur d'un roman, c'est être habile dans l'art d'écrire. Ça devient plus compliqué lorsqu'on doit aborder des histoires personnelles à propos d'un long parcours qui dépasse les frontières des océans, des pays, du temps et du cœur.

Mon cœur a toujours été là où j'ai grandi, dans un pays où j'ai passé au moins la moitié de ma vie. Un pays qui m'a donné une fierté incomparable. Un pays qui a lié le Moyen-Orient aux pays européens et au monde par sa culture, sa nature, sa cuisine et principalement sa résilience.

Issue d'une grande famille de six enfants, je suis née une année avant la guerre civile au Liban. J'ai passé ma jeunesse entre les bombardements, les grèves, les ténèbres de la mort et les bombes qui ciblaient les civils innocents, qui n'épargnaient pas les enfants, les bébés, les aînés... La guerre ne fait jamais de distinction et n'a point de personnes privilégiées. Pas besoin d'ajouter que mon éducation était « un champ de bataille », mais les Libanais sont des survivants, ils nous ont dit. Et c'est la simple vérité !

Notre maison familiale estivale était au bord de la mer Méditerranée. Cette mer qui a fait réveiller en moi l'écrivain qui dormait depuis mon enfance, dissimulé par la sensibilité et la douceur d'une fille qui était dans l'oubli la plupart du

temps, juste parce qu'elle sentait que ses parents avaient d'autres problèmes à régler et beaucoup d'enfants à élever. J'étais tellement attachée à mon papa que sa perte a bouleversé ma vie. On n'est jamais prêt à dire adieu à la seule personne à qui on montrait nos émotions et qui avait abondamment de tendresse et d'amour pour sa famille. Nous avions vécu une vie spéciale avec trois pères. Tout le monde nous enviait. Mes oncles paternels étaient célibataires et nous vivions tous ensemble, une famille unie. Nous étions bien chanceux!

Je n'ai pas hésité à choisir une carrière d'avocat, ce qui se reflétait dès mon jeune âge dans mon caractère, même dans mes traits et ma posture, bien avant de rentrer à l'université de droit. Ce pouvoir oratoire m'a toujours fascinée!

J'ai mené une vie d'avocate pleine de défis dans un pays en voie de développement, dès mes vingt ans, j'évoluais au palais de justice. J'ai réalisé mon rêve sans penser aux divers obstacles. Par la suite, j'ai pu faire mes preuves alors même que femme libanaise n'avait toujours pas le droit d'ouvrir un commerce sans l'autorisation préalable d'une figure masculine. J'ai même publié un livre juridique le 8 mars, pour reconnaître la journée internationale des droits des femmes.

J'étais là où il fallait, entourée d'une belle famille, avec une carrière plutôt stable et je ne m'attendais pas à un grand bouleversement avec l'arrivée dans ma vie de mon futur époux en 2007. De passage à Ottawa, nous nous sommes rencontrés au festival annuel, organisé par l'église maronite libanaise. Je n'ai pas trop planifié l'avenir de notre relation, c'était plus fort que moi, comme si quelqu'un me guidait, me tenait la main. J'avais ce sentiment fort qu'avec cet homme, j'aurais mes enfants et lui, il ne m'a plus quittée.

La première transition aux États-Unis

Ma transition s'est faite plutôt facilement, sauf pour l'adieu à mes parents. Pourtant, personne ne s'attendait à ce que l'avocate célèbre abandonne tout et quitte son pays pour suivre son mari. Moi, j'avais une autre vision de la vie; malgré tout le succès que j'ai eu, il y avait toujours quelque chose qui me manquait et je savais que si je devais un jour faire le choix, je n'hésiterais pas à choisir ma famille aux dépens de ma carrière.

Après notre mariage en 2008, je suis allée à Seattle, aux États-Unis, où mon mari travaillait. Lorsqu'on est mature et qu'on a déjà voyagé partout dans le monde, on peut s'adapter plus facilement que lorsqu'on est jeune. Cependant, pour être prête à l'avance, j'ai écouté mes amies qui avaient déjà immigré en Amérique du Nord et j'ai décidé de me préparer au changement, afin de limiter les répercussions de cette immigration, principalement la solitude. J'ai pris ma décision de plein gré et j'étais décidée à m'adapter par tous les moyens. La langue n'a jamais été une barrière. J'adorais les langues depuis toujours et mes dernières années au Liban, j'étais la conseillère juridique de sociétés internationales. Comme si la vie me préparait déjà à cette transition et à ce changement.

Un mois après mon arrivée, de retour de notre lune de miel à Maui, le test de grossesse maison m'a confirmé que j'étais enceinte. Quelle fut ma surprise lorsque, trois mois plus tard, le jour de mon anniversaire, j'ai saigné et me suis précipitée en urgence chez mon gynécologue pour recevoir la mauvaise nouvelle. Ma fausse couche m'avait bien perturbée! J'entendais mon médecin dire que c'était commun durant les trois premiers mois de la grossesse mais c'est ce sentiment de culpabilité qui me rongait. Ce fut un choc pour une nouvelle mariée qui essayait de justifier cette perte : j'aurais dû faire les choses autrement... Comme d'habitude, c'est mon amour de la lecture qui m'a sauvé la vie. J'ai lu beaucoup de témoignages à propos des fausses couches et de leurs conséquences sur la femme spécialement, et le couple en général. J'étais aussi certaine que mon mari, qui est silencieux de nature, ne m'avouerait jamais ses propres sentiments et se concentrerait sur ma santé physique et mentale. Ainsi, j'ai eu une longue conversation avec lui et nous avons décidé de nous entraider pour dépasser cette perte avec le moins de dégâts possible.

Une deuxième fausse couche plus difficile des années plus tard, au Canada, après mes deux enfants, a rouvert les blessures de mon âme, malgré le soutien de maman qui était présente avec moi. Cette fois-ci, au lieu de faire un curetage sur le coup, le radiologue a mal interprété mon échographie et avait informé mon gynécologue que je n'avais pas besoin d'opération et que je pouvais me débrouiller toute seule chez moi. Ce qui n'était pas le cas, car j'ai souffert aussi bien psychiquement que physiquement. En douleur, j'ai appelé mon gynécologue au milieu de la nuit et, après avoir relu le résultat de mon échographie, il m'a envoyée au bloc opératoire en toute urgence.

C'est le système médical au Canada, ils m'avaient dit. C'est bizarre comme une simple erreur, en quelques fractions de seconde, peut engendrer toute cette douleur et une cicatrice qui peut durer des années. Mais je suis bien convaincue que l'erreur est humaine. Je ne me suis pas trop attardée sur la personne qui l'a commise. Il y avait assez de cicatrices à gérer et à guérir, je n'avais ni le temps ni l'énergie pour juger quiconque. Au moins, j'espère qu'un jour, si je commets une erreur, je trouverai cet esprit de pardon chez les autres.

Mon grand défi n'a jamais été la langue, ni la différence de culture, ni la communauté, ni les amis... C'était l'absence de ma famille, surtout dans ces moments difficiles.

La deuxième transition en Colombie-Britannique

À la suite de l'obtention de ma résidence permanente, nous avons aménagé à Vancouver. Nous devrions choisir un climat modéré pour mon asthme et à cause de la santé délicate de mon fils aîné, qui était aussi asthmatique et souffrait de reflux. En fait, il avait passé les quatre premières années de son enfance entre les portes des hôpitaux et les fenêtres des cliniques, d'un test sanguin à une échographie... et finalement, il a dû subir une opération à l'âge de quatre ans. Il avait dix mois lorsque nous sommes arrivés au Canada. Mon premier souci a été de m'adapter dans un nouvel environnement, avec un nouveau-né cette fois-ci. Cependant, j'étais très optimiste parce que mon mari est canadien. À notre arrivée, on a réservé une chambre dans un hôtel jusqu'à ce qu'on ait trouvé une maison à louer. Je passais mes journées à consulter les journaux à la recherche d'une maison disponible, dans les meilleures régions recommandées pour les familles, et mon mari allait la voir après son travail.

Un appel au 911 était nécessaire pour mon fils, qui a failli s'étouffer avec une goutte de vitamine D. Je n'oublierai jamais le son de l'ambulance qui est venue le chercher. Mon fils ne pouvait pas boire car l'eau qu'il avalait, comme tout liquide fin, rentrait dans ses poumons. Ainsi, je devais exprimer mon lait chaque deux heures et le mixer avec des céréales pour le rendre plus épais.

Mon grand défi n'a jamais été la langue, ni la différence de culture, ni la communauté, ni les amis... C'était l'absence de ma famille, surtout dans ces moments difficiles. Cette solitude me pesait, car je devais accompagner mon fils régulièrement dans les hôpitaux et chez les spécialistes, et je n'avais « personne ». Une solitude qui me suffoquait lorsque mon mari était au boulot. Même pendant ma grossesse, j'avais mes propres défis. Outre les nausées matinales qui ont duré jusqu'à mon accouchement, j'avais un trouble médical, qui accroît le risque de survenue de thromboses, et qui m'a causé des saignements tout au long de la grossesse, m'obligeant à faire des visites fréquentes à l'hôpital. Mais c'est mon esprit libanais qui se révoltait, qui me permettait de ne pas de succomber sous ce fardeau. Pas question d'abandonner, il faut toujours rester positif.

L'intégration dans la communauté

Cette routine commença à changer lorsque mes garçons ont fréquenté le programme de prématernelle « franc départ ». C'est un programme financé par le gouvernement de la Colombie-Britannique et géré dans le temps par la Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique et, plus tard, le Conseil scolaire francophone. Ce programme accueille les enfants de moins de cinq ans, accompagnés d'un adulte. C'est un programme qui m'a permis d'intégrer la communauté francophone, de bâtir de bonnes amitiés avec des personnes de plusieurs nationalités et a bien renforcé l'esprit de communauté au sein de l'école. J'y faisais même la suppléance de temps à autre.

Plus tard, lorsque le Conseil scolaire francophone a lancé un programme pilote de maternelle pour les enfants âgés de quatre ans dans quatre écoles francophones, mon benjamin a fréquenté l'une des écoles francophones choisies à Mission et c'est là que j'ai lancé, suite à la demande de la directrice de l'école, le programme « les p'tits bouts d'chou » qui ressemblait à « franc départ ». Par conséquent, j'ai été choisie comme représentante de la petite enfance au comité de partenaires de cette école et, ultérieurement, j'ai été élue présidente du comité de partenaires pour trois années à l'école francophone de mes enfants à Coquitlam.

Ce dernier comité m'a bien impliquée dans la communauté francophone de la grande région des Tri-Cities et c'est ainsi que j'ai remarqué l'importance de la solidarité entre les francophones dans un environnement minoritaire. Ce qui m'a donné l'idée de former en 2017 un groupe sur Facebook, qui joindrait les francophones de partout de la Colombie-Britannique. Ce groupe est toujours actif sous le nom « Les francophones de Vancouver et de la Colombie-Britannique » et je le gère quotidiennement. J'ai créé ce groupe pour qu'il soit un lieu inclusif et positif, qui fournisse des informations aux francophones à propos des événements, activités, services et toute autre information pertinente pour les francophones de la Colombie-Britannique.

En outre, j'ai participé au grand festival francophone le « Festival du Bois », qui se déroule chaque année à Coquitlam. C'est un festival qui est organisé par la société francophone de Maillardville depuis plusieurs années. Tous ces organismes à but non lucratif qui travaillent fort pour la francophonie me rendent encore plus fière de ma francophonie. J'ai ressenti cette même fierté



lorsque mon fils est revenu à la maison un jour avec le certificat de «la fierté de la francophonie» reçu pendant la cérémonie des valeurs dans son école. Ce n'était qu'une preuve que mes enfants «trilingues» sont sur le bon chemin, en dépit des défis de ce trilinguisme...

En réalité, je fais de mon mieux pour aider mes enfants à préserver la langue arabe et leur origine libanaise en voyageant chaque été au Liban, au même titre que les langues française et bien sûr anglaise, puisqu'ils sont britanno-colombiens. C'est un grand défi pour eux. Cependant, ces langues vont certainement leur ouvrir plusieurs horizons dans l'avenir.

Néanmoins, il faut encore beaucoup faire pour les communautés francophones en dehors du Québec, mais ce fardeau n'incombe pas seulement au gouvernement. Je crois que chacun de nous doit jouer un rôle et peut faire une différence, en commençant par sa propre communauté. Tout ce qu'il nous faut, c'est la persévérance. En effet, plusieurs organismes francophones, le Conseil scolaire francophone et des francophones et francophiles en Colombie-Britannique avaient intenté un procès contre le gouvernement, qui a abouti après dix ans à un jugement confirmant les droits constitutionnels des francophones, ce qui a rendu la Colombie-Britannique la première province au Canada à avoir un précédent judiciaire qui pourrait aider les autres provinces dans leur débat pour la francophonie.

D'un autre côté, même si je suis francophone, je crois profondément que la personne doit certainement être impliquée dans son entourage en premier. C'est pourquoi j'ai toujours encouragé mes enfants à bien apprendre la langue anglaise, pour qu'ils ne soient pas exclus de notre voisinage anglophone. J'ai moi-même participé à plusieurs événements en langue anglaise et j'organise souvent des rencontres francophones et/ou anglophones chez moi. Je suis bien fière de partager ma culture avec les voisins et amis, et certainement notre cuisine libanaise, qui est déjà connue partout au monde.

En outre, mon expérience libanaise dans les élections m'a permis de travailler avec le bureau d'Élections Canada en tant que superviseure aux élections fédérales et provinciales. Ce qui m'a donné aussi la chance de socialiser dans ma propre ville. En effet, la politique et le droit restent mes points faibles et l'exercice du droit de vote me tient à cœur, car je suis convaincue que c'est dans les urnes que l'on commence à faire la différence. Je me rappelle avoir été la première personne à l'ouverture du bureau de scrutin, après l'obtention de ma citoyenneté canadienne. Et depuis, je fais chaque année, à l'école de mes enfants, une présentation aux jeunes de quatrième et sixième années à propos du processus électoral, afin d'encourager les jeunes à en participer.

Plus tard, en 2016, j'ai constitué la société d'ingénierie de mon mari et, par la suite, je suis devenue en charge de toutes ses affaires légales, la relation avec la clientèle, la comptabilité en général, les réseaux sociaux, la publicité...

On peut changer notre vision que si on change de perspective, si on demeure positif et optimiste et, surtout, si on a la volonté de s'adapter là où on est. Tous les obstacles deviennent faciles à surmonter, tous les défis se transforment en leçons.

L'adaptation à la vie en Colombie-Britannique

Toutes ces responsabilités m'ont rendue très occupée mais, en même temps, elles ont comblé le vide que la solitude a laissé dans mon âme, suite à mon immigration. D'autant plus que j'ai toujours été une personne active : ayant commencé ma carrière d'avocate à l'âge de vingt ans, je n'ai arrêté le travail qu'après mon mariage en 2008. J'ai choisi de ne pas retourner au travail avant que mes enfants entrent à l'école, car je voulais leur consacrer tout mon temps et je ne le regretterai jamais ! Cependant, dès la rentrée de mon plus jeune à la maternelle, la femme active s'est réveillée de nouveau en moi. J'ai connu l'opportunité du confort du travail de la maison et j'ai amplement profité du fait que mon employeur n'est autre que mon mari, malgré les défis qui en découlaient. Ce n'est pas facile de travailler avec son conjoint ! Mais au travail comme au sein du couple, il faut se rejoindre à mi-chemin.

Ma vie a certainement changé avec les enfants et un mari qui me fait tellement confiance qu'il m'a tout confié ! On peut changer notre vision que si on change de perspective, si on demeure positif et optimiste et, surtout, si on a la volonté de s'adapter là où on est. Tous les obstacles deviennent faciles à surmonter, tous les défis se transforment en leçons.

Même lorsque j'avais le moral bas, je gardais cet esprit optimiste, car le problème, aussi grand qu'il soit, va diminuer jusqu'à ce qu'il s'effondre tant qu'on n'arrête pas de trouver des solutions et de se convaincre que tout ira bien. C'est un long parcours pour arriver à cette conviction, surtout lorsqu'on est réaliste comme moi, mais l'immigration en soi est un phénomène qui perturbe la vie, qui éloigne les gens de leur zone de confort, aussi difficile que ce soit. Mais c'est la foi en un avenir meilleur pour nous et pour notre famille, en de nouvelles opportunités, qui rend l'immigration supportable. N'est-ce pas le cas pour la plupart des immigrants ?

Ce ne l'était pas pour moi, mais ça l'était au moins pour mon mari qui n'a jamais été capable d'intégrer la société canadienne ou américaine, malgré ses trente-cinq ans passés entre les deux pays. Sa lutte et ce dilemme qu'il a toujours vécus m'ont servi de leçon. Je savais depuis le début que si je ne choisissais pas une autre voie, je serais sur la même ligne d'arrivée avec toutes les déceptions

*Quant à moi, je suis bien fière d'être Libanaise
d'origine, Canadienne de choix et francophone
partout et en tout temps.*

qu'elle engendre et j'aurais avec moi mes deux enfants. Je crois que j'ai été bien chanceuse car j'ai vu de mes propres yeux le résultat de l'autre chemin. Je dois pourtant avouer que j'avais été prédisposée à l'adaptation, à l'ouverture d'esprit, à l'acceptation de la diversité et au changement en général depuis mon enfance.

La personne est un tout. C'est le passé et le présent qui influencent son futur. Sans doute, je suis très fière d'être naturalisée canadienne, c'est un patriotisme que je transmets à mes enfants. Le Canada m'a beaucoup offert et nous ouvre chaque jour, à ma famille et moi, de nouveaux horizons, mais je ne peux pas nier que je suis libanaise d'origine, avec un sang francophone chaud. Je crois que chaque pays et chaque nationalité ont gravé ma personnalité. Mais ce sont surtout mes enfants qui me font sortir de mon lit lorsque je suis malade ou que je ne me sens pas bien, et ce sont aussi mes enfants qui mettent le sourire sur mon visage en toute occasion. Tous les efforts que j'ai faits et que je fais chaque jour ne sont que pour rendre l'intégration de mes enfants dans leurs propres communautés en Colombie-Britannique, anglophones et francophones, plus facile et plus souple.

C'est tout un paquet que j'ai ramené avec moi au Canada, un mélange de cultures, de traditions... mes traditions libanaises, la façon dont j'ai été élevée dans une famille sociable impliquée dans la communauté, saupoudrées de mon éducation jésuite française, qui m'a permis de m'intégrer plus facilement dans un pays ouvert aux immigrants, où les deux langues officielles sont les langues française et anglaise.

On dit que vous ne choisissez pas votre pays d'origine, votre pays de naissance, mais vous pouvez choisir le pays où vous désirez continuer votre vie. De mon expérience, je vous dirais que peu importe si votre nouveau pays a été votre choix ou pas. Peu importe de quelle nationalité vous êtes, ou quelle était votre expérience, l'important c'est de regarder d'un œil optimiste ce nouveau pays, surtout si c'est un pays comme le Canada. Je ne dis pas que le Canada est un pays parfait où tout est réglé et tout est facile. Il y a eu déjà des erreurs dans le passé à plusieurs niveaux, mais au moins c'est un pays qui apprend des erreurs du passé et qui tend à les corriger. Il y aura toujours des défis partout dans le monde. Et je vous dirais vous pouvez, vous devez même participer à ce travail qui va rendre ce pays le vôtre tant que vous avez la bonne intention et que vous vous sentez canadiens.

Quant à moi, je suis bien fière d'être Libanaise d'origine, Canadienne de choix et francophone partout et en tout temps.

CHANTAL LUCIE EHUI

ALBERTA

PAYS D'ORIGINE :
CÔTE D'IVOIRE



Mon équilibre retrouvé

Immigrer n'est pas toujours de gaieté de cœur, la migration est douloureuse car elle représente un arrachement à son pays, à sa langue, à ses parents, etc. Je qualifie ma nouvelle expérience de très enrichissante, dans la mesure où je comprends le programme d'étude de mes enfants et les encadre suivant la progression de leurs enseignantes. Je prends une part active à l'éducation globale de mes enfants et j'en suis heureuse. Bien que la langue, ou la race peut représenter des obstacles pour les immigrants, cela ne nous empêche pas de changer de carrière ou de nous scolariser davantage dans le pays d'accueil pour nous conformer aux exigences de ce dernier.



En juillet 2011 à Abidjan, mon conjoint et moi avons décidé d'immigrer au Canada pour deux raisons fondamentales : offrir à nos enfants une sécurité loin des violences et améliorer notre qualité de vie.

La sécurité avant tout

L'idée d'immigrer au Canada n'avait jamais effleuré mon esprit jusqu'en avril 2011 lorsque mon pays, la Côte d'Ivoire, a connu la guerre civile qui a fait plus de trois mille morts selon ONUCI. J'avais quitté ma résidence pour me réfugier dans un village à 500 km d'Abidjan, la capitale économique. J'y ai passé plus de quatre mois avec mes deux enfants qui avaient respectivement trois ans et dix-huit mois, sans leur père, parce que son entreprise continuait d'offrir des services à la population ivoirienne.

De retour en juillet 2011 à Abidjan, mon conjoint et moi avons décidé d'immigrer au Canada pour deux raisons fondamentales : offrir à nos enfants une sécurité loin des violences et améliorer notre qualité de vie. Aussitôt, nous avons contacté une agence d'immigration très connue pour entamer la procédure car, selon la conseillère, le processus serait long pour la catégorie des immigrants qualifiés. Cela dit, nous avons déposé nos dossiers rapidement. Quelques semaines plus tard, nous avons reçu notre premier accusé de réception, disant que nos dossiers étaient en cours de vérification. J'étais tout heureuse d'apprendre cette nouvelle.

Cependant, cette nouvelle s'est transformée en coup de massue car, pour moi la requérante principale, mon emploi qui était en demande ne pouvait plus me donner plus de points, alors il a été question de changer de requérant principal. Cette étape a duré plus d'un an, parce que le dossier ne pouvait plus suivre son cours normal. En attendant, nous avons continué nos occupations quotidiennes. Dans le courant de l'année 2013, la conseillère nous a recontactés pour la reprise de la procédure. Grâce à Dieu, nous avons reçu notre visa du Canada le 13 juillet 2017. Immédiatement, nous avons pris notre billet d'avion pour le 25 août 2017.

Un nouveau départ

Nous sommes arrivés au Canada en août 2017, précisément dans la ville de Québec où nous avons résidé dans un appartement chic et très calme dans le quartier Limoilou.

Comme il est de coutume, les formalités administratives avaient commencé depuis l'aéroport de Montréal et nous devions les poursuivre au niveau de la RAMQ (Régie d'assurance maladie du Québec), de l'Agence de Canada, etc.

La rentrée scolaire était prévue pour le 29 août de la même année, il fallait inscrire les enfants et gérer toutes les démarches afférentes au système scolaire. Parallèlement, nous devions rechercher du travail, c'était donc une nouvelle organisation pour chacun de nous.

Premières expériences raciales et paradoxe québécois

Deux semaines après mon arrivée, j'ai participé à une foire d'emploi, j'ai déposé mon curriculum vitae, j'ai passé une entrevue séance tenante pour être préposée aux bénéficiaires dans une maison pour personnes âgées autonomes et j'ai obtenu le poste. Je devais commencer par une orientation le lendemain matin à huit heures. Sur mon lieu de travail, les personnes étaient très chaleureuses, sauf une Québécoise du nom de H. pour qui je n'étais pas en odeur de sainteté ; elle l'a manifesté par une crise que je m'abstiendrais de décrire car elle seule en connaissait l'origine, mais j'ai retenu que, pour elle, les Noirs avaient de fortes odeurs gênantes. Hormis cette expérience malencontreuse, j'ai gardé un superbe souvenir de cette entreprise.

J'ai ensuite décidé de changer de carrière et de m'orienter dans la petite enfance. J'ai pris un rendez-vous avec ma conseillère en emploi pour lui faire part de cette volonté. Elle m'a accompagnée dans ma recherche d'une école de formation et c'est le Centre Louis-Jolliet qui m'a accueillie pour mon programme de douze semaines. Une fois ma formation terminée, j'ai décroché un emploi dans une garderie subventionnée par le gouvernement. J'ai passé de très bons moments en compagnie des poupons, des nourrissons, des jeunes enfants, de mes collègues et de la direction. Durant tout ce temps, mon conjoint avait de la difficulté à se trouver un emploi, car les employeurs lui demandaient un niveau d'anglais excellent. Une réalité paradoxale au Québec, l'anglais est exigé par certains employeurs et pourtant c'est la seule province francophone. Voici la principale raison de notre seconde immigration en zone anglophone, spécifiquement en Alberta.

Durant tout ce temps, mon conjoint avait de la difficulté à se trouver un emploi, car les employeurs lui demandaient un niveau d'anglais excellent. Une réalité paradoxale au Québec, l'anglais est exigé par certains employeurs et pourtant c'est la seule province francophone. Voici la principale raison de notre seconde immigration en zone anglophone, spécifiquement en Alberta.

Le Canada, sous d'autres cieux

Le 30 juin 2018, à vingt heures, mes enfants et moi atterrissons à l'aéroport international d'Edmonton très fatigués, vu que notre avion avait pris du retard. Malgré cette fatigue, j'ai pris le temps d'admirer le paysage edmontonien. Toute la famille étant réunie, nous avons profité du beau temps pour faire une petite balade, découvrir les espaces récréatifs, faire la connaissance des rues, des centres d'achats environnants de notre nouveau quartier. Comme dans toutes les provinces du Canada, les nouveaux arrivants devaient s'inscrire dans un centre d'accueil et d'établissement en vue d'être accompagnés dans leurs démarches administratives ou dans leur recherche d'emploi.

Une fois cette étape terminée, j'ai dû faire face à mon destin professionnel. La langue est souvent le premier obstacle que vivent les immigrants francophones. J'avais appliqué pour un emploi de *health care* et l'entrevue devait se faire au téléphone : imaginez le stress qui a envahi tout mon corps, malgré les différentes préparations faites avec les conseillers en anglais, où les thèmes techniques avaient été appris. Cependant, l'entrevue n'a pas été concluante. De plus, aucune rétroaction n'a été faite pour me permettre de m'améliorer pour la prochaine fois. Je me suis demandé si cet échec était dû à mon accent, au débit de la langue de mon interlocuteur auquel j'étais moins préparée ou si je n'avais pas su établir une connexion. Je me suis rapprochée d'une amie canadienne qui m'a permis, grâce à ses contacts, de faire du bénévolat dans une école francophone pendant trois mois. Au quatrième mois, un poste s'est ouvert et j'ai pu le décrocher.

J'ai travaillé pendant une année, puis, j'ai trouvé le milieu de l'enseignement très attractif, et j'ai postulé à l'université de l'Alberta pour les cours en éducation élémentaire pour une durée de quatre ans. Depuis lors, je suis redevenue une étudiante et je terminerai dans une année comme enseignante, dans une école francophone ou d'immersion française.

Ma paix, mon équilibre

Aujourd'hui, je suis plus qu'épanouie et confiante. Néanmoins, je continue de parfaire ma seconde langue qui est l'anglais, car dans une province anglophone, à la fin de la journée, les employeurs recherchent des personnes qui peuvent communiquer en anglais. Je qualifie ma nouvelle expérience de très enrichissante, dans la mesure où je comprends le programme d'étude de mes enfants et les encadre suivant la progression de leurs enseignantes. Je prends une part active à l'éducation globale de mes enfants et j'en suis heureuse. Bien que la langue, ou la race peut représenter des obstacles pour les immigrants, cela ne nous empêche pas de changer de carrière ou de nous scolariser davantage dans le pays d'accueil pour nous conformer aux exigences de ce dernier.

Je finirai sur cet adage : «Lorsqu'une porte se ferme, il y en a une qui s'ouvre, malheureusement, nous perdons tellement de temps à contempler la porte fermée, que nous ne voyons pas celle qui vient de s'ouvrir.»



ISABELLE LORENZINO

COLOMBIE-BRITANNIQUE

PAYS D'ORIGINE : FRANCE



Make the road by walking

Je suis musicienne. Mon épouse et moi avons envie de changer d'air, c'est pourquoi nous avons candidaté et obtenu un permis vacances-travail pour deux ans au Canada. Nous sommes arrivées en Colombie-Britannique avec après avoir passé deux mois et demi sur la route, en visitant une bonne partie du Québec et de l'Ontario, et traversé plus rapidement le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta. L'arrivée à Kamloops a été comme un choc. Après avoir traversé des kilomètres de montagnes et des forêts, le paysage désertique m'est apparu hostile. En arrivant dans la ville, je me suis demandé ce qu'il m'avait pris d'y avoir accepté un emploi sans connaître la ville. Le lendemain et les jours qui ont suivi les choses sont allées en s'améliorant. J'ai appris à découvrir la ville, qui est très agréable à vivre. Et nous avons commencé à explorer les alentours, qui recèlent de paysages vraiment magnifiques.



Make the Road by Walking est le titre du premier album du groupe new-yorkais Menahan Street Band. C'est aussi le titre du premier morceau de l'album, qui comprend également une reprise de *Going the Distance* de Bill Conti, un des titres phares de la bande originale du film *Rocky*. Ce récit est une histoire de voyage, mais aussi l'histoire d'un combat contre les questions. Les titres en anglais sont des titres de chanson.

On the Road Again

J'ai rencontré Amélie au mois de mars 2014. Je venais d'avoir les clés de mon nouvel appartement à Marseille. Elle était ma voisine. Nous avons rapidement noué des liens. Nous nous retrouvions régulièrement sur la terrasse qui séparait nos appartements. Pendant que je retapais un vieux meuble, elle me racontait comment elle avait envie de voyager et d'aller voir le monde. Elle prévoyait de partir faire le tour des îles du Pacifique, Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, à compter de janvier 2017. Je venais de passer deux mois en Thaïlande à essayer de trouver un travail après avoir quitté mon emploi en région parisienne. Nous partagions déjà le goût du voyage. Au fil du temps, nous avons fini par partager plus qu'une relation de bon voisinage.

Quelques mois après le début de notre histoire amoureuse s'est posé la question du départ. En jetant mon dévolu sur elle en cette soirée du 22 novembre 2014, j'avais remis en question ses projets.

De mon côté, après une période un peu sombre, j'assumais enfin mes envies, mes rêves. Musicienne depuis mon plus jeune âge, j'avais décidé de quitter mon emploi et de reprendre une formation pour devenir musicienne intervenante en milieu scolaire et communautaire. Avec un nouveau projet venait un nouveau plan. Si je rentrais en formation en septembre 2015, je serais diplômée en juin 2017. Après cela, je lui ai demandé trois ans. Trois années pour me faire une expérience et un réseau. Départ prévu pour août ou septembre 2020.

Pendant les mois qui ont suivi, nous avons commencé à préparer tranquillement notre départ. Nous avons largement le temps de nous poser toutes les questions, d'envisager notre plan sous toutes ses coutures.

Partir où? Et pour aller y faire quoi? C'est un rêve que beaucoup partagent, mais comment fait-on le tour du monde? Ensemble, nous sommes parties en voyage à plusieurs reprises, mais à chaque fois quelques jours ou quelques semaines. Quand on est en vacances, on ne se confronte pas réellement à la culture et à la réalité du pays. Nous avons envie de plus. En 2008, j'étais allée faire mon stage de master en Thaïlande. Je suis restée quatre mois et demi à Bangkok. J'ai eu plusieurs occasions d'aller découvrir d'autres régions du pays. Ça a été pour moi une opportunité incroyable de prendre le temps de connaître la ville, les gens, la culture thaïlandaise. C'est comme cela que nous voulions vivre notre aventure. Elle travaillait dans les bars et moi dans la musique, nous trouverions toujours des opportunités d'emploi. Six mois ici, neuf mois là,

de ville en ville, de pays en pays, nous ferions le tour du monde. Cela réglait également la question du financement du voyage.

Le Canada s'est imposé rapidement comme notre première destination. Parce qu'on y parle français, pour Amélie, qui n'était pas encore à l'aise à l'idée de travailler en anglais. Et parce qu'on peut y aller avec un PVT, un permis Vacances-Travail. Le PVT nous offrait la possibilité de séjourner au Canada avec le droit, mais pas l'obligation, de travailler dans presque n'importe quel secteur. Une formule qui collait parfaitement avec notre plan. On obtient un PVT par tirage au sort. En 2019, il y avait eu à peu près quinze mille inscrits pour sept mille PVT distribués par le gouvernement canadien. Autant dire que ce n'était pas gagné. J'ai consciencieusement rempli mon dossier en ligne sur le site des services canadiens d'immigration au moment où les bassins de sélection ont été ouverts au mois de décembre 2019.

Amélie ne pouvait pas s'inscrire, car le dispositif est réservé aux personnes âgées de moins de trente-cinq ans. Heureusement, nous avons anticipé la question des visas et des permis de travail. Même si ni elle ni moi n'avions envisagé de nous marier, c'était devenu une étape indispensable de notre plan. Si l'une obtenait un permis de travail, cela permettrait à l'autre de la suivre. Le 13 juillet 2019, nous avons organisé une extraordinaire journée de fête réunissant nos amis et nos familles.

J'ai été tirée au sort le 21 janvier 2020 et, le 2 mars, après avoir accompli toutes les démarches demandées, j'ai obtenu ma lettre d'introduction, document qui me permettrait d'obtenir mon PVT à mon arrivée sur le sol canadien. Comme nous étions mariées, elle aurait le droit de voyager avec moi et d'obtenir une autorisation de séjour de six mois à son arrivée au Canada, que nous pourrions transformer en permis de travail selon certaines conditions une fois sur place. Il ne nous restait donc plus qu'à nous occuper de vendre ou céder tous nos biens, en attendant la fin de l'année scolaire et des différents projets dans lesquels j'étais engagée. Après quoi nous rendrions notre appartement dans le courant de l'été pour partir au Québec vers la fin du mois d'août. Dans la vie d'avant la COVID, il était facile d'établir des plans.

Should I Stay or Should I Go?

Le 16 mars 2020, le Canada fermait ses frontières. Le 17 mars, la France entrait en confinement. Le 22 mars, c'était au tour du Québec. Comme beaucoup, nous pensions que cela ne durerait que quelques semaines.

Un de nos objectifs à travers ce voyage était d'atteindre une certaine simplicité volontaire. Nous débarrasser de presque toutes nos possessions matérielles. Réapprendre à nous contenter du minimum. Nous avons accueilli le confinement comme l'occasion de prendre le temps de trier consciencieusement toutes nos affaires, un peu plus que si nous avions dû le faire en parallèle du travail. Les circonstances nous ont même rendu service.



Quand on fait l'inventaire de sa vie, c'est incroyable la quantité de choses que l'on peut accumuler. Et qui ne nous servent à rien. Et qu'on ne peut donner à personne. Mais qui deviennent des trésors quand tout le monde se trouve privé de la source : les magasins! Nombre de personnes nous ont contacté pour nous acheter même les plus petits bibelots que nous ne pensions jamais vendre. «C'est l'anniversaire de ma copine et je voudrais lui faire un cadeau, mais tous les magasins sont fermés.» Nos étagères se sont vidées petit à petit. Puis les meubles sont partis les uns après les autres. «J'ai emménagé juste avant le confinement, je n'ai pas eu le temps de m'acheter une table et des chaises avant que les magasins ferment et les délais de livraison sont beaucoup trop longs.» Nous étions déterminées à vivre en mode camping même chez nous. Et c'est ce que nous avons fait.

Mais nous ne savions pas encore si nous allions partir. Après quelques semaines de fermeture complète, le gouvernement a rouvert ses frontières pour les travailleurs essentiels. Si je trouvais un employeur qui accepterait de me faire une promesse d'embauche, je pouvais toujours voyager pour la partie «travail» de mon permis «vacances-travail». Mais même les employeurs les plus en manque de main-d'œuvre étaient eux-mêmes assez frileux à l'idée de faire venir quelqu'un de France, et à raison, compte tenu de la drôle d'époque que le monde vivait à ce moment-là. J'ai tout de même eu de bons retours, des entrevues qui ont presque abouti. Presque, seulement. J'ai postulé pour

J'ai commencé à douter, beaucoup. Il était de ma responsabilité de trouver un emploi pour que nous puissions partir. J'y passais mes journées. Des heures à écumer tous les sites de recherche d'emploi, à écrire des lettres de motivation, en français, en anglais. À ne plus trouver mes mots.

tous types d'emplois : dans le secteur communautaire, dans des magasins de musique, en boulangerie, pour être vendeuse de spas... Et dans toutes les régions du Québec, et même en Ontario. Il fallait commencer à faire des concessions, à élargir nos horizons.

Le mois de juin est arrivé. Nous avons un mois de préavis pour informer le propriétaire de notre appartement que nous allions déménager. Toujours pas d'emploi au Canada, beaucoup de refus ou de « rappelez-vous quand vous serez sur le territoire », pas tellement d'éclaircies à l'horizon. Mais aussi une spirale d'engagement de notre côté. Nous n'avions pas tout vendu, tout donné, pour finir par tout racheter. Et puis, l'espoir.

Nous avons donné notre préavis pour le 31 juillet 2020. Durant l'été, nous avons gardé les maisons de nos proches partis en vacances. Nous étions déjà nomades dans notre propre pays. Ma femme a subi une petite intervention chirurgicale en urgence, une bonne chose dans un système de santé dont nous savions comment il fonctionnait et comment il prenait en charge ce genre d'opération. Puis nous avons emménagé chez mes parents. Et le temporaire a commencé à l'être de moins en moins. Quelques semaines, ce n'est pas long dans une vie, mais ça le devient quand on est coincé dans un entre-deux.

J'ai commencé à douter, beaucoup. Il était de ma responsabilité de trouver un emploi pour que nous puissions partir. J'y passais mes journées. Des heures à écumer tous les sites de recherche d'emploi, à écrire des lettres de motivation, en français, en anglais. À ne plus trouver mes mots. À ne plus savoir comment me mettre en valeur. À douter de moi. Le jeu en valait-il la chandelle ?

Au début du mois de septembre, nous sommes parties quelques jours en vacances sur les routes de France, histoire de nous aérer la tête. Nous avons au moins eu l'occasion de visiter un Mont-Saint-Michel presque vide. Dans la soirée, alors que nous étions au restaurant, j'ai reçu un courriel de Québec pour une entrevue quelques jours plus tard. Nous sommes rentrées, pour que je puisse préparer cette entrevue. En vain. Je n'ai pas eu le poste. Encore.

Le lendemain, j'ai reçu une nouvelle proposition d'entretien. Très bien, mais ce serait la dernière chance. Si ça ne marchait pas cette fois, nous reporterions



notre départ à une date ultérieure. Peut-être que nous ne partirions jamais, mais je ne supportais plus de vivre dans l'incertitude. Les grands discours, les grandes décisions, les grands chevaux. Pour rien. J'ai eu le poste. Enfin !

Branle-bas de combat : nous étions le 30 septembre et j'ai dit à mon employeur que je prendrai l'avion du 11 octobre. Il nous fallait encore demander au gouvernement canadien une demande d'exemption aux restrictions de voyages pour Amélie, expliquant que nous avions tout quitté, tout vendu et que, même si elle n'était pas travailleuse essentielle, elle ne pouvait pas ne pas m'accompagner. La demande a été acceptée en moins de vingt-quatre heures. Acheter des billets d'avion. Faire, encore une fois, ses valises, mais cette fois-ci pour de bon. Le 10 octobre, nous avons organisé une dernière soirée avec nos deux familles réunies. Mon frère et sa compagne sont venus de Lyon pour passer le week-end avec nous.

Lindbergh

Le 11 octobre, malgré cinq heures de retard et avec un Mistral, le puissant vent du nord qui souffle en Provence, qui fait tanguer l'appareil encore au sol, nous y sommes enfin. L'avion est presque vide et, pendant toute la durée du voyage, nous devons porter nos masques, exception faite des repas, et rester assises à nos sièges, à part pour aller aux toilettes. Mais, une chance pour nous, les tests PCR n'étaient pas encore requis pour prendre l'avion à ce moment-là. À cette heure encore, je n'ai pas encore connu la joie de me faire enfoncer un coton-tige dans les sinus.

Nous atterrissons enfin à Montréal dans la soirée. Nous allons vers le bureau de l'immigration. Je tends à l'agent le dossier rempli de tous nos documents et lourd de tout le stress accumulé au cours des derniers mois. À lui seul revient la décision finale d'accepter de me délivrer un Permis Vacances-Travail pour une durée de deux ans, ce qu'il devrait faire sans trop de souci, mais surtout d'accorder à Amélie une autorisation de séjour dite « visiteur » d'une durée de six mois. Il peut décider de moins. Ou de ne rien lui accorder du tout et de la renvoyer en France. Au bout d'une attente interminable de dix, peut-être quinze minutes, il nous rappelle à son guichet. J'ai mon PVT et Amélie reçoit une fiche visiteur de deux ans. Deux ans ! Au moins, si elle ne parvient pas à obtenir un permis de travail, nous ne nous soucierons pas du fait qu'elle doive quitter le Canada dans six mois.

Nous nous dirigeons vers la station des taxis, pour trouver un véhicule qui nous conduira jusqu'au logement que nous avons loué pour notre premier mois, dont quatorze premiers jours de quarantaine stricte. Les premiers jours ont été assez agréables. Le temps pour nous de nous faire au décalage horaire, de faire un petit régime pour éliminer les restes des soirées, restos et apéros des « dernières fois » avant de quitter la France, de nous accoutumer à l'accent québécois à la télévision, de voir les couleurs de l'automne faire rougir le Mont-Royal au loin.

Le 19 octobre, j'ai eu une première réunion de travail en ligne. J'avais été embauchée par un organisme communautaire établi dans une résidence HLM dans l'est de Montréal pour leur programme d'aide aux devoirs. C'était un contrat à temps partiel pour un peu plus de deux heures de travail après l'école du lundi au vendredi. J'avais prévu de chercher un autre emploi en matinée. Mais avec la deuxième vague de la pandémie de Covid, le gouvernement québécois venait de décider que les élèves de quatrième et cinquième années de secondaire iraient à l'école en personne seulement un jour sur deux, et suivraient le reste de leurs cours en ligne. Cela pouvait s'avérer difficile pour une partie des jeunes du quartier, par manque de matériel, ou parce qu'ils n'avaient pas chez eux suffisamment de place ou de calme ou de connexion Internet stable. Parce que la maison des jeunes de l'organisme dans lequel j'allais travailler était fermée au public depuis le début de la pandémie et parce qu'elle ne voulait pas voir les jeunes risquer de décrocher un peu plus au cours d'une deuxième année scolaire en temps de pandémie, l'équipe a réussi à mettre à disposition des jeunes un espace de travail et m'a proposé d'y travailler deux jours par semaine. C'était encore une opportunité de tirer quelque chose de positif au milieu de la tonne de difficultés et d'absurdités que nous faisait vivre la pandémie. Voilà que je travaillerais environ vingt-cinq heures par semaine.

Nous avons commencé à nous installer dans notre petite vie montréalaise. Nous avons trouvé un appartement en sous-location jusqu'au 15 juin à deux pas du métro Jarry. Tous les samedis matin, nous allions acheter nos légumes au marché Jean-Talon. Il a fallu nous équiper pour l'hiver, acheter un manteau et des bottes. Début décembre, Amélie a réussi à obtenir son permis de travail.



Comme je n'allais pas travailler pendant les vacances scolaires, nous avons convenu qu'elle ne chercherait du travail qu'à partir du mois de janvier. Même si les restaurants et les bars étaient fermés, et même s'il ne nous était pas permis de quitter Montréal, la ville regorgeait de suffisamment de quartiers, de recoins et de parcs à visiter. Nous avons senti l'hiver arriver et les températures descendre tranquillement bien loin en dessous de zéro. Étant une fille du sud et du soleil, je redoutais l'hiver québécois, mais je m'y suis bien habituée. Toutes les fins de semaine, nous allions patiner dans un parc différent de la ville. Pour moi qui crains de glisser, de tomber, de me faire mal, ça a été un vrai défi mais au prix d'un gros travail sur moi. Nous nous sommes accordé une petite escapade au Lac Saint-Jean pour le jour de l'An. Le 31 décembre, nous avons passé la journée en excursion en traîneaux à chiens. Quelle expérience magique !

Amélie a trouvé un emploi rapidement en janvier. Elle était très contente de son travail et de ses collègues. De mon côté, je travaillais aussi avec une super équipe. C'était une bonne chose, parce que, depuis que nous étions au Québec, tous les bars et restaurants étaient fermés, et nous n'étions pas autorisées à recevoir d'autres personnes à la maison en raison des restrictions sanitaires. Nous avons des amis de France, qui étaient venus s'installer à Montréal avant nous et, finalement, nous ne les avons pas beaucoup vus. Nous avons dû passer Noël en tête-à-tête. Nous avons dû respecter le couvre-feu en vigueur jusqu'à la fin du mois de mai à Montréal. Il faut reconnaître que ce n'était pas la meilleure période pour venir s'installer dans une nouvelle ville, dans un nouveau pays, mais nous l'avons traversée plutôt tranquillement.

J'étais venue à Montréal avec le projet d'écumer les scènes ouvertes et de trouver des réponses aux questions que je me posais quant à ma carrière musicale. J'aime écrire des chansons et les chanter. J'adorerais en enregistrer, et j'aurais aimé rencontrer d'autres musiciens avec qui travailler des arrangements et des orchestrations pendant mon séjour à Montréal. Malheureusement, encore

J'étais venue à Montréal avec le projet d'écumer les scènes ouvertes et de trouver des réponses aux questions que je me posais quant à ma carrière musicale.

une fois, la pandémie en a décidé autrement. Faute de mieux, je profitais des matinées où je ne travaillais pas et où j'avais l'appartement pour moi pour avancer sur mes chansons et des projets de reprises. J'ai publié quelques petites vidéos sur Facebook, qui m'ont valu de nombreux commentaires positifs et flatteurs de la part de mes amis. La situation sur le plan musical était frustrante mais pas décourageante en somme.

Les beaux jours sont revenus et, avec eux, quelques 5 à 7 au parc avec les collègues et des bières achetées au dépanneur, et de grands questionnements sur nos projets pour l'été. Je terminais de travailler le 11 juin. Nous devions rendre notre appartement le 15. Notre projet initial était de partir sur les routes, de traverser le Canada pour aller nous installer dans l'ouest, probablement en Colombie-Britannique, pour la deuxième année de mon PVT.

Going Up the Country

Mais, au printemps, les frontières de l'Ontario et du Manitoba étaient encore fermées. Et il nous fallait trouver un véhicule. Mais un véhicule pour quel voyage? Arriverions-nous à partir vers l'ouest ou devrions-nous rester au Québec?

Les voyages à l'étranger, quelque peu restreints l'été précédent, ne s'annonçant pas plus envisageables pour l'été qui s'en venait, nous n'étions pas les seules à chercher à nous procurer un van, ou *une* van, comme on dit au Québec. La loi du marché a fait son effet et les prix ont commencé à grimper. Les annonces se faisaient de plus en plus rares sur les sites de vente entre particuliers. Elles étaient toutes prises d'assaut : dès que j'en voyais une, je contactais le propriétaire, qui me répondait avoir déjà convenu de deux ou trois rendez-vous, et en quelques jours la van était vendue.

Serait-ce finalement le véhicule que nous trouverions qui déciderait du voyage que nous pourrions faire? Acheter une voiture et partir en *road trip* au gré des motels et des Airbnb, plutôt que la *vanlife* dans les grands espaces qu'offre le Canada était une option. Mais si ce n'était pas la plus séduisante, c'était une de seules alternatives qui nous permettraient de voyager dans l'été. Sinon, nous pouvions toujours envisager de rester à Montréal et partir plus tard. Mais ce n'était pas le plan. Nous voulions, nous devions aller de l'avant, c'était ça, le plan.

Nous avons fini par trouver un beau Ford E350 allongé, équipé d'un panneau solaire, d'un petit réfrigérateur et d'une douche extérieure, que nous avons



affectueusement baptisé Bobby. Nous pouvions dormir et manger à l'abri, c'était le début de quelque chose pour aller de l'avant.

Nous sommes parties de Montréal le 19 juin en début d'après-midi, avec toutes nos possessions matérielles à bord du camion (ce qui comprenait, entre autres choses, deux paires de patins à glace, nos manteaux et nos bottes d'hiver, un violon et une guitare). Notre voyage a commencé par le premier « Bon alors, on va où ? » d'une longue série. Comment choisit-on dans quelle direction partir, quand on n'a pas du but précis ?

Nous avons traversé une bonne partie du Québec : une petite boucle dans les Cantons-de-l'Est avant de repasser par Montréal pour que je reçoive ma deuxième dose de vaccin contre la Covid-19, célébrer la Saint-Jean-Baptiste à Québec, apprendre à conduire un camion de trois tonnes dans les montées et les descentes de Charlevoix, jouer à la pétanque avec la *gang* de Petite-Rivière-Saint-François, prendre un premier traversier de Saint-Siméon à Rivière-du-Loup, faire le tour de la Gaspésie en commençant par la vallée de la Matapédia, faire le tour des micro-brasseries, manger du homard et des crevettes, prendre un autre traversier de Matane à Godbout, conduire le long de la route 138, aller jusqu'au *boutte de la route* à Kegaska et revenir jusqu'à Tadoussac, voir des baleines sur le quai des Escoumins baigné dans la brume, longer la route du fjord du Saguenay, retourner nager dans le lac Saint-Jean, là même où nous avons marché sur la glace le 2 janvier.

On pourrait croire qu'on voyage à l'envi, là où le vent nous pousse. Mais c'est la nécessité qui décide de notre itinéraire. Rapidement se posent les questions de l'eau (pour boire, mais aussi pour cuisiner, faire notre toilette et la vaisselle) et des toilettes. Pour les nomades des temps modernes, il existe de nombreuses applications indiquant les endroits où l'on peut passer la nuit avec son véhicule

On pourrait croire qu'on voyage à l'envi, là où le vent nous pousse. Mais c'est la nécessité qui décide de notre itinéraire.

et trouver les aménagements adéquats. Il faut apprendre à les apprivoiser, savoir comment chercher sur la carte, décrypter les avis laissés par les autres voyageurs. Nous nous sommes perfectionnées au fil du voyage. On classera les lieux où passer la nuit selon les équipements qui s'y trouvent. Mais ça ne marche pas vraiment comme les étoiles d'un hôtel. Plus il y a d'équipements, moins l'endroit est bucolique et sympathique, car il est plus proche de la civilisation.

Nous avons fait notre itinéraire en fonction de ce que nous voulions voir, mais surtout en fonction de là où nous pouvions passer la nuit. C'était un ajustement de chaque jour, chaque matin, et même chaque pause de la journée. On va où après? Qu'est-ce qui semble être un bon endroit pour dormir? Avons-nous besoin de faire des réserves d'eau? Avons-nous vraiment besoin de prendre une douche ou avons-nous d'autres moyens de faire notre toilette? En un sens, nous avons atteint un autre stade de la simplicité volontaire.

Le 18 juillet, nous étions de retour à Montréal. Nous y avons passé quatre nuits chez des amis. Quelques soirées entre amis, des cafés, des dîners, des fous rires. En quittant de nouveau Montréal, j'ai dit à Amélie qu'il était temps de repartir car j'étais en train de reprendre goût à la vie sociale et sédentaire d'un appartement.

Going the Distance

Le 22 juillet, nous avons mis le cap vers l'Ontario. Le 24 juillet, nous étions à Gananoque et j'ai commencé à ressentir le mal du pays. À cet instant, je n'avais plus envie de me poser encore et toujours les mêmes questions « Bon alors, on va où? » On dort où? Où est-ce qu'on peut remplir notre bidon d'eau? Comment on fait pour la toilette? On va visiter quoi? Pourquoi on est venu jusqu'ici, déjà? Les solutions à chacun de ces problèmes se trouvaient toutes au même endroit : à la maison. Je ne pensais qu'à rentrer.

Nous avons vu des endroits magnifiques. Et la météo était enfin avec nous. Après avoir eu beaucoup de pluie et très froid pendant notre tour du Québec, il faisait enfin beau et chaud. Mais j'étais dans la grisaille. Bien sûr, je parvenais à me rendre compte de la beauté des expériences que nous vivions et de la chance que j'avais d'être là. Mais après que le soleil s'est couché dans le lac Ontario dans le parc provincial de Sandbanks, après être montée au sommet de la CN Tower à Toronto, après m'être fait tremper par les chutes du Niagara, après que le soleil s'est couché dans le lac Érié, après m'être baignée dans l'eau transparente de la péninsule Bruce, après que le soleil s'est couché dans le lac Huron et le lac

Supérieur, après chaque visite, à chaque nouvelle étape du voyage, mon petit nuage gris me rattrapait.

J'avais beaucoup de difficulté à trouver le temps de faire de la musique. Je pensais jouer dans les rues, mais ce projet n'a pas vraiment abouti car, entre le temps que nous passions à conduire, visiter, trouver où dormir et tout le reste, et avec toutes les fois où il faisait trop nuit, trop froid, trop de pluie... J'ai toutefois réussi à travailler une nouvelle reprise : *Eye of the Tiger* de Survivor. De quoi me donner du courage pour la suite du voyage.

Je commençais à regarder les offres d'emploi en Colombie-Britannique. Je voulais me donner un objectif plus précis et détaillé que simplement « l'Ouest ». Au début du mois d'août, alors que nous étions dans le nord de l'Ontario, j'ai répondu à deux offres d'emploi. Cela m'a donné un peu de perspective, et préparer les entretiens d'embauche a été comme un os à ronger, quelque chose d'autre sur quoi me concentrer. Le 9 août, j'ai passé une première entrevue en ligne, depuis l'habitable de Bobby battu par la pluie à Sault-Sainte-Marie. J'ai reçu une réponse négative le 16 août, alors que j'étais en train de passer une entrevue pour un autre poste, depuis l'habitable de Bobby écrasé sous la chaleur à Winnipeg. Dans l'après-midi même, j'ai été reconvoquée pour un deuxième entretien avec la directrice générale, qui s'est déroulé le lendemain, depuis l'habitable Bobby étouffé par la fumée des incendies qui ravageaient la Colombie-Britannique. Dans l'après-midi du 17 août, nous étions déjà en Saskatchewan et j'ai reçu un appel me confirmant que j'avais eu le poste à l'association francophone de Kamloops. Il nous restait maintenant un peu moins de deux semaines pour arriver dans une région qui était encore en proie aux flammes.

En écoutant assidûment Radio-Canada pour suivre l'évolution des feux de forêt dans la région de Kamloops, nous avons traversé les prairies, nous avons visité Drumheller et le Royal Tyrrell Museum, nous sommes passées par les parcs nationaux de Banff et de Jasper, nous nous sommes promenées le long des glaciers sur la Icefields Parkway et j'avais retrouvé le sentiment d'être en vacances, et non plus en errance.

Notre première impression de la ville n'a pas été bonne. Nous ne parlions pas beaucoup dans le camion alors que nous sillonnions les rues pour tenter de nous familiariser avec la ville. Les collines désertiques, pelées, qui l'entourent de toutes parts, sous un ciel bas et gris, alors que nous venions de traverser les forêts des montagnes Rocheuses... Au bout d'un moment, j'ai demandé à Amélie : « Tu m'en veux de nous avoir amenées ici ? » J'avais tellement senti le besoin et l'urgence de me poser quelque part, que je n'ai pas vraiment été regardante quant au port d'amarrage.

Le lendemain, nous nous sommes levées du bon pied et nous avons vu la ville sous un meilleur jour. Le soleil s'était levé, le ciel était bleu, nous avons pris notre petit-déjeuner dans le parc face à la rivière et nous avons recommencé à écumer les sites de petites annonces. Trouver un logement. La situation à ce

sujet est très difficile dans toute la province. Et nous voilà replongées dans de nouveaux questionnements : quel budget, quel quartier, mais surtout quelles concessions étions-nous prêtes à faire ? Car le marché est tellement tendu que nous serions obligées d'en faire de grosses.

Finalement, nous avons eu de la chance, car nous avons été contactées par des propriétaires, par l'intermédiaire des réseaux sociaux. Le 30 août nous emménageons dans notre appartement, les choses semblaient rentrer dans l'ordre.

Homeward Bound

Cela fait maintenant trois mois que nous sommes installées à Kamloops. Amélie a rapidement trouvé un emploi dans un charmant café de la ville. Je me plais beaucoup dans mon poste de chargée de développement communautaire à l'Association Francophone. Nous nous entendons très bien avec nos voisins et nos propriétaires. Notre appartement est très bien situé, très confortable. Les propriétaires nous ont laissé quelques meubles et ustensiles de cuisine, ce qui nous permet de vivre confortablement tout en poursuivant notre objectif de simplicité volontaire. J'ai retrouvé des projets musicaux, ce qui m'a fait beaucoup de bien, la situation de la Covid à Montréal l'hiver dernier n'ayant pas favorisé les expériences de rencontre et de partage nécessaires à la musique. Nous avons fait des connaissances, des francophones via l'association bien sûr, mais également dans la communauté lesbienne, avec qui nous sortons régulièrement.

Et pourtant. Un manque demeure.

Ce que j'ai identifié en premier lieu comme un mal du pays, puis comme un besoin de stabilité était en fait quelque chose à mi-chemin. En France, j'ai toujours été investie dans ma communauté : ma ville, mon quartier, aux côtés d'autres musiciens et artistes pour œuvrer et militer pour des causes qui me tenaient à cœur. Je commence à construire une vie qui ressemble à cela à Kamloops, mais avec un sentiment d'investir du temps et de l'énergie en vain, car je sais que ça ne va pas durer.

Je me demande si j'en serais arrivée au même point si la pandémie n'avait pas été là pour mettre des questions supplémentaires sur notre chemin. Je pense que non, car je n'associe pas mon anxiété à l'incertitude et l'instabilité. Je suis prête à les affronter si je sais qu'elles vont me permettre d'agir pour ma communauté. Aujourd'hui je me sens loin de ma communauté.

Je ne vis pas cela pour autant comme un échec. Je vois la vie comme une succession de concours de circonstances dont il faut savoir tirer profit. Je profite au maximum de l'expérience professionnelle, culturelle et sociale que je vis actuellement, en sachant que je rentrerai en France l'année prochaine. Et j'ai bien conscience que de nouvelles épreuves m'y attendront.

CAROL OFFI

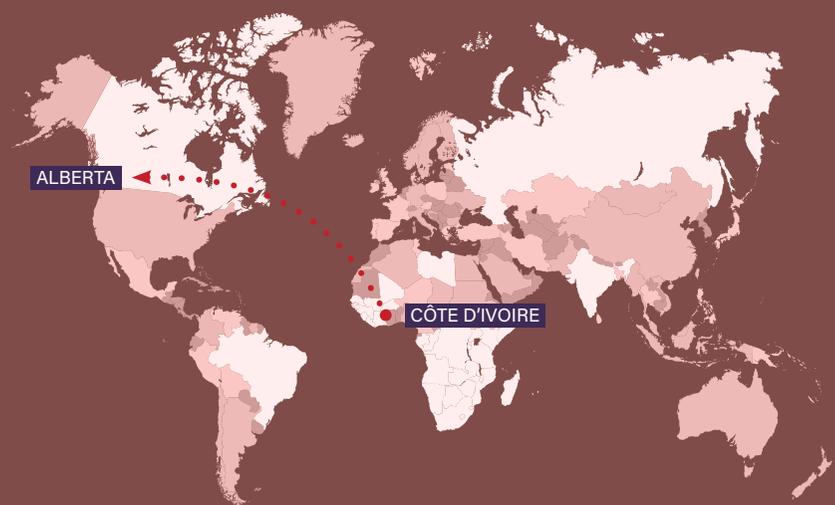
ALBERTA

PAYS D'ORIGINE : CÔTE D'IVOIRE



D'Abidjan à Edmonton, toute une histoire!

Le Canada était mon pays de rêve lorsque j'étais enfant. C'était un pays que je voulais visiter. Je suis venue pour donner une meilleure éducation et de meilleures opportunités à mes enfants mais aussi pour découvrir la vie dans un pays autre que le mien. Nous avons choisi l'Alberta parce que mon époux travaille dans le domaine du pétrole dans notre pays d'origine. Nous y sommes arrivés le 10 octobre 2019. Tout semblait étrange pour moi. J'étais plus stressée par ce nouvel environnement que par le fait d'être émerveillée par les belles choses autour de moi. Le fait de ne pas parler l'Anglais me rendait plus angoissée. J'avais entendu dire que les diplômés étrangers, surtout venant d'Afrique n'étaient pas reconnus et qu'il faudrait se former à nouveau dans le système canadien pour obtenir un emploi confortable. Que les immigrants bien formés se retrouvaient à faire de petits boulots. Tous ces préjugés se sont confirmés à mon arrivée.



Changement de décor

Le véhicule qui nous conduisait à la maison de Fabio, l'ex-collègue de mon époux, roulait depuis quelques minutes déjà. C'était notre seul contact dans ce nouvel environnement. Durant le trajet les deux avaient parlé un peu de Foxtrot ltd, une grande compagnie française qui exploitait le gaz sur les côtes ivoiriennes. Lui était arrivé quelques années plus tôt avec sa famille. Il était à une autre étape de son intégration. Derrière nous, le second véhicule transportait une partie de nos douze valises.

Dehors, le paysage était celui des grandes villes avec lequel je m'étais familiarisée au travers des films. Beaucoup de lumières, de grands buildings, un paysage bien orchestré qui alimentait nos rêves à des milliers de kilomètres de là. À l'avant, mon époux avait encore l'énergie à parler après ce périple presque sans fin. Entre les vols et les correspondances, dix-huit heures s'étaient écoulées. On était passé de l'heure ivoirienne en Afrique de l'Ouest à celle de la Belgique en Europe, puis à l'heure de l'Ontario, enfin à celle d'Edmonton en Alberta, heure des Rocheuses, soit GMT-6 ou 7 selon la saison.

Il faut comprendre les hommes, le succès est pour eux un sujet favori. Que nous soyons enfin au Canada était un réel accomplissement. Moi, au contraire, je me sentais si crispée que mes pensées m'avaient absorbée. Le véhicule s'était arrêté, j'étais revenue à la réalité. Nous étions enfin arrivés à destination.

État de choc

Contrairement à mes filles et mon époux, j'avais du mal à savourer ce plein bonheur. Je m'interrogeais sur mes capacités à m'en sortir, car, par-dessus tout, mon mental était en lambeaux. J'avais des blessures profondes à l'âme. Elles étaient encore fraîches et douloureuses. Le plus dur était que je ne pouvais pas en parler, je devais les garder au-dedans de moi. Pour la société, je n'avais pas le droit de m'attarder sur ce deuil. Car dans ma situation, il faut le dire, on pourrait croire que Dieu m'avait donné un bien pour un mal. Quatre mois plus tôt, j'avais perdu ma sœur aînée dans un horrible accident de voiture. Son corps s'était encastré dans le véhicule. Le conducteur avait quitté sa voie, puis traversé la chaussée en sens inverse. Un arbre robuste avait freiné sa folle trajectoire. C'était le début d'une affliction qui ne s'estompe pas, en dépit du temps. Ce n'était pourtant pas le premier décès direct que je vivais, mais celui-ci m'avait complètement ébranlée. Davis, ma sœur aînée, après une longue période d'amertume, avait trouvé la force de sourire et je l'encourageais à aller de l'avant. À Yamoussoukro, la capitale politique ivoirienne, elle était devenue une esthéticienne appréciée et s'était fait beaucoup d'amis. Elle avait repris goût à la vie. On était devenues quasi fusionnelles. Au petit matin suivant son décès, j'étais assise dans le véhicule en partance pour la ville où son corps avait été conservé. J'avais la lourde tâche, en compagnie de mon proche oncle et de ma cousine, d'identifier officiellement sa dépouille. Dans la petite salle austère, elle était exposée sur un brancard, couverte du voile blanc mortuaire. L'agent de

Car, il faut le dire, s'il n'avait tenu qu'à moi, on aurait tout abandonné, tant j'avais dû remplir et re-remplir ces dizaines de feuilles au langage parfois hermétique.

service avait découvert son visage. Un cri strident venant des profondeurs de mon âme avait percé l'atmosphère...

Deux mois à peine après ce funeste épisode, j'étais donc là, pas au mieux de mon moral et devant démarrer une nouvelle vie. Avec Kobran, mon époux, on avait fait le choix que je reste avec les enfants et que lui rentre finaliser certaines affaires familiales avant de revenir.

Le visa en six mois

En 2018, on en était à notre troisième tentative d'immigration au Canada. Face au désespoir de Kobran, une conseillère en immigration lui avait recommandé un consultant spécialisé dans la procédure d'entrée express. Avec lui, avait-elle dit, on aurait notre visa pour le Canada en six mois. Six mois, réellement? Cela semblait tellement facile. Face à Kobran qui avait sorti les grands yeux, elle s'était empressée de relater l'histoire de cette famille qui s'envolerait deux semaines plus tard pour ce vaste pays aux dix provinces et trois territoires. Il était déterminé, il n'y avait point pour lui d'autre alternative que de réussir ce projet. Peu importe ce que ça lui coûterait, il était focalisé sur le résultat. Avec du recul, je lui avais exprimé toute mon admiration et ma reconnaissance pour sa détermination.

Car, il faut le dire, s'il n'avait tenu qu'à moi, on aurait tout abandonné, tant j'avais dû remplir et re-remplir ces dizaines de feuilles au langage parfois hermétique. C'était du français bien sûr, mais il faut croire que même avec ma qualité de journaliste, j'avais du mal à comprendre certains passages. Ma responsabilité à moi était de remplir cette paperasse chaque fois qu'on reprenait la procédure. Ce n'était pas de gaieté de cœur. Ce qui me dressait le plus contre ce projet, fut-il pour mon avenir et celui de mes enfants, c'est qu'il avait pris la tête et le cœur de mon époux. Il ne pensait à rien d'autre, ne parlait de rien d'autre.

Ce Canada si lointain était devenu envahissant pour mon couple, sujet de disputes récurrentes. Il m'accusait de ne montrer aucun intérêt pour ce projet. Bien sûr que non, mais pour moi, il fallait continuer à vivre, s'épanouir et surtout parler d'autre chose...

Je l'avais accompagné voir ce fameux consultant qui nous ferait notre immigration en six mois. Il avait ouvert notre dossier et procédé à l'étude de nos chances. C'était le début d'une longue préparation, qui à elle seule avait duré une année. Elle avait dit six mois, hum! En réalité, ce délai correspond au

temps entre le dépôt des dossiers physiques, après le repêchage du bassin de l'entrée express, et la notification de l'immigration du « *ready for visa* ». L'entrée express est une procédure d'immigration dédiée aux travailleurs qualifiés dans laquelle des points sont générés en tenant compte de l'âge, des diplômes, des tests de langues (français et anglais), etc.

En fin d'année 2018, notre dossier avait été intégré dans le bassin. Malheureusement, nous n'avions pas été repêchés durant le dernier tirage de décembre. Il nous fallait encore une cinquantaine de points pour ne pas rater le prochain tirage. Notre consultant nous avait fait sortir du bassin et avait conseillé à Kobran de faire un test d'anglais pour générer des points complémentaires. Il avait accepté de le faire. Tant qu'il était question pour lui de faire sa part, c'était sans problème, y compris de payer les frais du consultant. En plus des charges domestiques, il y avait les dépenses pour finaliser notre duplex de sept pièces avant notre départ, et bien sûr épargner pour maintenir le quota nécessaire pour s'établir avec une famille de quatre personnes au Canada...

Les semaines suivantes, il s'était mis à étudier activement l'anglais. Il ne faisait que ça en dehors du travail. En secret, j'avais de la compassion de lui. Puis, il avait passé le test et obtenu une note de 5. Cela avait agi comme un levier et nous avait propulsés à 466 points. Réintégrés dans le bassin, nous faisons partie des candidats sélectionnés au premier tirage de l'année 2019. C'était le 10 janvier. À vingt et une heures GMT, il avait l'habitude de vérifier ses courriels. À cette heure, il était quatorze ou quinze heures au Canada. C'était à ce moment qu'on recevait le plus souvent les notifications de l'immigration. La bonne nouvelle était là, sous ses yeux, on avait été repêché. Joie, soulagement... on pouvait alors passer à l'étape suivante. Celle des six mois avant de tenir nos visas entre les mains. Deux mois plus tard, en mars 2019, on avait réuni tous nos documents physiques dans une grande enveloppe à destination de l'immigration. Et effectivement, exactement six mois après, au mois d'août, le bureau de Dakar nous a transmis nos visas, pour mon époux, mes deux filles et moi.

Tout à la fois

Deux semaines après notre arrivée, nous avons emménagé dans notre appartement. En dehors de nos affaires personnelles et de la nourriture ramenées de la Côte d'Ivoire, nous n'avions rien, aucun meuble. Fabio, par expérience, nous avait pris un rez-de-chaussée dans un immeuble à quelques minutes de chez lui, à cause de nos deux filles de sept et cinq ans. Avec son épouse, ils étaient un pilier pour moi et les filles.

Un appartement au rez-de-chaussée était l'endroit recommandé pour les familles ayant de jeunes enfants afin d'éviter des ennuis avec les voisins. Plus tard, je l'ai compris, car les enfants du haut, beaucoup plus jeunes que les miens, nous causaient de la misère par moment en jouant et courant sur le plancher. Même si je comprenais la situation, c'était souvent pénible.



L'appartement était petit avec deux chambres. Comparé à notre duplex de sept pièces avec quatre chambres séparées comportant toilettes et douches intégrées, nous étions à l'étroit et avons perdu tout confort : une seule salle de bain, pas de salle à manger indépendante, pas de terrasse, ni de balcon devant ma chambre où j'avais l'habitude de passer mes après-midis du dimanche, pas de garage. Parents et enfants partageaient désormais la même salle de bain, il fallait donc bien s'organiser les matins pour se préparer. Les enfants avaient commencé l'école, je me devais de préparer le lunch et de les accompagner à l'autobus, puis d'aller travailler en *part-time*, avant de suivre les cours d'anglais l'après-midi et revenir récupérer les enfants...

Lorsqu'on arrive, on sait qu'on doit commencer une nouvelle vie mais on n'a pas idée de tous les détails et de la façon dont il faut s'adapter presque sans délai de grâce. S'organiser, tout planifier à la minute près, aussi bien pour moi que pour les enfants, était mon premier défi. Ce n'était pas tant que je n'étais pas

Lorsqu'on arrive, on sait qu'on doit commencer une nouvelle vie mais on n'a pas idée de tous les détails et de la façon dont il faut s'adapter presque sans délai de grâce. S'organiser, tout planifier à la minute près, aussi bien pour moi que pour les enfants, était mon premier défi.

organisée par le passé, je l'étais, mais certains éléments ne faisaient pas partie de ma routine. Tel que faire le lunch, accompagner et récupérer les enfants. Il y avait des personnes pour s'en occuper, notamment une fille de ménage, une nounou ou encore une nièce à la maison pour donner un coup de main. Pour m'en sortir, j'avais une dizaine d'alertes sur mon téléphone : 5 h, réveil maman et préparation de lunch, 6 h réveil et préparation des enfants, 7 h 15, départ de la maison..., 13 h 15 cours d'anglais 20 h dodo des enfants et devoirs d'anglais pour maman, 21 h ménage et appel WhatsApp avec papa, 22 h, dodo maman.

Début novembre, en effet, Kobran était retourné à Abidjan. J'étais seule face à tous ces changements et l'hiver devenait de plus en plus rude. On n'avait pas de voiture. L'autobus scolaire s'arrêtait à quelques minutes de la maison et il n'y avait pas d'abri en cas de tempête de neige. Les filles avaient leur tenue d'hiver, moi je devais porter au total sept vêtements pour être bien au chaud. Je me retrouvais souvent à me comparer à un cosmonaute blindé pour défier la pesanteur, mais moi c'était pour me protéger du grand froid.

Aussitôt que les filles partaient, je courais prendre mon autobus pour aller à mon *part-time* en tant que tutrice scolaire dans une école. Ma chance était que le bus 8 sur la ligne 118 Avenue était vraiment régulier, donc je ne souffrais pas vraiment du froid à l'arrêt de la 103 Street. J'avais l'application Edmonton Transit Bus (ETS) sur mon téléphone, je pouvais donc surveiller le temps entre les bus. Cependant, à ma descente du bus, je devais marcher une dizaine de minutes pour rejoindre l'école À la Découverte. En chemin, je faisais du footing pour ne pas prendre froid. Arrivée à l'école, je m'asseyais à l'entrée pour me débarrasser de tous ces vêtements encombrants. J'avais un sac de circonstance où je rangeais tout : mes bottes, mon manteau, les mitaines, le bonnet... je n'avais pas de placard car je n'étais pas une employée de l'école.

Cinq minutes plus tard, je regagnais une salle de classe pour retrouver les élèves à qui je devais apprendre à lire, faire les mathématiques, etc. À la sortie, c'était le même parcours jusqu'à l'arrêt, toujours en trottinant pour rester au chaud. Pendant ce temps, à Abidjan, on trouvait que j'avais réussi ma vie pour avoir immigré au Canada. C'est peut-être vrai, mais il faudra attendre encore quelques années, car pour l'instant, je cherchais plus tôt à m'intégrer.

J'étais dans une province anglophone, mais j'avais l'avantage d'évoluer dans un environnement francophone. Mais cela ne me dispensait pas d'apprendre l'anglais, car il me fallait interagir au-delà de ma communauté.

Assise dans le bus, ce commentaire de l'épouse de Fabio me revenait : il te faut une voiture pour être à l'abri du froid ; elle rigolait souvent de me voir avec mon sac qui me servait à ranger mes vêtements d'hiver.

Je voulais bien un véhicule, mais ce n'était pas aussi simple que cela. Par deux fois, j'avais échoué au test théorique. Pour la fois d'après, je voulais prendre la peine de bien me préparer. J'avais installé l'application dans mon téléphone, je m'exerçais trois fois par jour et j'étudiais activement le manuel en prenant des notes sur les spécificités du code de conduite de l'Alberta avec le fameux **shoulder check*, les stops, et autres. J'avais pourtant un permis de conduire et une expérience d'une dizaine d'années. Le 18 décembre 2020, après deux mois d'intense préparation, j'ai obtenu mon permis pour apprenti conducteur. Un grand « ouf » de soulagement et un défi en moins parmi tant d'autres.

J'étais dans une province anglophone, mais j'avais l'avantage d'évoluer dans un environnement francophone. Mais cela ne me dispensait pas d'apprendre l'anglais, car il me fallait interagir au-delà de ma communauté. J'appréciais vraiment la cité francophone située à Bonnie Doon le quartier français d'Edmonton. Dans l'immeuble étaient installées toutes les organisations qui offraient des services en français et, de l'autre côté de la rue, le Campus St-Jean, l'antenne francophone de l'Université de l'Alberta. Dans le hall de la cité francophone grouillaient de nouveaux arrivants. À midi, ils descendaient pour la pause à la fin des ateliers d'anglais ou de préparation à l'emploi d'Accès Emploi. Le moment parfait pour partager nos misères de nouveaux venus et de bons trucs pour tenir le coup. Il y avait aussi Francophonie Albertaine Plurielle (FRAP), pour accueillir et favoriser l'intégration des nouveaux venus francophones. Les conseillers de la FRAP savaient quoi faire et comment le faire selon la situation. Ils nous avaient aidés à inscrire les filles dans une école francophone. Mais tout ceci ne pouvait pas nous faire esquiver l'anglais.

En dehors de la cité et de nos maisons, la réalité anglophone était bien présente. Le plus difficile pour moi était d'apprendre à réfléchir et à m'exprimer en anglais comme une débutante. Je réfléchissais en français avec un niveau de langue soutenu et j'avais tendance à vouloir traduire cela en anglais. Un vrai dilemme, car c'est ce qu'il ne fallait pas faire. J'en étais vraiment frustrée de vouloir parler en anglais sans que les mots ne sortent. Mais, j'ai fini par comprendre au fil des choses qu'avec le temps, tout ce qui semble complexe finit par être plus simple. Après deux sessions d'ESL en ligne pendant la pandémie de Covid-19,

On l'avait bien compris et assimilé : il ne nous fallait pas avoir de bébé pendant qu'on tentait de faire aboutir notre procédure d'immigration. On ne voulait pas courir le risque de rallonger cette procédure déjà complexe.

il était confortable pour moi de m'exprimer clairement en anglais. Mon niveau d'expression en anglais aurait été plus correct si on avait pu faire les cours en présentiel, se faire des amis d'université, bref socialiser, car six mois après mon arrivée au Canada, la Covid-19 s'était propagée partout dans le monde. Mon intégration a pris du retard. Je continue de commettre quelques erreurs de grammaire en anglais, mais le plus important pour moi est de me faire comprendre. Et heureusement que, sur ce point, les anglophones ne sont pas perfectionnistes comme les francophones.

Un bébé canadien

On l'avait bien compris et assimilé : il ne nous fallait pas avoir de bébé pendant qu'on tentait de faire aboutir notre procédure d'immigration. On ne voulait pas courir le risque de rallonger cette procédure déjà complexe. Lors de notre toute première tentative en 2013, nous n'avions qu'un enfant. Pour la seconde fois, nous avons un deuxième. Il fallait donc prendre des mesures. Je m'étais donc fait poser un implant contraceptif dans le bras, pour une durée de cinq ans. C'était quelques mois après la naissance de notre deuxième fille. Durant toutes ces années, en dépit des effets secondaires agaçants, je ne pouvais me permettre d'ôter ce contraceptif.

Le plan pour nous était d'avoir notre dernier bébé une fois installés au Canada. Un an auparavant, la première tentative avait échoué. Le fœtus n'avait pas passé le cap du premier trimestre. Entre mon organisme qui avait perdu ses réflexes après six années de pause et le manque de suivi médical dû à la Covid-19, l'espoir du bébé canadien s'était éteint. Selon ma mère, qui elle aussi était impatiente d'avoir un petit-fils, c'était quelque chose de normal. Cette fausse couche avait servi à nettoyer mon utérus de toutes les impuretés afin d'avoir une meilleure grossesse la fois suivante. Dans la tradition, un bébé après autant d'années aurait pu avoir des malformations. Elle m'avait donc réconfortée au téléphone en me disant que c'était une bonne chose. En septembre 2021, on s'était donné une dernière chance. Durant la première échographie à six semaines, on pouvait voir à l'écran un petit bout de vie dont le cœur battait vigoureusement. J'étais vraiment heureuse et rassurée. J'avais partagé la séquence par courriel à Kobran. Cependant, d'un autre côté, je vivais un stress pesant aussi bien au niveau professionnel que personnel. Je venais d'être promue à un nouveau poste pour lequel je devais tout apprendre et les hormones de grossesse m'alourdisaient. Lorsque je finissais mes journées de travail, j'étais

moins opérationnelle pour la routine à la maison. Le stress était énorme, j'étais presque tout le temps épuisée. Vers la fin novembre, je suis retournée pour l'échographie de confirmation, le petit bout de vie s'était éteint, c'était la consternation, et beaucoup de questionnements. Fallait-il essayer à nouveau ? N'était-il pas temps de comprendre que mon organisme n'était plus favorable ? Était-ce dû au stress ? La grossesse pourrait-elle aboutir si mon époux était à mes côtés, vu qu'il avait décidé de revenir s'installer définitivement au Canada avant la fin de l'année ? Ne fallait-il pas se donner une dernière chance, ne courions-nous pas le risque de faire un enfant qui aurait un problème de santé ou un retard de croissance ?

Me voilà dans l'embarras, moi qui rêvais de revivre les délices de la maternité, à quarante ans. Ce petit citoyen canadien à lui tout seul aurait fermé un épisode et ouvert un nouveau chapitre de nos vies.

MALAIKA OGANDAGA

ALBERTA

PAYS D'ORIGINE : GABON



« Lorsque tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens. » *Proverbe africain*

C'était très difficile d'être une étudiante étrangère et surtout une femme noire. J'étais très souvent la seule personne noire dans les cercles où j'évoluais. Les regards persistants des uns, les remarques et les questions déplacées des autres, faisaient partie de mon quotidien. Mon intégration a été assez difficile au début, j'ai été en proie à la dépression et à de grosses crises d'anxiété. Je mangeais très mal et restais très souvent enfermée dans ma chambre en résidence universitaire ce qui a eu un impact sur ma santé physique. J'avais peur du regard des autres que je ne comprenais pas. Il faisait froid, le ciel était constamment gris. Étant arrivée en janvier, beaucoup de cercles d'amis s'étaient déjà formés et j'avais du mal à m'intégrer dans des groupes. De plus, je parlais très peu en classe et je restais dans mon coin en silence échangeant peu avec mes camarades malgré ma nature bavarde. J'eus cependant l'opportunité de rencontrer d'autres étudiants, immigrants et canadiens, des individus ouverts à la différence et qui s'engagèrent avec moi dans un échange culturel très gratifiant. J'appris très vite à aller à la rencontre de l'autre et ne pas hésiter à échanger sur nos différences pour enlever cette peur de l'inconnu et de briser ces idées préconçues.





La réussite scolaire, la base de mon éducation

Ma mère, comme moi, venait d'une famille nombreuse. Elle n'a pas eu l'opportunité de finir ses études, après l'école primaire elle est restée à la maison à s'occuper de ses frères et sœurs jusqu'à son mariage avec mon père. Je suis née deux ans et demi avant une longue séparation qui a précédé un divorce quelques années plus tard. Je suis la sixième d'une fratrie de sept enfants. Ma mère n'ayant pas terminé ses études, s'est assurée que tous ses enfants aient les moyens d'aller plus loin dans leur éducation. J'ai ainsi pu, par concours de circonstances et grâce au support de ma mère, être la première parmi ses enfants à obtenir ce baccalauréat d'études secondaires qui m'a ouvert les portes à des études à l'étranger.

En temps normal, c'est durant le second cycle de l'enseignement secondaire (de la seconde à la terminale, littéraire ou scientifique) que les élèves sont encouragés à planifier sérieusement leur futurs carrières et projet d'études universitaires. Ceux qui en ont l'opportunité, comme moi à l'époque, ont de longues discussions avec leurs parents sur leurs choix. Ma liste de carrières potentielles était bien longue, je l'avais commencée à l'école élémentaire et elle changeait au gré des différents métiers exercés par les personnages fictifs dans les livres que je dévorais ou dans une série télévisée qui avait attiré mon attention. J'étais tour à tour archéologue, détective privé, astronaute, architecte écrivaine, etc. Ma liste incluait aussi quelques emplois pas très recommandables et inspirés de livres qui m'ont valu quelques punitions mémorables. Au fil du temps, le choix de mes parents s'y est ajouté et des carrières plus respectables et appropriées ont rejoint mes deux pages de carrières potentielles. Médecin en tête, avocate, métiers qui apportent du prestige et la reconnaissance de la masse sont devenus du jour au lendemain des carrières auxquelles je devais prétendre. Mon entrée en classe de seconde a vu ma liste être réduite considérablement, je devais être médecin même si je murmurais bruyamment à qui pouvait l'entendre : écrivaine. On m'appelait docteur Ogandaga pour m'habituer au

titre et pour s'assurer que je suive la voie qui m'était tracée. Dieu merci, pour moi et la petite fille qui rêvait d'être un million de personnes différentes, je ne suis pas devenue médecin. Comme le dit si bien Éric-Emmanuel Schmitt : « Un homme est fait de choix et de circonstances. Personne n'a de pouvoir sur les circonstances, mais chacun en a sur ses choix. » Mes choix, mes circonstances, m'ont forcée à réviser nos attentes et à suivre d'autres voies qui n'auraient sinon jamais eu l'opportunité de s'ajouter à ma petite liste de carrières.

Ouverture sur le monde

Parce que je n'avais le nez que dans mes livres ou rivés à un écran de télévision, l'engouement pour l'Internet et ses possibilités ne m'est venu que très tard. Quel ne fut pas mon choc lorsque j'ai découvert au bout de mes doigts un monde nouveau et grand, bien plus grand que ce que je m'imaginai.

Je me revois encore toute excitée relatant à ma mère mes visites dans le cybercafé du quartier. Je m'étais créé une adresse courriel que j'avais partagée avec ma meilleure amie de l'époque, parce qu'on avait trop peur (je ne sais plus trop de quoi) et surtout il ne nous était pas venu à l'esprit qu'on pouvait en créer deux. Nous étions tellement naïves à l'époque que l'on s'asseyait sur la même chaise pendant qu'on parcourait avidement le petit écran. Je me servais de ma main gauche pour taper les lettres proches de moi sur le clavier et elle faisait de même avec sa main droite, et vice versa. Cet espace était étranger à tout ce que nous avons connu jusque-là, loin de ces discussions enfiévrées dans nos chambres, à découper des magazines, écouter de la musique à fond ou tout simplement savourer le plaisir de lire tranquillement les jours pluvieux. Heureusement pour nous, après avoir observé notre manège pendant quelque temps, le gérant du cybercafé a fini (après quelques fous rires) par nous montrer comment nous servir d'un ordinateur.

Au fil des semaines, les reçus du cybercafé s'amoncelaient partout dans la maison. J'avais oublié la raison principale de mes visites et j'explorais le Web sans restriction. J'avais emménagé avec une de mes sœurs et son mari juste avant de commencer mon deuxième cycle du secondaire. Notre maison se trouvait à cinq minutes à pied de la banque où ma mère et elle travaillaient. Je ne sentais pas vraiment l'absence de ma mère, que je voyais tous les jours. Les week-ends, nous nous retrouvions en famille et je pouvais lui raconter mes découvertes les plus farfelues les unes après les autres, mais qui, au plus grand soulagement de ma mère, restaient très catholiques (si vous voyez ce que je veux dire).

Ce ne fut qu'en classe de terminale, beaucoup plus tard que prévu, que je me suis rappelé que mes visites dans le cybercafé avaient pour but de me permettre de trouver une université et d'obtenir une inscription préalable pour postuler à la bourse d'études offerte par mon pays aux bacheliers. La classe de terminale est une classe spéciale pour les parents comme les enfants. Elle détermine leur futur et est le point culminant de plusieurs années de préparation. Mes

Du Canada, je ne connaissais que ce que j'avais vu dans les Contes d'Avonlea, une de mes séries télévisées favorites.

recherches sont devenues plus fréquentes, je me rendais chaque jour après l'école attendre ma mère et ma sœur pour leur faire le compte-rendu de mes trouvailles. Cependant, j'ignorais vraiment comment m'y prendre pour postuler dans les universités. Ce fut donc une succession d'échecs qui me plongèrent dans une mini dépression. Ma mère ne se décourageait pourtant pas, ma sœur et elle m'encourageaient tous les jours à poursuivre ma recherche et m'accompagnaient aussi dans ma préparation de l'examen du baccalauréat qui s'avancait à grands pas.

Études supérieures à l'étranger

Les derniers mois avant le début de l'examen, les écoles reçoivent beaucoup de représentants d'institutions universitaires, écoles professionnelles nationales et internationales. Je fréquentais régulièrement les ambassades avec mon amie, nous mêlant à la masse d'autres étudiants à la recherche d'informations. La France, le Sénégal, le Mali, l'Allemagne, la Russie, la Chine, nous nous sommes rendues dans ces ambassades les unes après les autres, le soleil brûlant et la fatigue ne nous arrêtaient pas.

Nous avons décidé depuis longtemps que nous voulions faire nos études à l'étranger et nous étions dans la dernière ligne droite. Les après-midis après l'école, on combinait révision de cours et discussions sur notre stratégie de recherche. Ma mère et moi avons demandé de l'aide à un ami de la famille pour trouver des universités et, grâce à lui, j'ai pu entreprendre des démarches pour suivre mes études en Italie. Je devais cependant passer les deux premières années de mes études à étudier l'italien, ce qui ne m'enchanta guère.

Puis, en nous rendant en classe un matin, nous avons été informés de la visite d'un représentant de la faculté de l'Université Saint-Jean en Alberta. Je me souviendrai pendant encore longtemps de cette visite. Cet homme blanc détonnait tellement dans cette marée de têtes noires et surtout, il transpirait à grosses gouttes (je sais maintenant pourquoi). Il nous a fait une présentation de la faculté, la province de l'Alberta et de la ville d'Edmonton. Des noms et des espaces bien étranges, car, pour nous, au Canada, le Québec était la province la plus connue.

Du Canada, je ne connaissais que ce que j'avais vu dans les Contes d'Avonlea, une de mes séries télévisées favorites. En raison de l'absence d'une ambassade du Canada au Gabon, je ne l'avais pas considéré comme une destination potentielle. À la fin de la présentation, le Canada ne l'était toujours pas, non pas parce que le pays ni l'université ne me plaisait, mais le coût des études y était bien trop élevé. Avec ou sans bourse, je ne pouvais pas garantir que je serais capable

Avoir ce diplôme signifiait qu'une nouvelle page de ma vie allait commencer et que je pourrais enfin réaliser mes rêves les plus fous.

d'y vivre sans mettre de pression sur les capacités financières de ma mère. Pourtant, en rentrant à la maison, j'ai raconté cette visite assez incongrue – la plupart des représentants que nous avions eus à ce jour venaient du continent. J'ai rapporté en riant que le pauvre homme suait à grosses gouttes, j'ai décrit les belles images sur l'écran, l'émerveillement de mes camarades, la possibilité d'étudier en français et de vivre en anglais. Enfin, j'ai annoncé que lorsque les élèves avaient été appelés à manifester leur intérêt, je ne l'avais pas fait. Ma mère, qui m'écoutait en silence, a réagi tout de suite : « pourquoi ? », m'a-t-elle demandé. Je lui ai expliqué ma crainte concernant les frais de scolarité assez élevés et aussi mon hésitation face à cette présentation qui avait révélé un mode de vie très différent de celui que j'avais toujours connu. Ma mère ne partageait pas les mêmes sentiments que moi et, le lendemain, un peu hésitante, mais déterminée, je me suis rendue sur son insistance dans le bureau du directeur pour obtenir une fiche d'information.

Le temps est passé rapidement, bientôt j'ai dû concentrer mon attention sur mes examens. Je me souviens à peine de ces jours que je consacrais uniquement aux exercices préparatoires. J'ai passé les épreuves physiques tant bien que mal. L'éducation physique n'a jamais été ma matière favorite, mais je m'en suis sortie beaucoup mieux que je ne le pensais. Ce fut le tour des épreuves orales, puis écrites, qui ont duré trois jours. Puis, l'attente longue et inexorable.

J'ai obtenu mon diplôme de baccalauréat au premier tour. Je me rappelle encore le choc que j'ai eu en voyant mon nom sur la liste. J'avais travaillé d'arrache-pied pour obtenir ce diplôme, mais j'avais beaucoup de mal à refouler la crainte que mes efforts n'aient servi à rien. Avoir ce diplôme signifiait qu'une nouvelle page de ma vie allait commencer et que je pourrais enfin réaliser mes rêves les plus fous.

Pourtant, ce ne fut qu'un an et demi plus tard que j'ai enfin pu commencer un nouveau chapitre de ma vie. Même si j'avais choisi quelques universités, les dates limites pour les inscriptions étaient déjà passées. Comme la plupart de mes camarades, dans l'éventualité d'un échec, je n'avais pas entamé les démarches d'admission, à l'exception d'un contact avec les universités. Quelques jours donc après s'être rassemblés pour découvrir si oui ou non ils avaient une chance d'entrer à l'université, une masse d'élèves, moi comprise, se sont précipités dans les ambassades et les cybercafés pour finaliser leur processus d'admission.

Ceux qui avaient été plus malins et plus rapides ont été capables de trouver la documentation nécessaire pour obtenir une bourse, un visa d'étude,



etc. Avec l'aide de ma mère et d'une de mes grandes sœurs, j'ai fait de mon mieux pour trouver une université. J'avais un peu l'impression de repartir à zéro, toutes ces heures dans les cybercafés n'avaient finalement servi à rien. J'aurais pu commencer l'université dans mon pays, comme beaucoup de mes camarades, mais j'ai refusé cette éventualité. Je ne voulais pas d'interruption dans mes études, je voulais absolument voyager et découvrir autre chose. En attendant, je restais à la maison, m'occupais de mes neveux et nièces quand je ne cherchais pas à contacter une université. Mes démarches pour étudier en Italie ont repris leurs cours et je devais bientôt recevoir les documents dont j'avais besoin pour voyager. J'avais aussi envoyé des demandes dans d'autres universités, je n'avais absolument aucune préférence sur le pays, le programme, etc. J'avais complètement mis de côté le campus Saint-Jean, pourtant j'ai reçu un courriel de leur part concernant mon dossier d'admission incomplet. Encore une fois, encouragée par ma mère, j'y ai répondu sans vraiment y prêter grande attention. Presque une année s'était écoulée, de nouveaux bacheliers remplaçaient les anciens, la course folle pour les universités et les bourses d'études reprenaient. Malgré moi, je passais mes journées, emportée par la même fébrilité que ces élèves, à déambuler dans les cybercafés et le ministère responsable de l'attribution des bourses.

Mon dossier pour l'obtention était complet à l'exception d'une lettre d'admission dans une université. Toutes mes démarches pour étudier en Italie

étaient complètes, université, logement, etc., tout était fin prêt. Je me préparais déjà à y vivre, mais la lettre officielle d'admission n'était toujours pas arrivée. Quelle ne fut pas ma surprise quand, au lieu de la lettre venant d'Italie, c'est celle du Campus Saint-Jean qui arriva la première. C'était tout ce dont j'avais besoin pour obtenir une bourse d'études et enfin procéder aux formalités pour une demande de visa. N'ayant pas d'ambassade du Canada dans mon pays, j'ai dû voyager jusqu'au Cameroun, pays voisin du mien, pour les formalités d'immigration. C'est durant ce séjour que j'ai découvert pour la première fois que j'étais diabétique. Après l'obtention de mon permis d'étude, j'ai choisi, après consultation avec ma mère, de repousser ma rentrée universitaire à janvier. Les quelques mois qui me restaient, j'ai essayé de trouver le plus d'informations possible sur la ville dans laquelle j'allais m'installer. Mais la plupart des résultats de mes recherches étaient en anglais. Une amie de ma famille m'a conseillé cependant d'investir dans un manteau épais pour me protéger du froid. Le jour de mon départ, tout s'est passé assez rapidement, je n'avais jamais voyagé aussi loin, seule et surtout pendant aussi longtemps. J'ai pleuré pendant les premières heures du voyage, mais très vite je me suis sentie gagnée par l'excitation.

Une arrivée mémorable

Je suis finalement arrivée au Canada en janvier 2008 en plein milieu de l'hiver. Un hiver froid qui m'a pris par surprise malgré toute ma préparation. J'ai atterri à Montréal en fin d'après-midi avec beaucoup plus de retard que ce que j'avais prévu et j'ai donc manqué le vol qui devait m'emmener vers Edmonton. En pleine période de fêtes, j'ai eu beaucoup de mal à trouver un autre vol immédiatement. Comme moi, beaucoup d'autres étudiants ont des difficultés à trouver un vol vers leur destination finale. Cette première nuit au Canada fut passée à l'aéroport sur des chaises, certains dormant à même le sol froid. Le lendemain, je me suis retrouvée en compagnie d'un autre voyageur qui, comme moi, devait se rendre en Alberta. Après avoir déambulé sans trouver de solution, nous nous sommes mis à la recherche d'autres alternatives. Notre plus gros problème était la communication, il ne parlait qu'en anglais tandis que, même si je pouvais comprendre ce qu'il me disait, j'étais très souvent incapable de lui répondre. Pour notre plus grand soulagement, la rencontre fortuite d'une de ses connaissances bilingues à l'aéroport nous a permis de trouver un moyen de nous rendre en Alberta sans gâcher ce qui nous restait d'économies : le bus. Après presque quarante-huit heures de vol et d'attente interminables dans les aéroports, nous nous sommes retrouvés en chemin vers l'Alberta dans un voyage qui devait durer soixante-douze heures. Même si, intellectuellement, je comprends que ces soixante-douze heures étaient longues, ce n'est qu'au bout de cinq heures que j'ai vraiment réalisé la durée de l'aventure dans laquelle je m'étais embarquée. C'était surtout un long voyage au cours duquel j'ai eu l'opportunité de rencontrer beaucoup d'individus vivant un peu partout au Canada et certains issus de l'immigration comme moi. Mon compagnon de voyage a atteint sa destination finale, Calgary, avant moi. J'ai fini le reste du voyage toute seule et suis arrivée à Edmonton tard le soir.

J'ai appris très vite à aller à la rencontre de l'autre et à ne pas hésiter à échanger sur nos différences pour enlever cette peur de l'inconnu et de briser ces idées préconçues.

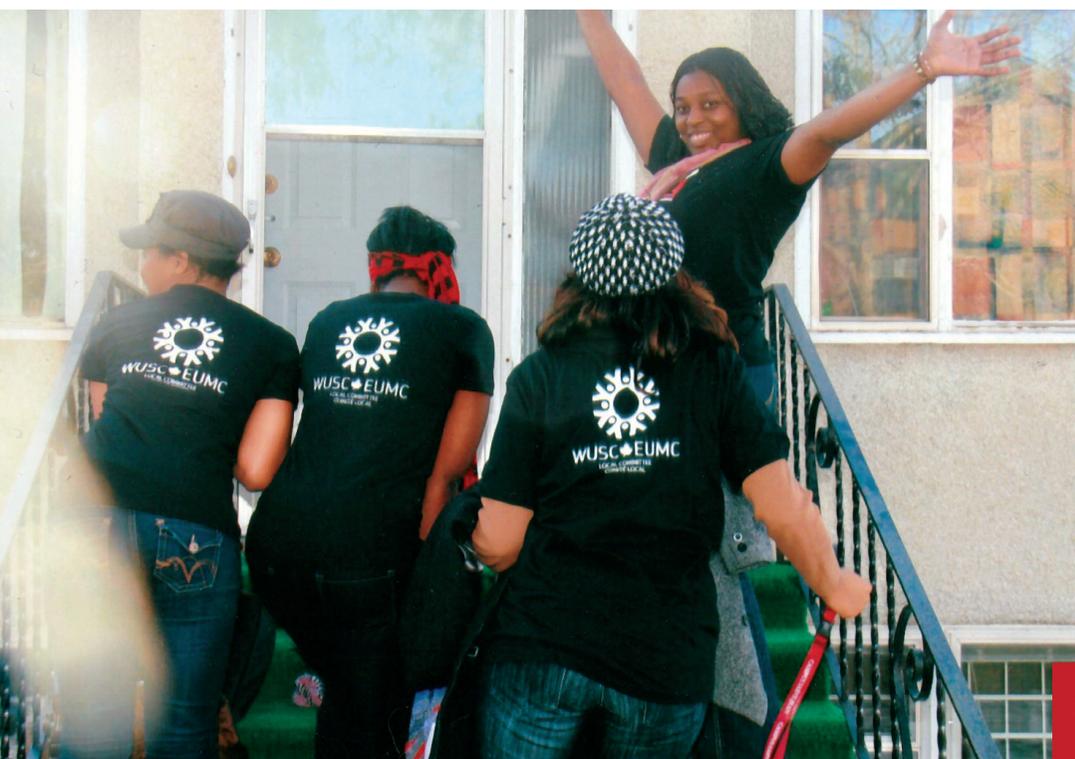
Malheureusement, à cause de tous ces changements, la fatigue, le froid, j'ai passé ma première semaine à Edmonton malade, avec une première visite aux urgences. Je ne parlais pas du tout l'anglais et j'avais beaucoup du mal à communiquer avec les gens autour de moi. J'étais terrifiée et je voulais par-dessus tout retourner chez moi. La perspective de devoir refaire ce long trajet ne m'enchantait guère et j'ai dû me résigner à rester et m'adapter.

Les jours qui ont suivi ont été assez mouvementés à cause du choc culturel intense auquel j'étais soumise. La langue, le climat, la nourriture, les gens, tout était différent. Je devais aussi m'adapter au système scolaire universitaire, et à la vie en résidence universitaire.

C'était par contre plus difficile d'être aussi loin de ma famille. Le cordon ombilical mesure en moyenne 2,5 cm de diamètre et 55 cm de long, moi je l'ai étiré sur 12 058 km. Ma première action le matin, après mon arrivée, a été de téléphoner ma mère qui s'inquiétait du long voyage que j'avais entrepris. Après m'être acheté un bon manteau d'hiver, des bottes, des gants, je me suis procuré un téléphone portable. Les premiers mois, les appels se multipliaient, il fallait apprendre à gérer le décalage horaire entre mon pays et le Canada. Je partageais avec ma famille mes expériences de chaque jour. C'était très difficile d'être une étudiante étrangère, et surtout une femme noire. J'étais très souvent la seule personne noire dans les cercles où j'évoluais. Les regards persistants des uns, les remarques et les questions déplacées des autres faisaient partie de mon quotidien. Mon intégration a été assez difficile au début, j'ai été en proie à la dépression et à de grosses crises d'anxiété. Je mangeais très mal et restais très souvent enfermée dans ma chambre en résidence universitaire, ce qui a eu un impact sur ma santé physique. Je craignais le regard des autres, que je ne comprenais pas. Il faisait froid, le ciel était constamment gris. Étant arrivée en janvier, j'avais du mal à m'intégrer dans des groupes, beaucoup de cercles d'amis s'étant déjà formés. De plus, je parlais très peu en classe et je restais dans mon coin en silence, échangeant peu avec mes camarades malgré ma nature bavarde. J'ai cependant eu l'opportunité de rencontrer d'autres étudiants, immigrants et Canadiens, des individus ouverts à la différence et qui se sont engagés avec moi dans un échange culturel très gratifiant. J'ai appris très vite à aller à la rencontre de l'autre et à ne pas hésiter à échanger sur nos différences pour enlever cette peur de l'inconnu et de briser ces idées préconçues.

Donner au suivant

Après environ une année au Canada, j'avais rencontré un certain nombre d'individus venant de partout dans le monde, ce qui avait enrichi de beaucoup ma vision du monde et mes relations avec les autres. Cela m'a encouragée à m'engager dans des activités de volontariat dans divers clubs universitaires et dans la ville. C'est d'ailleurs durant cette période, ma deuxième année universitaire, que j'ai découvert l'existence de la Coalition des Femmes de l'Alberta. Je ne me suis pas impliquée directement avec la Coalition à ce moment-là, mais je suis devenue membre de plusieurs clubs, dont Entraide universitaire mondiale du Canada (EUMC) au Campus Saint-Jean où j'ai œuvré pendant plusieurs années en tant que membre bénévole et plus tard en tant que coprésidente du club. Je me suis intéressée dès le départ aux initiatives qui favorisent le développement des femmes et des filles, en particulier l'accès à l'éducation, les initiatives touchant aussi la santé mentale des femmes et la prévention de la violence. J'ai aussi fait du bénévolat avec des organismes tels que Big Brothers Big Sisters of Canada et je me suis aussi engagée dans le groupe de jeunes adultes de mon église. Me souvenant des difficultés auxquelles j'ai dû faire face durant mon arrivée et qui ont continué durant mon cursus universitaire, je me suis aussi beaucoup impliquée auprès des nouveaux étudiants immigrants qui arrivaient au Campus Saint-Jean. Je tenais absolument à tous les rencontrer pour éviter qu'ils ne se trouvent pris dans cet isolement qui m'avait paralysée à mon arrivée.



Nouvelle adaptation

Pourtant, à peine ai-je commencé à faire mes marques et à découvrir ma terre d'accueil que de nouveaux défis sont apparus. À la fin de ma deuxième année à l'université, le président de mon pays d'origine est décédé et son fils lui a succédé au pouvoir. Cette nouvelle est venue avec une vague de changements qui nous ont tous pris au dépourvu, en particulier avec la fin du programme de bourse d'études octroyé aux étudiants à l'extérieur du pays. À l'époque, j'étais de retour chez moi pour des vacances d'été, retrouvant avec joie toute ma famille. Ma joie fut de courte durée en découvrant que je devais repartir au Canada sans bourse d'études. La nouvelle m'a atterrée et j'ai pris la décision de ne pas retourner et de rester dans mon pays auprès de ma famille. Ma bourse d'études était à peine suffisante pour m'aider à payer mes études et mon logement. Sans elle, ma situation serait bien plus précaire et je refusais de mettre cette pression financière sur ma mère qui avait pris sa retraite après trente et un ans de service. Mais cette dernière a catégoriquement refusé que j'abandonne mes études et c'est presque *manu militari* qu'à la fin prévue de mon séjour, j'ai été conduite à l'aéroport. J'ai protesté tout au long du trajet, en larmes, bien plus triste que durant mon premier voyage vers le Canada. J'étais pleine d'incertitudes et je doutais sérieusement de ma capacité à affronter ce qui m'attendait.

J'ai repris mes cours en septembre le ventre serré par la peur. Je savais intuitivement que de nombreux changements allaient se mettre en place, et ce fut le cas. J'ai été obligée de trouver des petits boulots pour couvrir mes frais de logement, de nourriture et surtout mes médicaments. Très souvent, je devais choisir ces derniers, ma santé mentale et physique étant sévèrement affectée par le stress. À mon plus grand désarroi, mes notes scolaires ont été les plus touchées par ce changement, le temps que je devais consacrer aux études a été reporté sur les différents emplois dont j'avais tout autant besoin. J'ai cependant continué à m'impliquer plus sérieusement dans des activités extracurriculaires. Je suis devenue coprésidente de l'EUMC durant cette période et me suis investie dans de nombreuses activités de sensibilisation et de collectes de fonds pour des causes diverses. Pour payer ma scolarité, j'ai dû recourir à des prêts et des bourses offertes par l'université. Cela m'a pris de nombreuses années pour rembourser la majeure partie des prêts que j'avais contractés durant cette période. Ma mère et ma sœur m'aidaient du mieux qu'elles pouvaient en m'envoyant dès que possible un peu d'argent pour m'aider à survivre. Je donnais à tous l'impression de bien gérer la situation, mais le poids de tous ces changements me plongeait dans de longues périodes d'angoisse et surtout de questionnements, parce que maintenant je comprenais pour la première fois que tous mes plans et ces rêves que j'avais en arrivant au Canada n'allaient probablement jamais prendre forme. Je ne savais pas si cela était une bonne ou une mauvaise chose. J'avais quand même beaucoup plus de choix que lorsque j'avais complété ma liste de carrières potentielles, le seul inconvénient était qu'un changement de cursus ou reprendre mes études de zéro s'imposait pour que je puisse prétendre à certains.

J'étais toujours dans une période d'incertitude et de peur. Ne pas avoir une vision claire de l'avenir ni la sécurité d'un statut d'immigration me minait. Cependant, les dernières années m'avaient rendue plus forte et avaient affermi ma détermination de ne pas abandonner.

Vers la fin de mes études, malgré les apparences, j'étais perdue, confuse et bien sûr criblée de dettes. J'ai aussi découvert que je devais me lancer dans une autre course contre la montre pour régulariser mon statut au Canada. Il me fallait soumettre une demande de visa de travail, trouver un emploi et commencer la longue route vers la résidence permanente. J'étais toujours dans une période d'incertitude et de peur. Ne pas avoir une vision claire de l'avenir ni la sécurité d'un statut d'immigration me minait. Cependant, les dernières années m'avaient rendue plus forte et avaient affermi ma détermination de ne pas abandonner. De plus, j'avais le soutien de ma mère, je savais que les prochaines années seraient difficiles, mais j'étais prête à affronter l'avenir.

Un an après avoir obtenu mon diplôme, j'ai été embauchée comme employée à temps plein dans la bibliothèque universitaire de ma faculté. Le monde du travail m'a prise par surprise, beaucoup plus que l'université. L'abondance d'informations à maîtriser, les politiques de travail, les relations interpersonnelles, les différences culturelles, le racisme. J'ai dû m'adapter à une nouvelle façon de vivre qui dépassait de loin tout ce que j'avais vécu. Si jamais je subissais une injustice ou que je ne comprenais pas quelque chose, je me taisais. Contrairement à celle que j'étais durant mes années universitaires, j'avais trop peur de me démarquer, convaincue que me plaindre ou poser des questions m'empêcherait d'obtenir ces papiers que j'attendais avec tant de désespoir.

Ce fut aussi une période où je me suis découverte le plus, mes forces, mes faiblesses. Je continuais mon travail auprès d'autres immigrants qui avaient besoin d'orientation. Je n'avais pas encore finalisé mon statut d'immigration, mais j'explorais d'autres avenues pour moi et ma famille. Bientôt, j'ai été rejointe par deux membres de ma famille, ce qui a rendu ma situation un peu moins désespérée. J'avais le réconfort de les avoir à mes côtés. Quand j'ai finalement obtenu ma résidence permanente, j'ai ressenti avec soulagement un grand poids se libérer de mes épaules.

C'est à ce moment que je me suis dit qu'il était temps pour moi d'explorer d'autres options : retourner à l'école, prendre soin de ma santé, etc. Je me suis inscrite à certains cours dans divers domaines pour déterminer finalement lequel me plairait le plus, ayant fait le deuil d'éventuelles études médicales. Vu que j'aimais donner des conseils à mes connaissances, surtout dans le domaine de la recherche d'emploi, je me suis intéressée aux ressources humaines. Je

pensais devenir coach de carrière. Je me suis donc inscrite dans un programme de certificat en ressources humaines. À la même époque, je me battais aussi pour rembourser la plupart des prêts que j'avais contractés durant mes études. Je rentrais régulièrement dans mon pays pour voir ma famille et m'émerveillais à chaque fois que je découvrais à quel point j'avais changé. Ma mentalité, ma perception des choses étaient tellement différentes que je me sentais étrangère dans mon propre pays. Mais j'adorais retourner chez moi, retrouver les murs de mon enfance et me replonger dans une vie où, pour quelques minutes, quelqu'un d'autre que moi avait les rennes sur les décisions à prendre. Au bout de quelque temps, j'ai ressenti le désir de faire découvrir à ma mère la vie que je menais au Canada. Je voulais qu'elle rencontre mes amis, mes collègues de travail, la neige qui lui semblait tellement fascinante. En 2017, après l'avoir difficilement convaincue, j'ai entrepris les démarches pour qu'elle puisse me rendre visite au Canada. Quelques semaines après que sa demande de visa a été approuvée, ma mère est tombée et a dû être hospitalisée de toute urgence. Elle est morte emportée par un arrêt cardiaque le jour même de son anniversaire.

En perte de repère

J'ai peu et beaucoup de choses à dire sur cette période, mais je me souviens d'une période noire, dont je me remets à peine. Je pensais avoir connu la douleur, le désespoir, la peur, mais ce n'étaient que des mots vides de sens comparé à tout ce que je j'ai ressenti à sa mort. J'avais l'impression d'avoir perdu ma boussole interne et subitement tout est redevenu gris et je ne savais plus où j'allais. Le fait que j'étais aussi loin pendant que ma mère luttait entre la vie et la mort me hantera jusqu'à la fin de mes jours. C'est dans cet état complètement désespéré et brisé que je suis retournée dans mon pays natal pour les funérailles de ma mère. Rien ne s'est passé comme prévu, je me suis retrouvée à l'aéroport sans valise. Choquée par les divisions familiales, je n'ai pas été capable de faire mon deuil comme je l'aurais voulu. Ma deuxième sœur aînée, terrassée par un AVC quelques années plus tôt, nécessitait un accompagnement constant, ma petite sœur aussi brisée que moi s'est renfermée sur elle-même. Moi, je ne pouvais pas pleurer, c'est la première consigne que j'ai reçue à l'aéroport : tu ne dois pas pleurer. Tu dois être forte pour les autres. Au bout de plusieurs jours passés sans que je comprenne vraiment ce qui se passait, je me suis demandé encore une fois si rester n'était pas la meilleure solution. Mes engagements au Canada étaient restés en suspens et, contrairement à la dernière fois où je m'étais posé cette question, je m'étais construit une vie que je n'étais pas sûre de vouloir abandonner. J'ai donc fait donc le choix difficile de revenir.

Complètement chamboulée, extrêmement dépressive, je suis passée par une grande période noire, où ma santé physique s'est détériorée rapidement. J'avais négligé ma santé et j'ai tenté de me reconstruire au milieu du chaos qu'était devenu ma vie. Je vivais alors plus que jamais partagée entre deux continents. Tous mes plans n'avaient plus d'importance et je questionnais mes choix les uns après les autres. N'ayant plus le support émotionnel de ma mère, je me

mourais à petit feu. Pourtant, si sa mort m'a appris une chose, c'est que je n'étais pas seule. C'est grâce à ces amis, cette famille que j'ai choisie et ai construite au fil des ans que j'ai remonté la pente. Leur soutien inconditionnel m'a permis de rester à flots et, peu à peu, j'ai décidé de me sortir de la période noire dans laquelle j'avais sombré. Je voulais retourner à l'université et faire quelque chose que j'aimais vraiment. J'avais cessé de m'impliquer dans du bénévolat; j'ai décidé progressivement de m'y remettre. C'est à ce moment-là que j'ai choisi de me joindre à la Coalition des Femmes de l'Alberta. Je me suis aussi lancée dans les demandes d'admission à des programmes de maîtrise. J'ai retrouvé peu à peu l'envie de m'impliquer dans diverses activités. J'ai été admise dans un programme de maîtrise en technologie éducative à l'université Laval en automne 2018. Je ne savais pas vraiment de quoi il s'agissait à l'époque, mais dès les premiers cours j'ai découvert que j'avais fait le bon choix, j'adore. En même temps, j'ai poursuivi mon implication communautaire avec la coalition des Femmes et me suis découverte aussi une véritable passion, car la mission de l'organisme va de pair avec les causes qui me sont chères. Je me suis ouverte peu à peu à la vie et me suis préoccupée de ma santé. Il était aussi temps pour moi de soumettre une candidature pour une demande de nationalité canadienne. Je me suis sentie moins fébrile que lors de ma demande de résidence permanente. Mais je reste quand même inquiète car les demandes d'immigration sont toujours chargées de stress, d'inconnu, dus à l'attente parfois très longue. J'attends toujours d'ailleurs une réponse à ma demande.

Je n'ai pas eu la chance de faire découvrir le Canada à ma mère, mais ma sœur a obtenu un visa pour me rendre visite en 2019. C'était une expérience étrange, parce que je pensais que ma mère serait la première à faire ce voyage, mais surtout réconfortante. J'ai découvert que j'avais encore beaucoup de soutien de la part de ma famille et j'en suis devenue plus forte. J'ai terminé mes études l'année suivante en pleine pandémie. Je suis toujours en train de me poser des questions sur mon avenir, sur mes choix, j'ai fait la paix avec cette partie de moi qui s'inquiétait de ne pas avoir de réponses à toutes mes questions. Au lieu de m'en effrayer, j'accueille maintenant avec joie toutes ces questions, cela veut dire qu'il me reste encore des choses à apprendre, à découvrir. Durant la pandémie, j'étais seule face à moi-même et la réalisation que certaines blessures n'allaient pas guérir comme par magie; de nombreux défis m'attendent encore. Mais je suis bien plus que la somme de mes blessures et défis, j'ai beaucoup à apprendre et à enseigner. Je me sers de mon rôle dans la Coalition pour que ma voix, mon histoire, aussi modeste soit-elle, fassent écho chez d'autres et leur rappellent que quelle que soit la durée de la noirceur, le jour apparaît toujours.

VALENTINE SKEELS

ALBERTA

PAYS D'ORIGINE : FRANCE, POLYNÉSIE FRANÇAISE

la Ora Na! Hello! Bonjour!

De la Polynésie française au Canada : fusion de deux cultures

Il y a 20 ans, enceinte de mon premier enfant, j'avais décidé de traverser les océans avec mon mari, pour nous installer en Alberta, d'où il est originaire, en quête d'une nouvelle expérience de vie. C'est une décision que je n'ai jamais regrettée. Je m'appelle Tepuarii Skeels mais on m'appelle par mon deuxième prénom, Valentine. Je suis originaire de la Polynésie française, mariée à un Canadien anglophone et mère de quatre beaux enfants bilingues : Kyla, Koralee, Keana et Bryden. Ensemble, nous vivons en Alberta depuis 20 ans. Voici mon histoire.



Une belle histoire qui commence en 1999

Lorsque l'occasion s'était présentée de partager mon expérience personnelle de femme immigrante au Canada, j'étais ravie de le faire car mon histoire, je la raconte souvent. Cependant, je me suis rendu compte que partager cette histoire sur papier n'était pas aussi facile que je le pensais. Comment écrire vingt ans d'une belle aventure au Canada en quelques mots? Je me replonge alors dans mes souvenirs pour m'aider dans ma rédaction.

Cette belle aventure a commencé en 1999. J'étudiais à Vancouver et j'avais fait la connaissance de ce beau Canadien qui vivait à Edmonton, Alberta. C'était l'amour au premier regard, un coup de foudre, comme on dit. Un jour, nous avons décidé de partir en vacances en Polynésie française, d'où je suis originaire. Ces vacances ont duré deux ans, car nous nous sommes mariés là-bas dans la tradition locale polynésienne, entourés de nos familles et amis. De plus, nous avons décidé de nous installer sur l'île de Moorea, car j'avais trouvé un emploi avec l'office du tourisme.

Dès notre arrivée en Polynésie française, mon mari s'était senti chez lui et s'était vite imprégné de la culture polynésienne. Il ne rencontrait aucune difficulté à adopter le mode de vie local, qui était bien différent de celui qu'il connaissait au Canada. Il avait même développé un goût pour la cuisine locale : le poisson cru au lait de coco, du Poè aux fruits (plat typique de Polynésie à base d'amidon, de purée de fruits et de lait de coco) et du pain traditionnel au coco, pour ne citer que quelques exemples.

Cependant, je ne me rendais pas compte des défis que mon mari pouvait rencontrer en déménageant dans un nouveau pays où il devait prendre ses repères et se faire une place. De plus, n'ayant aucune notion de la langue française, il était inévitablement confronté à la barrière linguistique. Il arrivait à se débrouiller, mais pas suffisamment à long terme et encore moins pour se trouver du travail dans le domaine qu'il voulait. Il était très important pour moi que mon mari soit heureux et épanoui, tout en restant fidèle à ses aspirations personnelles. Au bout d'un moment, il était évident que nous étions appelés à avoir un autre changement de vie. Le cheminement interne pour un retour au Canada commença et nous attendions le moment propice pour passer à l'action.

Lorsque je fais un retour sur ces dernières années de ma vie au Canada, je suis extrêmement reconnaissante pour toutes les personnes que j'ai rencontrées. Je suis également reconnaissante pour toutes les leçons de vie que j'ai apprises, sans lesquelles je ne serais pas la femme épanouie que je suis devenue aujourd'hui.

Il était très important pour moi que mon mari soit heureux et épanoui, tout en restant fidèle à ses aspirations personnelles.

« N'oublie jamais qui tu es et d'où tu viens. Dans les moments difficiles, comme dans les moments joyeux, nous serons toujours avec toi. Souviens-toi de tes racines ! »

En quête d'un autre changement de vie

Après deux belles années à Tahiti, mon mari et moi étions aux anges d'apprendre que nous attendions notre premier enfant. Nous nous sentions prêts à ce moment-là à entreprendre les démarches pour revenir nous installer au Canada avant sa naissance. Nous étions sûrs d'avoir pris la bonne décision, mais, personnellement, j'étais angoissée de savoir que j'allais accoucher dans un autre pays, loin de ma famille et de mes amis. Vivre loin d'eux voulait dire écrire ma propre histoire et dépasser mes limites.

Je me souviens encore du jour où mon mari et moi avons annoncé à mes parents que j'étais enceinte et également notre intention de revenir au Canada avant la naissance de notre enfant. J'appréhendais leur réaction face à ces deux nouvelles. Je craignais que la déception de l'annonce de notre départ fasse naître la méfiance envers mon mari et engendre des tensions entre nous. Ce n'était certainement pas le but recherché. Contrairement à mes craintes, mes parents étaient heureux d'apprendre qu'ils allaient être grands-parents pour la première fois et soutenaient notre décision de déménager au Canada. Je me souviens encore de la voix de ma mère qui me disait : « N'oublie jamais qui tu es et d'où tu viens. Dans les moments difficiles, comme dans les moments joyeux, nous serons toujours avec toi. Souviens-toi de tes racines ! » Ces paroles m'avaient apporté le sentiment de réconfort dont j'avais besoin pour ce grand changement de vie.

Munis d'une valise chacun, mon mari et moi avons laissé derrière nous nos premières années de vie de couple, et quitté la Polynésie française la tête et le cœur remplis de beaux souvenirs, et surtout avec l'espoir d'une vie heureuse au Canada avec notre premier enfant. Nous n'avions aucune idée de ce que l'avenir nous réservait, mais nous sommes restés confiants d'avoir pris la bonne décision.

Le voyage entre la Polynésie française et le Canada m'a paru plus long que prévu. Mon mari et moi partions à la rencontre de l'inconnu avec une nouvelle perspective de la vie. J'avais hâte de vivre ce sentiment d'émerveillement envers mon nouveau pays d'accueil.

Nous sommes arrivés à Edmonton au début du mois de janvier 2002 en soirée, dans un froid perçant, accueillis à bras ouverts par mes beaux-parents qui nous ont dit : « *Welcome home.* » C'était le début de notre nouvelle vie au Canada.

Mon intégration

La première année a été la plus difficile. Il me tenait à cœur de réussir mon intégration dans ce nouveau pays et de sortir de ma zone de confort. À mon tour de trouver mes repères et de maintenir cet équilibre entre mon adaptation à mon nouvel environnement et la préservation de mon identité. À moi de trouver ma place. Ma maîtrise de la langue anglaise m'avait énormément aidée dans ma vie sociale en facilitant les démarches pratiques : permis de séjour au Canada, obtention d'un numéro d'assurance sociale, permis de conduire, assurance maladie, ouverture d'un compte bancaire, logement et recherche d'un médecin pour le suivi de ma grossesse. Je n'étais pas une touriste de passage au Canada. J'étais chez moi ! La curiosité était mon amie et j'étais ouverte d'esprit. Je m'étais perdue plusieurs fois en explorant ma nouvelle région seule, ce qui m'avait permis de repérer mes adresses préférées et de construire de nouvelles amitiés. Lorsque mon mari ne travaillait pas, on partait à la découverte de cette belle province. Je n'aurais jamais pu surmonter les défis du choc culturel et vivre les étapes importantes de ma transformation personnelle sans le soutien infailible de mon mari et de sa famille.

La technologie était le moyen important de communication avec ma famille en Polynésie française. Durant des années, Skype était un outil vital pour notre bien être émotionnel et le maintien de nos liens familiaux à distance. Mes parents étaient rassurés, non seulement d'avoir régulièrement de mes nouvelles, mais aussi de me voir et de m'entendre parler des petites choses du quotidien. Nos échanges rendaient notre séparation moins difficile.

Ces dernières années, les réseaux sociaux sont devenus nos plateformes de communication avec la famille et les amis du monde entier, non seulement pour moi, mais aussi pour mes enfants qui sont restés en contact avec la famille et avec leurs amis à l'étranger.

Ayant fréquenté le système scolaire français, j'ai dû me familiariser avec celui du Canada. Tout est différent, de la prématernelle à la douzième année. Mon mari et moi étions chanceux d'avoir pu inscrire nos enfants à la prématernelle Le Pays des Jeux, qui se trouve au sein de l'école La Prairie, la seule école francophone à Red Deer. C'est également dans cette belle école que nos enfants ont suivi la majorité de leur scolarité et ont forgé leur identité. Au fil des années, ce milieu scolaire francophone a permis à notre famille de cultiver notre sentiment d'appartenance en tissant des liens forts avec d'autres membres de la communauté.

Je n'aurais jamais pu surmonter les défis du choc culturel et vivre les étapes importantes de ma transformation personnelle sans le soutien infailible de mon mari et de sa famille.

Transmission de la culture et des traditions

J'ai toujours voulu garder mon identité et mes racines. La culture, les traditions et la langue polynésiennes occupaient une place considérable dans ma vie. Il était primordial pour moi de pouvoir transmettre cet héritage à mes enfants, surtout en étant loin de la Polynésie française. Je désirais également que mes enfants vivent pleinement la culture canadienne et l'héritage allemand de leur père. La solution était de nous construire une nouvelle culture et de commencer nos propres traditions en incorporant ces héritages. Après tout, notre couple représentait bien l'union de ces cultures complètement différentes.

Un exemple de tradition culturelle polynésienne très importante à mes yeux que je n'ai malheureusement pas pu mettre en pratique pour ma famille ici au Canada est celle appelée le « Pu Fenua ». C'est un geste symbolique qui marque le lien entre la naissance, le placenta et la terre. Lorsqu'un enfant naît, la coutume veut que le placenta soit enterré dans la cour de la maison ou le jardin familial, en plaçant un arbuste sur celui-ci. Cet arbre est le lien symbolique entre la terre et l'être humain. Il a fallu que je me fasse à l'idée que cela ne pourrait pas se faire pour ma famille lorsque l'infirmière nous a regardés avec de gros yeux, et d'un air choqué, quand mon mari lui a demandé de nous remettre le placenta à la naissance de notre fille aînée. Ma mère, qui était présente dans la salle d'accouchement, était effondrée. C'était notre premier choc culturel. Ce jour-là, mon mari et moi avons décidé de commencer notre propre tradition : symboliquement, mon père, qui était à Moorea, avait planté un arbre fruitier



pour la naissance de sa petite-fille dans notre jardin, un geste qu'il a eu pour la naissance de mes quatre enfants.

Pour renforcer ce lien avec la Polynésie française et ma famille, mes quatre enfants ont chacun un prénom polynésien : Niuhihiere (nom de notre première fille qui nous a été donné lors de notre mariage, selon la tradition), Mihiarii (nom de ma mère et ma grand-mère), Tepuarii (mon nom) et Heimata (le nom de mon père). Mes enfants sont très fiers de leurs noms polynésiens, de leurs ancêtres et de leur héritage.

Nous sommes toujours très heureux de recevoir la famille et les amis polynésiens chez nous et de partager une partie de notre quotidien avec eux. C'est un moment de partage privilégié que j'apprécie énormément et qui nous permet de continuer cette transmission culturelle.

Nos célébrations familiales au Canada ont toujours une touche multiculturelle, que ce soient les anniversaires, les fêtes de fin d'année, les baptêmes, premières communions, confirmations, graduations... C'est ce qui nous rend uniques. Nous sommes canadiens, français, polynésiens et allemands. Notre famille est une fusion entre la terre et la mer.

Ma belle-famille est d'origine allemande et excelle dans la pâtisserie avec ses belles recettes de famille. Tous les ans, pour les fêtes, mes enfants se joignent à leur grand-mère et leur tante paternelles et passent toute une journée à préparer de bonnes gâteries. Nous partageons ensuite un bon repas ensemble en famille. Notre repas de Noël, par exemple, est un voyage culinaire du Canada à la Polynésie française en passant par l'Allemagne.

Un sentiment d'appartenance

La société dans laquelle nous vivons nous expose bien souvent à des opinions préconçues et à des jugements. Je me suis retrouvée à quelques reprises face à des préjugés et comportements négatifs du fait que je suis une immigrante. J'ai dû apprendre à m'outiller positivement pour réduire l'impact mental de situations négatives en changeant mes propres perceptions des autres. Comme je dis souvent à mes enfants, nous sommes tous des êtres uniques et non des stéréotypes. Il est important d'apprendre à connaître les personnes que nous rencontrons.

Vivre à Red Deer m'a beaucoup aidé à développer ce sentiment d'appartenance et de fierté en participant à des événements durant lesquels je peux, avec ma famille, partager mes expériences et mes expressions culturelles polynésiennes avec d'autres membres de la communauté, et surtout apprendre à connaître d'autres cultures. Cela m'a permis aussi de tisser des liens avec d'autres personnes. Une des leçons de vie que j'ai apprises est que ma culture me définit, reflète mes valeurs et conditionne ma vision des autres. Ma culture est aussi la fenêtre à travers laquelle le reste de la communauté me voit. L'année 2005 a marqué le début d'une grande collaboration avec plusieurs groupes culturels

locaux lorsque mes trois filles âgées seulement de trois ans, deux ans et un an ont fait leurs premiers pas de danse traditionnelle polynésienne sur scène. Ces dernières années, mon sentiment d'appartenance s'est renforcé en rencontrant d'autres Polynésiens vivant en Alberta. Nous essayons de nous rencontrer une fois par année autour d'un bon repas traditionnel et de maintenir le lien culturel qui unit nos familles.

L'esprit de communauté dans lequel je vis n'existerait pas sans esprit de bénévolat. J'ai fait des heures de bénévolat au sein de ma communauté ces vingt dernières années, ce qui a également contribué à la construction de mon identité et à mon épanouissement personnel. C'est une valeur importante de la vie que j'essaie de transmettre à mes enfants. Apprendre à redonner à la communauté, c'est une façon de contribuer à la société dans laquelle nous vivons.

Ma passion pour le voyage

Ayant grandi en Polynésie française, j'avais déjà une double culture : française et polynésienne. Ma mère, qui était enseignante, était à sa façon, une grande voyageuse, avide de découvertes et de nouvelles expériences. J'ai attrapé le goût du voyage très tôt, grâce à elle qui m'a fait découvrir le monde dès mon plus jeune âge. Elle me disait souvent que la meilleure école est celle de la vie et que les voyages aident à forger notre identité. Elle m'encourageait à apprendre davantage, à creuser plus profondément et à repousser mes limites. Voyager avec ma mère m'a appris l'importance de passer du temps de qualité avec les gens qu'on aime et de créer nos plus beaux souvenirs.

Voyager est ancré en moi depuis des années et reste une de mes plus grandes amours. Il n'y a rien qui me fasse autant vibrer que les voyages, qui ont développé chez moi ce sentiment de curiosité : curieuse de connaître d'autres cultures, des goûts, des odeurs, des paysages et des visages que je ne connais pas. C'est grâce aux voyages que j'ai appris à prendre confiance en moi. Cette passion m'accompagne partout et dans tout ce que j'entreprends, et m'aide à sortir de ma zone de confort.

Je suis fière de partager cette passion avec mon mari et mes enfants. J'essaie à mon tour de transmettre à mes enfants cette sensation de découverte, d'aventure, d'ouverture d'esprit et d'apprentissage en les encourageant à faire des voyages dès que des occasions se présentent, car le monde est beau et une des plus belles choses que nous pouvons faire dans notre vie est de partir à sa découverte. J'aime nos voyages en famille. J'aime voir leur réaction lorsqu'ils découvrent quelque chose de nouveau, et partager avec eux de nouvelles expériences.

Aujourd'hui, je suis extrêmement reconnaissante de travailler dans ce domaine qui me permet de joindre l'utile à l'agréable. Cela fait partie de mon mode de vie. Un voyage pour moi est une découverte de soi au travers d'une expérience de vie unique qui nous fait sortir de la routine et nous permet d'explorer de

nouveaux horizons. J'ai décidé que cette passion est beaucoup trop grande pour rester enfouie en moi et que j'ai envie de la partager avec d'autres personnes qui partagent ce même amour pour le voyage, cette même obsession. J'ai décidé d'organiser des voyages, particulièrement en Polynésie française, et d'accompagner ces groupes de personnes. Ma vie d'adulte est rythmée en fonction de mes rêves et de mes projets et je m'organise pour travailler en fonction de mes voyages.

« Il faut tout un village pour élever un enfant »

Devenir parent ne vient pas avec un manuel d'instructions. « Il faut tout un village pour élever un enfant. » La plupart d'entre nous ont déjà entendu ce proverbe africain. Pour moi, cette phrase a une signification très importante, car quand j'imaginai la vie de mes enfants, avant, je la voyais semblable à mon vécu : très aimée, entourée et protégée. Je vivais proche de mes grands-parents et du reste de ma famille, et j'allais juste à côté pour jouer avec mes cousines. Mon village était mon île, Moorea. La vie m'a poussée plus loin du nid familial, de l'autre côté de l'océan, au Canada. Je voulais malgré tout pouvoir offrir la même expérience à mes enfants, qu'ils se sentent toujours aimés et pas seulement de leurs parents, mais de tout un village.

C'est ce que mon mari et moi avons réussi à leur offrir. Notre village existe depuis vingt ans et est composé de toutes les personnes chères à nos cœurs, qu'ils soient au Canada ou en Outre-mer : arrière-grands-parents, grands-parents, oncles, tantes, cousins, parrains, marraines, amis. Ce village est la fusion de deux mondes, mais surtout une communauté qui leur permet de vivre pleinement leurs cultures, leurs langues, valeurs et traditions. Il permet à mes enfants de développer la confiance et l'estime de soi, et de vivre dans la diversité. J'aime les voir épanouis et se sentir soutenus dans tout ce qu'ils entreprendront dans le futur. Tout est possible.

Mes principes de vie

Depuis vingt ans, j'essaie de mettre en pratique ces principes de vie qui sont inspirés des « Quatre lois de la spiritualité » et que je j'aspire à transmettre à mes enfants :

« Personne n'entre dans ma vie par hasard, toutes les personnes autour de moi, toutes celles qui interagissent avec moi sont là pour une raison précise, pour m'apprendre à progresser dans toutes les situations. »

« Chacune des situations qui se produisent dans ma vie est idéale, même si mon esprit et mon ego sont réticents et non disposés à l'accepter. Rien de ce qui s'est passé dans ma vie n'aurait pu être autrement. »

« Tout commence au bon moment, pas avant ni plus tard. Quand je suis prête à commencer quelque chose de nouveau dans ma vie, c'est alors que cela aura lieu. »



« Si quelque chose est terminé dans ma vie, c'est pour mon évolution, donc il est préférable de le laisser mourir, d'aller de l'avant et continuer désormais enrichis par l'expérience. »

Pour finir, je suis fière de faire partie de ces femmes qui ont choisi de quitter leur pays d'origine et leur famille pour une nouvelle vie au Canada. J'ai réussi à surmonter les défis de ces changements de vie grâce à l'amour, la confiance et le soutien de mon mari, Wayne.

Aujourd'hui, je suis une femme épanouie.

En écrivant ces quelques mots, je sors encore une fois de ma zone de confort. Je pense que ce n'est pas un hasard si vous lisez mon histoire, et j'espère pouvoir inspirer d'autres femmes à écouter leur cœur et à lui faire confiance.

ROKIA TAMACHE

COLOMBIE-BRITANNIQUE

PAYS D'ORIGINE : ALGÉRIE



Rokia Tamache
La goutte qui déborde...
Roman



Au-delà des apparences

Je ne voulais jamais m'éloigner du pays qui m'a vu naître. Pour permettre à mes fils de choisir l'orientation académique qu'ils souhaitaient entreprendre, j'ai quitté les miens. Trois destinations se dessinèrent dans mon esprit : le Canada, l'Australie et la Côte d'Ivoire. J'ai privilégié le Canada, car mes fils et moi-même maîtrisons, entre autres, la langue française. J'étais venue, deux ans plus tôt, comme touriste à Montréal. Dans l'ensemble, il s'agit d'une société repliée sur elle-même. Les gens ne sont pas constants, leurs préjugés changent au fil des événements ou de nouveaux arrivants. Ils vivent dans la peur de disparaître au profit des immigrants. Je me suis installée à Vancouver depuis bientôt six ans pour réunir mes deux fils afin de leur faciliter le travail après mon décès. Aussi, la première fois que j'étais venue rendre visite à l'un de mes fils, j'ai été saisie par la beauté et le climat de cette ville.



« Mais, madame, on n'immigre pas au seuil de la quarantaine, surtout pas avec deux enfants. C'est de la pure folie ! »

Chapitre 1 – Montréal – 1980-2015

Une rencontre amicale

La satisfaction d'avoir fait le bon choix n'a pas éliminé l'accablante tristesse qui m'habitait. J'ai résidé tout d'abord sur la Rive-Sud. Un jour, j'ai fait la connaissance d'une Québécoise. Au fil des jours, une sincère amitié nous a réunies. Je lui ai d'emblée rapporté ma recherche d'emploi et les nombreux refus auxquels je ne m'attendais pas. Se doutant de ma précarité, elle m'a aidée à trouver mon premier emploi dans une boutique pour hommes, sur la Rive-Sud. Au bout de quelques mois, j'ai déménagé à Montréal pour mieux m'intégrer à ma société d'accueil. Je pouvais facilement emprunter les moyens de transport en commun. J'ai donc choisi un beau petit appartement situé dans un quartier francophone. Nous y avons habité pendant plusieurs années.

À la recherche d'un emploi stable

Une très bonne amie qui demeurait à Paris m'a communiqué l'adresse de son ex-mari à Montréal. J'attendais qu'il me tende une main aidante. À ma grande surprise, son étonnement m'a figée. Il s'est calé dans son fauteuil, puis il s'est redressé et a avancé lentement son buste en avant. Croisant ses bras sur son large bureau, il a fini par s'exprimer : « Mais, madame, on n'immigre pas au seuil de la quarantaine, surtout pas avec deux enfants. C'est de la pure folie ! » Cet entretien fut très négatif pour moi.

J'ai passé un certain après-midi entier à consulter les Pages jaunes et téléphoner à des organismes qui auraient été susceptibles de m'embaucher. Cela s'est soldé par des rejets, la plupart n'aimaient pas mon accent français. J'ai décidé de rencontrer une conseillère en emploi. Je pris soin de lui citer les étapes que j'avais entreprises : la préparation de plusieurs copies de mon CV, mes contacts avec certaines compagnies répertoriées dans les Pages jaunes, l'envoi de plusieurs lettres à d'autres institutions, en plus d'avoir offert gratuitement mes compétences administratives afin d'acquérir une expérience québécoise, avoir fait le tour des agences de recrutement situées au centre-ville de Montréal, où j'ai passé des tests en français, sans succès. Lorsque j'ai eu fini de lui énumérer mes nombreuses démarches, elle m'a dit : « Madame, je n'ai aucune suggestion à ajouter. Vous pourrez prendre ma place comme conseillère en emploi. »

Un après-midi, installée dans mon salon, je me sentais si seule que je me suis demandé si je devais continuer ou bien retourner dans mon pays.

Orientation de carrière différente

Extrêmement découragée, j'ai vite compris que je devais enterrer l'idée de faire reconnaître une partie de mes compétences et de nombreuses années investies dans la fonction publique et dans les arts. J'ai donc décidé de me tourner vers le métier de secrétaire. Je n'avais jamais touché à une machine à écrire, mais ma détermination et la nécessité absolue de trouver un emploi m'ont tant motivée à m'exercer que je suis devenue experte en la matière. En attendant de mettre le pied dans une compagnie ou une institution québécoise, j'ai continué à travailler sur la Rive-Sud. Durant mes jours de repos, je me rendais dans deux maisons privées pour faire du ménage. Je devais payer mon loyer et tenais à acheter un mobilier neuf pour nous trois. Je parlais à toute personne que je côtoyais de ma recherche d'emploi. Pour certains Québécois, j'étais une femme au nom étrange et à l'accent maudit. Pour les anglophones, je ne maîtrisais pas l'anglais, bien que le Québec eût instauré la Loi 101 pour obliger toute la population résidant au Québec à travailler en français. Ce qui me tarabustait est que j'avais persuadé mes jeunes enfants à me suivre dans mon aventure d'immigrante. Je savais pertinemment qu'ils devaient renoncer à leur bien-être. Aussi, je devais honorer leur parrainage pour dix ans.

La nostalgie des miens

Ma famille me manquait beaucoup, les appels téléphoniques étaient très onéreux en ce temps-là. C'était un luxe que de pouvoir communiquer avec elle.

Un après-midi, installée dans mon salon, je me sentais si seule que je me suis demandé si je devais continuer ou bien retourner dans mon pays. Mon émigration avait engendré, chez à ma famille et moi-même, beaucoup d'émoi. Je ne pouvais pas repartir en arrière. J'ai caché aux miens mes innombrables péripéties pour éviter qu'ils m'incitent à rentrer. Je me suis souvenue, aussitôt, d'une réflexion que me répétaient mes amis – « Tu es une femme vraiment capable. » Une réponse a instantanément émergé de mon esprit : c'est le temps de te le prouver. Cela m'a ragillardie. Après une longue méditation, j'ai pris la résolution de continuer. J'ai composé avec chaque désillusion que j'ai vécue. Un jour, alors que je fixais mon téléphone, je me suis trouvée à lui parler – « Sonne, s'il te plaît, ne serait-ce que par erreur ». Je me souvenais qu'à Alger, mes amies frappaient à ma porte pour me faire la surprise de leur visite.

Vers une stabilité d'emploi

Je fréquentais régulièrement les centres d'Emploi Canada. En plus de ma volonté d'obtenir une activité solide, je devais honorer plusieurs rôles familiaux. Après avoir pris part à de petits travaux administratifs, par le truchement de certaines agences de recrutement, rémunérés au salaire minimum, j'ai réussi à occuper un poste comme secrétaire administrative pour une durée de deux ans. J'ai beaucoup appris sur les relations interpersonnelles. J'espérais que l'on viendrait vers moi, mais j'ai vite constaté que je devais me joindre aux autres. J'ai enfin obtenu l'expérience québécoise tant exigée par la majorité des employeurs. J'ai passé des tests dans une grosse compagnie. En attendant les résultats, le souvenir d'une situation traumatisante¹ m'a projetée dans un passé récent. Mon anxiété s'est décuplée. Une semaine plus tard, j'ai appris que j'occuperais un poste pour deux ans. Les deux années de ma suppléance s'étaient écoulées. Le cercle infernal de l'inquiétude m'a serré la poitrine, d'autant plus que j'avais une promesse à honorer.

Mon contrat ne pouvant être reconduit, mon employeur m'a demandé si je voulais continuer à œuvrer dans cet organisme.

Je lui ai répondu sans fausse pudeur que j'étais responsable de deux enfants et que j'avais besoin de travailler. « Ne t'inquiète pas, me dit-il, tu es une employée efficace. Je glisserai un mot aux ressources humaines. »

À partir de cet instant, j'ai occupé des postes de remplacement pendant près de six ans avant d'obtenir une permanence. Durant cette période instable, j'angoissais à chaque fin de contrat. J'ai postulé à plusieurs postes affichés, mais certains responsables de services ne se sentaient pas à l'aise de travailler avec moi, car je n'étais pas québécoise. Il y eut notamment deux jeunes médecins qui recherchaient une bonne secrétaire. Au moment où je m'apprêtais à soumettre ma candidature, plusieurs collègues m'ont découragée, prétextant que ces deux hommes étaient d'un caractère exécrable. Cela résumait qu'ils étaient très difficiles à vivre. Je leur ai répondu spontanément : « Si vous étiez responsable de deux enfants et que vous deviez payer un loyer, je suis sûre que vous vous en accommoderiez. »

Après un court entretien, ils ont manifesté de l'intérêt pour me confier tout le volet administratif de leur service médical. À la fin de notre contrat, ils ont organisé un vrai festin, à leur domicile. Aussi, ils m'ont offert un beau chandelier en laiton que je possède encore. Leurs délicates attentions m'ont émue aux larmes. Par la suite, j'ai profité du temps alloué à une pause-repas pour m'exercer sur des ordinateurs libres afin de maîtriser le traitement de texte. Une autre vacance devait être comblée. La conseillère des ressources humaines s'apprêtait à communiquer avec une agence de recrutement pour demander une secrétaire. À ce moment précis, un coordonnateur m'a recommandée.

1 Rokia Tamache, « L'impossible est devenu possible », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 32(1), 2020, p. 211-216.

Il a plaidé en ma faveur et témoigné de mon apprentissage pendant que les employés allaient déjeuner à l'extérieur.

Pour la énième fois, j'ai postulé un poste permanent. La responsable du service semblait prête à travailler de concert avec moi. Après quelques mois, elle m'a confié la charge de négocier avec des firmes spécialisées en traitement de textes et, par la suite, de structurer une planification de formation pour le personnel administratif afin de lui permettre de bénéficier d'une formation adéquate dans leurs locaux. La minutie avec laquelle j'ai entrepris cette lourde tâche l'a étonnée. J'ai construit un dossier bien charpenté en respectant le bon fonctionnement de chaque service. Au fil des semaines, j'ai constaté que j'accomplissais le travail d'un conseiller. J'ai alors demandé la révision à la hausse de mon poste. La coordonnatrice m'a répondu que l'institution manquait de financement. Puis, elle m'a retiré le dossier qui était complètement opérationnel. Elle l'a remis à un conseiller. Celui-ci n'avait plus qu'à assurer le suivi.

Le temps, fidèle à lui-même, filait entre mes doigts comme les grains d'un chapelet. Les années passèrent et je n'avais cessé de revendiquer la réévaluation de ma position pour, au minimum, le poste de technicienne en administration. Il m'a toujours été refusé. Un certain après-midi, une collègue m'informa qu'un poste de secrétaire de direction était affiché. J'y ai déposé ma candidature. Cela a fait réagir une coordonnatrice des ressources humaines, qui m'a convoquée dans son bureau. Elle a tenté par tous les moyens de m'en dissuader, sans pourtant y réussir. J'ai obtenu le poste en question et j'ai travaillé avec une directrice qui m'appréciait à ma juste valeur. Malheureusement, au bout de deux ans, elle a quitté l'institution en question pour une autre. Mon poste aboli me permettait de choisir n'importe quel autre, de même niveau, naturellement. En faisant part de mes intérêts pour un tel poste, j'ai rencontré des obstacles inouïs. J'ai fini par négocier ma retraite anticipée.

Intégration

Au fil des jours, je découvrais Montréal. Je suivais le rythme déjà établi par sa population. J'observais la société qui la composait. Elle reflétait une culture nord-américaine, vivant en français, repliée sur elle-même par crainte de se voir engloutie par les anglophones. À partir de cette analyse, je tenais à m'adapter au mode de vie de ses habitants, pour mieux les connaître. Mon salaire correct me permit quelques sorties. En assistant à des conférences sur de nombreux sujets, je me suis fait quelques amis. Je participais à quelques loisirs. Je fréquentais les salles de théâtre et de cinéma. J'encourageais mes enfants à prendre part aux nombreuses activités qui s'offraient à eux. Aussi, je supervisais leurs devoirs. Je les motivais et les rassurais dans tous les domaines. De temps en temps, mon amie de la Rive-Sud nous invitait à passer quelques fins de semaine au chalet. Ces rencontres au coin du feu me réchauffaient le cœur. En hiver, elle offrait des leçons de patinage sur glace à mes fils.

Pour bien manger, à petit budget, je cuisinais des plats méditerranéens. Je prenais soin d'élaborer mensuellement mes recettes et mes dépenses. Je parvenais à très bien vivre. Mes enfants n'ont jamais manqué de rien.

Je profitais de la proximité du boulevard Saint-Laurent par rapport à mon lieu de travail. Il divise la ville entre l'est et l'ouest. J'aimais aller faire des courses durant ma pause-repas. J'étais heureuse de me procurer des fruits et légumes frais à des prix raisonnables. J'achetais uniquement le lait chez le dépanneur. Pour l'alimentation en général, je consultais les circulaires des trois magasins de mon quartier. Je découpais les bons rabais rattachés aux prix réduits de la semaine. Je préparais ma liste d'épicerie et me rendais tous les jeudis soir dans un magasin d'alimentation pour faire mon marché hebdomadaire. Je prenais soin d'acheter ce qui était vraiment nécessaire. Pour bien manger, à petit budget, je cuisinais des plats méditerranéens. Je prenais soin d'élaborer mensuellement mes recettes et mes dépenses. Je parvenais à très bien vivre. Mes enfants n'ont jamais manqué de rien.

Ma vie sociale

Durant mes contacts avec mes semblables, j'entendais souvent : « D'où viens-tu ? » Le mot Algérie était méconnu de la majorité des gens que je côtoyais. J'ai même entendu quelqu'un me dire : « Je sais, c'est la capitale de la Tunisie. » D'autres personnes pensaient que ce pays était situé dans les îles. J'ignorais de quelles îles il s'agissait. J'ai vécu de bons moments et d'autres moins glorieux, car j'ai découvert que la nature humaine était identique dans tous les pays du monde. Je devais donc m'en accommoder et recevoir un salaire satisfaisant pour subvenir aux besoins de ma famille.

Après environ sept années dans un beau petit logement, nous avons déménagé dans un beau et grand appartement dans le haut d'un duplex. Certains samedis soirs, j'invitais des amis chez moi. Ils découvraient la cuisine algéro-méditerranéenne. Sur leur demande, j'écrivais mes recettes culinaires et je remettais une copie à chaque personne désireuse de l'avoir.

J'organisais minutieusement mon temps. En plus des courses d'épicerie, durant la semaine, le vendredi soir, j'entretenais soigneusement mon appartement. Le samedi matin, je faisais ma lessive et l'après-midi, je préparais nos repas pour la semaine. Je prenais soin de les ranger individuellement dans leurs boîtes respectives dans mon réfrigérateur.

Enrichissement personnel

Je fréquentais l'Université de Montréal, le soir après mon travail, pour faire de nouvelles connaissances. J'ai suivi des cours de Trager, une approche psychocorporelle, d'aquarelle et de phytothérapie et d'aromathérapie. J'ai participé, par la suite, à un atelier pour apprendre la fixation de la peinture sur la soie. En plus d'avoir visité les principaux quartiers de Montréal, j'ai pris part à des escapades vers d'autres villes en m'intéressant à leur histoire.

Contribution

Durant mes années passées dans la dernière institution qui m'employait, j'ai enseigné l'utilisation entre les collègues de disquettes informatiques et pris part de façon proactive à Centraide. Dans le but d'améliorer la campagne de levée de fonds de cet organisme, j'ai proposé à tout le personnel de préparer un plat cuisiné et vendre des portions sur place, puis de remettre l'argent recueilli à cet organisme. J'ai entrepris de compiler les recettes dans un petit fascicule, alors que l'informatique en était encore à ses balbutiements. Le but était de le vendre aux personnes intéressées. Et l'argent recueilli serait remis à Centraide. Lorsque je l'ai présenté au Service des ressources humaines, la coordonnatrice a refusé ma signature. Elle a apposé celle des ressources humaines...

La vie suivant son cours, j'ai aidé des jeunes aux prises avec des problèmes d'alcool ou de toxicomanie. Chaque semaine, j'en rencontrais un à la fois. La mère de l'un d'eux tenait à connaître la femme qui aidait gracieusement son fils. Nous sommes devenues de véritables amies.

L'accomplissement

J'étais heureuse d'avoir pris ma retraite. Je pouvais payer mon loyer et parer aux dépenses nécessaires. Je décidai donc d'écrire un roman basé sur des faits d'actualité. En 1990, un vendredi soir, alors que j'époussetais mon salon, mon oreille avait été attirée par une annonce inusitée. Un professionnel de la santé annonçait la mise en place de cliniques pour des donneurs de sperme anonymes. Mes cheveux s'étaient hérissés sur ma tête. J'ai soliloqué : « Et la consanguinité dans tout ça ? » Vers 2008, j'ai entrepris quelques recherches et ai donc décidé d'écrire un récit².

Pour retourner à mes anciens passe-temps, je me suis mise à peindre sur des écharpes et des carrés en soie. Je jouissais d'une sérénité longuement convoitée. J'ai appris qu'un organisme communautaire du nom de La maison des enfants recrutait des bénévoles pour correspondre avec des écoliers, sous couvert d'anonymat. Pour m'y rendre, je devais emprunter deux lignes de métro et un autobus, mais j'aimais y participer.

2 Rokia Tamache, *La goutte qui déborda...*, Beloeil, La Caboché, 2011.



Chapitre 2 – Vancouver – 2015...

Me trouvant seule et avancée en âge, je pensais me rapprocher de mes deux fils pour faciliter mes funérailles, le jour venu. Au mois de novembre 2015, j'ai déménagé à Vancouver où mes deux fils résident.

Découverte

Me voilà projetée dans une société anglophone, totalement différente culturellement parlant de celle de Québec. Je baragouinais l'anglais que j'ai appris plusieurs années auparavant. L'Association des écrivains francophones d'Amérique, établie au Québec, m'a communiqué les coordonnées d'une Québécoise résidente de Vancouver. Elle y demeurait depuis près de quarante ans. Elle m'a indiqué le nom de Réseau-femmes de la Colombie-Britannique. J'ai aussitôt envoyé un message électronique à ce regroupement. Devenue membre pour la modique somme de 20 \$ payés annuellement, je reçois périodiquement la liste des événements planifiés par cet organisme. Puis, je me suis présentée au Centre communautaire de mon quartier. Il m'était déjà connu, car je venais à intervalles réguliers rendre visite à mon fils avant mon déménagement.

J'ai entrepris des recherches sur Internet pour tout ce qui concernait les francophones de Vancouver. J'ai constaté, de fil en aiguille, que cette communauté était bien organisée. Pour éviter d'être isolée, je devais m'intégrer à ma nouvelle société. Pour ce faire, je me rendais régulièrement au Centre communautaire de mon quartier pour m'inscrire à des activités présentées à l'ensemble des résidents. J'ai rejoint, une fois par semaine, un groupe de nouveaux arrivants au Canada. Un volontaire nous aidait à nous exprimer en anglais. Aussi, j'ai répondu à l'annonce d'une bénévole qui offrait un accompagnement en anglais

Pour éviter d'être isolée, je devais m'intégrer à ma nouvelle société.

pour les personnes qui le souhaitaient. Je la rencontrais régulièrement. Étant la seule à m'y être présentée, nous sommes rapidement devenues des amies. La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique peut nous renseigner sur tous les services offerts aux francophones de cette province.

Au fil des mois, je me suis trouvée grandement étonnée de constater l'existence de deux clans de francophones, Québécois et Français. Leurs membres se respectent mutuellement, mais j'ai remarqué une légère différence, à peine perceptible dans leurs interrelations. L'insécurité vécue par certains individus les enclave dans la crainte de l'autre. Depuis, je vois des francophones arriver de pays autres que la France et le Québec. La plupart d'entre eux sont originaires de pays anciennement colonisés par la France.

Contribution

Toujours soucieuse d'aider autour de moi, j'ai adressé une demande accompagnée de mon CV au Centre communautaire de mon quartier. Je proposais mes services comme animatrice de conversation française. Le trimestre suivant, j'ai vu l'annonce paraître dans le magazine du centre en question. Le groupe ainsi formé était très dynamique. Être utile à autrui m'apportait une satisfaction personnelle. Malheureusement, il fut interrompu par l'apparition du coronavirus. Durant notre confinement, j'ai participé à un programme épistolaire intitulé « À portée de plume ». Ce projet mis sur pied par La Boussole a rassemblé, par l'intermédiaire de correspondances, des élèves d'une école et des participants bénévoles, membres de La Boussole. Mes échanges ont été une véritable bouffée de fraîcheur durant la pandémie.

Activités sociales

Je retiens que j'ai choisi de vivre dans une ville anglophone. Comme j'aime découvrir, je suis dans mon élément à Vancouver. Je ne vis pas le stress de la recherche d'un emploi, puisque je suis retraitée. Le mauvais côté de la chose est que la maîtrise de l'anglais se fait au ralenti. Je participe à des activités offertes par les organismes francophones. Depuis mon arrivée dans cette ville, je m'aventure dans de nouveaux quartiers, en empruntant les transports en commun. Le paysage de la ville est superbe. Moi qui suis née au bord de la mer, je suis servie. J'admire également le silence que dégage la végétation luxuriante de certains endroits. Les nombreuses rues bordées d'arbres centenaires mêmeuvent tout autant. Ayant choisi d'embrasser prudemment la société canadienne, je sais maintenant qu'elle m'a adoptée, puisque j'en fais partie.

SANDRINE YAMGA

ALBERTA

PAYS D'ORIGINE : CAMEROUN



Vague de tourbillons

Je suis arrivée en Alberta sous le parrainage de mon mari qui y était installé quelques années plus tôt. J'y suis depuis le 4 novembre 2016. J'ai réalisé que tout est différent de mon pays, il est presque impossible de se mouvoir pour aller sur de longues distances sans véhicule personnel; le système de santé est complètement différent.... Je n'avais aucun préjugé car très occupée dans mon pays, l'unique information que j'avais et que je redoutais était le froid. Et effectivement, le climat est rude. Je le trouve très froid. En plus d'essayer de m'intégrer sur le plan professionnel, je me suis intégrée sur le plan social dans une association camerounaise.



Avoir une culture différente donne aussi l'occasion de vouloir la partager, de vouloir s'ouvrir aux autres. Mes défis au quotidien sont de plusieurs ordres : l'éducation et le bien-être de mes enfants, mon épanouissement personnel et professionnel, la sécurité et le bien-être de mes frères et sœurs restés au Cameroun (orphelins, je suis la seule personne hors du pays et ayant un travail plus ou moins stable).

Ce vendredi soir là, au début du mois de novembre, le soleil était déjà couché, je me disais que le vent frais, pas semblable à celui de Douala, au Cameroun, où la poussière règne toute-puissante sur les allées, les routes et dans les coins et recoins de la quasi-totalité des maisons à ce même moment de l'année. J'admirais avec le sourire en coin les lumières, les routes bien tracées avec un marqueur blanc, bien visible, et avec plusieurs voies. L'air était bien différent, les immeubles bien hauts, tutoyant le ciel. Je venais en effet de fouler le sol d'Edmonton, au Canada. Cheveux bien enfouis sous des extensions de couleur noire, un pantalon jeans bleu laissant entrevoir mes formes et une chemise de la même couleur. « Dommage que le ciel se soit assombri pour faire un beau mélange de couleur! », lançai-je en direction de celui qui faisait battre mon cœur plus vite. C'était en effet une nouvelle page qui s'ouvrait pour moi.

Du haut de mon mètre et un peu plus soixante centimètres, je suis une jeune femme à la peau quelque peu claire. On croirait un savant mélange de l'ébène d'Afrique et du métissé des îles des Caraïbes. Née dans une famille pauvre au Cameroun au beau milieu des années 80, j'ai eu une enfance heureuse et simple, celle où on se contente de ce que l'on a, celle où jouer avec les enfants des voisins du quartier témoigne de la beauté de ce que certains appellent le vivre ensemble. Devenue adolescente, j'ai mes rêves de jeune fille : me marier, avoir des enfants, avoir une carrière professionnelle riche et épanouie, en somme être heureuse sur tous les plans.

Seulement, je n'avais jamais imaginé me retrouver loin de mon pays natal, loin des miens. J'étais attachée à ma culture, ma terre, le climat chaud qui avoisinait parfois 40 degrés Celsius, les rythmes variés des dix provinces du Cameroun, les sonorités musicales engagées et entraînantes sur lesquelles je ne me lassais pas de me trémousser tant les endroits pour le faire étaient aussi nombreux que les champignons qui poussent autour des champs. Je m'y plaisais, c'était chez moi, c'est chez moi. Il était donc hors de question pour moi de laisser cette ambiance que je connaissais à tout moment, en tous lieux, à la maison familiale, à mon travail, dans ma communauté, pour me retrouver ailleurs. Embrasser une autre ou d'autres cultures, vivre loin des miens durant des jours, des semaines, des années. Je me sentais suffisamment bien. Mes petits moyens de survie quotidienne suffisaient, car je préférais m'accrocher à d'autres valeurs, celles de la solidarité africaine, l'attachement communautaire. Bref, ces petits plaisirs à se retrouver, à être et vivre ensemble, qu'importent le temps qu'il fait et les difficultés que les uns et les autres traverseraient. Je ne pensais pas me retrouver au Canada. À cette période, le Canada, pour moi, était juste l'un des pays du monde, rien de plus. De son climat, sa géographie physique, sa culture, sa population, le nombre de ses provinces... je n'en avais aucune idée.

À cette période, le Canada, pour moi, était juste l'un des pays du monde, rien de plus. De son climat, sa géographie physique, sa culture, sa population, le nombre de ses provinces... je n'en avais aucune idée.

Face au micro...

Je consacrais l'essentiel de mes journées à rencontrer plusieurs personnes, trouver des informations et autres actualités de « chiens écrasés » qui devaient être diffusées dans l'un des journaux de la ville de Douala, au Cameroun. Je vivais pleinement ma passion, celle de journaliste. J'en étais très contente, heureuse, et refusais de penser à ces journées où je devais être debout de bonne heure, vers quatre heures et trente minutes, afin de me préparer pour être prête pour le premier bulletin de l'information qui devait être diffusé à six heures du matin. Pourtant, je devais affronter au quotidien l'insécurité ambiante dans son quartier et sa ville. Mais je savais compter sur le soutien invisible de celui en qui je croyais là-haut. J'ai passé plusieurs années avec la même routine matinale; je ne rechignais pas mais prenais du plaisir à faire à chaque fois un peu plus que ce qui m'était demandé, de façon officielle ou pas. Puis, un jour, je me suis vue propulsée à la télévision. J'aimais mon travail; et désormais, en plus de collecter l'information, j'étais appelée à présenter cette information à la télé et, plus tard, à être aux commandes d'émissions politiques phares. Même s'il m'arrivait d'avoir des invités qui me racontaient leurs périples, un séjour au



Canada, j'écoutais, mais sans plus, sans chercher à en savoir davantage sur le Canada. Cela aurait été certainement intrigant et curieux pour ces personnes qui prenaient tant de plaisir à parler du climat, des tempêtes de neige, du beau paysage, des structures en place, des infrastructures, et qui trouvaient en face d'elles une jeune dame qui les écoutait avec une certaine désinvolture, sans jamais poser de questions ou faire preuve d'une petite curiosité à propos de ce pays qu'ils vantaient tant (sauf le climat, pour l'essentiel). Normal pour moi, qui comprend mieux maintenant leur retenue sur le climat après l'avoir « testé ». Mon aventure à la télévision, je la vivais avec passion et amour. Je prenais beaucoup de plaisir à faire ce métier de journaliste que j'avais appris finalement sur le tard. Une autodidacte, en somme ! Rencontrer les gens, discuter et débattre dans une salle de rédaction des sujets variés et divers qui touchent à la politique, l'économie, la santé, le sport et bien d'autres. Alors que je commençais à être très présente sur les écrans et, par ricochet, quelque peu célèbre dans l'esprit des Camerounais à l'échelle nationale et internationale, je souffris du décès de ma mère des suites d'un cancer. Une disparition qui fut un véritable choc pour moi, qui venait d'être maman pour la première fois six mois plus tôt.

Tout était allé très vite, vraiment vite. Il est certain que je souffrais de cette disparition, car ma maman était le pilier fondamental de mon aventure dans les médias. C'était cette dernière qui m'avait encouragée à me présenter à un casting de radio afin, disait-elle, d'exprimer un talent enfoui en moi. Ses yeux de sage et son cœur de maman ne s'étaient peut-être pas trompés. Car c'est grâce à cette « petite » sélection que je me suis retrouvée dans un studio de radio, puis sur un plateau de télévision. Une joie pour ma maman, qu'elle n'avait malheureusement pas pu savourer pendant longtemps. Arrachée à la vie... Désormais sans mon mentor, avec un bébé âgé de six mois dans les bras et le soutien de mon père, ainsi que celui de mes frères et sœurs, vivant tous dans un quartier populaire et pauvre de la ville de Douala, je me suis promis de ne pas abandonner et de continuer à vivre ma passion. Passion dont le maigre revenu mensuel d'environ 100 000 francs CFA (soit environ 250 dollars canadiens) aidait à prendre soin de toute la famille, dont le responsable percevait une maigre pension retraite après avoir soufflé le chaud et le froid sous le ciel de Douala. Autant d'épreuves qui augmentaient chez moi la rage et l'envie de réussir. Au-delà de ma cote de popularité qui commençait à grimper progressivement, j'étais bien consciente de l'immense tâche qui était la mienne vis-à-vis de ma famille. Tout allait bien, jusqu'à ce fameux mercredi où mon père est lui aussi brutalement arraché à la vie dans un accident de la circulation. Nouveau choc pour moi qui me sent diminué et affaibli. Une épreuve émotionnelle difficile pour laquelle je dois m'armer de beaucoup de courage pour avancer, continuer, car dans mon contexte camerounais qui ne ressemble en rien à celui d'un petit paradis, je ne pouvais pas rester à la maison pour me relever de ce choc pendant des semaines. Je risquais de perdre mon travail et en trouver un autre n'était pas aussi simple que de frapper à la porte d'à côté. Les défis sont donc encore plus grands pour moi dont la vie amoureuse est en mode poupée russe depuis quelques années.

J'ai alors réalisé que le Canada me suivrait comme une ombre et que je devrais m'y faire, car qu'importe ce qui pourrait se passer, je devais me sentir « obligée » d'en savoir un peu plus ce pays.

Des battements de cœur

En 2008, alors que je commence à peine à exercer dans une station radio comme journaliste, je fais la connaissance d'un homme. De taille moyenne, teint ébène. Une belle idylle naît. Alors que je conçois un enfant de lui, il m'apprend qu'il quitte le Cameroun dans quelques mois en direction du... Canada! « Décidément! », me suis-je dit, embarrassée et perplexe, en me rappelant de ces discussions que j'avais eues avec ces quelques personnes qui me parlaient du Canada et auxquelles je ne m'intéressais pas. J'ai alors réalisé que le Canada me suivrait comme une ombre et que je devrais m'y faire, car qu'importe ce qui pourrait se passer, je devais me sentir « obligée » d'en savoir un peu plus sur ce pays. Au moins le décalage horaire, c'est certain, il fallait m'y faire, inéluctablement. Partagée entre la joie de voir mon compagnon s'en aller vers d'autres aventures professionnelles et sociales, probablement plus fructueuses que celles du Cameroun, du fait du système en place plus encore de la conjoncture économique, et l'anxiété qu'il y aurait à faire avec le Canada et élever mon enfant seule, je vivais un stress unique. Mais avais-je seulement le choix? Absolument pas! Je devais désormais composer avec le Canada dans ma réalité quotidienne. Il n'y avait rien à faire... ou presque. Je me sentais désormais pieds et poings liés, emportée malgré moi au-delà des océans pour atteindre moralement, sentimentalement et émotionnellement, le Canada. Mais, pour autant, je ne manifestais aucunement l'envie de me retrouver au Canada. Pour moi, c'était trop tôt pour y penser. Était-ce la peur de « l'inconnu »? L'envie de rester dans ma « zone de confort » et me contenter de vivre ma passion et ma petite célébrité? Difficile d'y répondre. À ce moment-là, ma mère encore vivante s'interrogeait sur le bien-être de cet enfant qui allait naître sans avoir la chance de vivre l'amour et la présence physique de ses deux parents. Elle restait cependant convaincue que c'était la meilleure option pour ce jeune homme en quête d'un avenir meilleur, au regard de la conjoncture socio-économique camerounaise. Il s'en est donc allé en août 2010 et le bébé est arrivé quelques mois plus tard, en novembre 2010. Joie pour les parents et les grands-parents, photos envoyées au Canada et bien d'autres. Très heureuse, j'ai repris du service après mon bref congé de maternité. Je savais désormais que je devais davantage travailler dur pour prendre soin de mon bébé en l'absence de son papa. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait jusqu'aux décès de mes parents en 2011 et 2013 : beaucoup de charge pour moi, qui devait dès lors m'occuper non seulement de ma fille mais aussi de mes frères et sœurs.

Je suis stressée; c'est un véritable saut vers l'inconnu, une nouvelle aventure, une nouvelle page qui s'ouvre, mais cette fois loin des caméras et des projecteurs.

En dépit d'une relation amoureuse qui avait subi l'érosion du temps, car marquée notamment par la distance et des incompréhensions dues probablement à la distance géographique et physique entre mon compagnon et moi, j'ai tenu jusqu'en 2014. À la fin de cette année-là, j'ai retrouvé mon compagnon, que je n'avais pas vu depuis plus de quatre bonnes années. Il était revenu pour qu'ensemble nous donnons une suite officielle à notre relation et que nous commençons à fonder une famille, au nom de la loi sur le mariage. Cela fut donc acté en début de l'année 2015. Après une dizaine de jours passés à Douala, au Cameroun, mon désormais époux devait repartir au Canada pour, disait-il, reprendre ses activités. Nouvelle poupée russe qui s'est ajoutée à ce chemin si particulier qu'était ma vie de jeune femme. Quant à moi, j'ai repris le chemin de la radio et de la télévision, gagnant un peu plus en maturité et en popularité. Il ne se passait pratiquement pas un jour sans que je me retrouve dans le studio de radio ou sur le plateau de télévision. Je commençais dans le même temps à recevoir d'autres propositions à faire mes preuves, à apporter mon savoir-faire, à ajouter ma touche personnelle dans d'autres médias qui me sollicitaient ici et là au Cameroun, et quelques fois hors de mon pays, mais toujours en Afrique. Même si j'avais cette envie de découvrir autre chose, de continuer d'apprendre d'une autre façon, de travailler avec une autre équipe afin de découvrir, de m'adapter et voir les choses d'une autre façon, percevoir un meilleur salaire pour couvrir mes charges familiales et m'occuper de ma fille, je restais tiraillée, car je savais bien que, dans les années ou les mois suivants, je devais me rendre au Canada. Je refusais d'y penser à tout moment, car absorbée par le travail que j'aimais et qui m'avait permis de remporter modestement deux distinctions dans la ville de Douala. Au milieu de l'année 2016, je suis allée travailler pour une chaîne de télévision, toujours à Douala, du fait de quelques incompréhensions avec mon premier employeur. Mais cela ne dura pas. Trois mois plus tard, le redoutable moment était arrivé : je devais quitter le Cameroun à destination du Canada.

En route

À quelques semaines de mon voyage, les préparatifs s'intensifient, mais il y a aussi beaucoup de choses à mettre au point, car je suis très impliquée sur le plan social, et particulièrement associatif : je dois m'assurer qu'il n'y aura aucun problème après mon départ. Ce qui est certain, c'est que je n'en sais toujours pas plus sur le Canada à ce moment précis. Ma seule appréhension : le climat rude et froid de l'Alberta. Je n'hésite donc pas à me procurer des dizaines d'écharpes, foulards, tuques, manteaux... tout ce qui aurait pu aider à me protéger contre

le froid dont j'avais entendu parler était le bienvenu. Sac rangés, valises pleines, coiffure, vêtements, ma fille de six ans et moi sommes donc prêtes pour le long voyage de plus de quatorze heures de vol. Je suis stressée; c'est un véritable saut vers l'inconnu, une nouvelle aventure, une nouvelle page qui s'ouvre, mais cette fois loin des caméras et des projecteurs. Tout au long du voyage, mille questions défilent à la seconde dans ma tête. Je me demande de quoi seront faites mes journées. Que ferai-je? Quelles seront les possibilités de rester journaliste, et sinon que devrai-je faire comme travail quotidien? Moi qui depuis quelques années avait l'habitude de sortir de bonne heure le matin et de ne revenir que tard le soir, une fois la nuit tombée. Comment pourrai-je continuer d'aider efficacement ma famille restée au Cameroun? Des dizaines de questions qui devraient rester sans réponse. Je me suis alors dit, au fond de moi-même, qu'il lui faudrait procéder autrement. Ainsi, face à autant de doutes et de questionnements, je me suis finalement résolu à penser que la priorité, à mon arrivée au Canada, serait de profiter de ma nouvelle vie d'épouse et de maman. «Un temps pour se reposer», me suis-je dit, comme en soupirant d'avoir trouvé cette lumineuse idée. En fait, j'ai réalisé, après ce moment de longue réflexion, que j'avais travaillé d'arrache-pied pendant environ sept ans sans véritable temps pour penser à moi, et je m'étais occupée toute seule de ma fille, en étant bien entourée dans la maison familiale. Je me suis rendu compte que j'avais consacré l'essentiel de ces années entre un studio de radio, un plateau de télévision parsemé de quelques semaines de congés de maternité et saupoudré d'une grosse poignée de douleurs liée aux décès de mes parents. Cela était un peu trop pour ma petite personne, et je me suis résolue à voir les choses de façon différente, et à m'accorder, ainsi qu'à ma petite famille, du temps et de l'attention.

Vendredi 4 novembre 2016. 22 heures. J'arrive au Canada. Parties du Cameroun la veille, escale à Paris puis à Montréal, ma fille de six ans et moi arrivons à Edmonton dans l'Ouest canadien.

Atterrir entre questions et douleurs

Accueillies par des proches, contentes de retrouver un homme et un père, fascinées par l'architecture de la ville, presque vêtues comme des esquimaux du fait du froid, mère et fille, fatiguées par le voyage, ont toujours du mal à s'accommoder au décalage horaire une semaine plus tard. Pour donner des nouvelles au Cameroun, il faut attendre l'heure du coucher pour penser au lever du jour de l'autre côté de l'Atlantique. Je me sens alors moins proche de mes amis et de ma famille au fil du temps, en plus de souffrir de leur absence physique.

Je me dis intérieurement que mon homme peut combler mes attentes et ainsi m'aider à moins souffrir de l'absence de toutes ces personnes qui ont été à mes côtés pendant de nombreuses années, ceux avec qui rire, manger et sortir relevait du normal. Je ressens davantage la difficulté à vivre loin des miens, mais surtout je réalise qu'il est impossible pour mon époux de remplacer toutes

Je ressens davantage la difficulté à vivre loin des miens, mais surtout je réalise qu'il est impossible pour mon époux de remplacer toutes ces personnes. Elles sont toutes différentes et chacune jouait un rôle particulier dans ma vie.

ces personnes. Elles sont toutes différentes et chacune jouait un rôle particulier dans ma vie. Loin des émotions, je commence à penser à plus tard, je dois m'investir dans la recherche d'un travail. Ma famille restée au Cameroun compte sur moi, si ce n'est plus qu'avant.

Les défis sont grands ; en plus de mes frères et sœurs, je dois ajouter un homme et un enfant. Je plonge alors dans un stress à n'en plus dormir. Première pression pour moi : la langue. En dehors de quelques cours d'anglais pris pendant mon cursus scolaire, et quelques conversations sporadiques avec mes collègues et personnes-ressources de la radio ou de la télévision, je n'ai jamais tenu une conversation entière en anglais avec une tierce personne. Sortie pour remplir des documents administratifs ou pour acheter de la nourriture, je me rends compte que j'ai même du mal à décoder, pire, à comprendre les mots qui sont prononcés par mes interlocuteurs. Je me sens mal, habituée à parler longtemps, je me découvre subitement incapable de le faire. Je me sens frustrée et me demande comment faire pour chercher du travail. Et, si j'en trouve, comment procéder pour communiquer, échanger, discuter avec mes collègues et employeurs ? Je m'interroge à longueur de journée et de nuit. De plus, une discussion au téléphone avec d'anciens confrères journalistes arrivés plus tôt au Canada m'a laissé savoir qu'exercer le métier de journaliste ici est un rêve et une passion qu'ils ont dû abandonner, au vu du contexte canadien totalement différent de celui du Cameroun. Difficile pour moi, qui doit trouver un autre plan et m'y faire, car il faut s'adapter, sans véritablement bouger le petit doigt.

Cependant, la réalité et les difficultés qui sont les siennes ne me donnent pas beaucoup de choix. Avec un mari pratiquement à la maison en raison d'un travail hautement instable, des cas de maladie et des décès dans sa famille, je dois faire quelque chose, il faut se jeter à l'eau et avancer, même si les vagues sont fortes et profondes. En compagnie d'une connaissance camerounaise rencontrée sur place à Edmonton, je dépose des dizaines de curriculum vitae dans des boutiques et commerces de vente de vêtements, chaussures, accessoires de beauté, cuisine, matériel électronique... Tout en essayant de me convaincre que je dois le faire pour m'occuper de moi, de mon enfant, de ma famille, pour éviter d'être oisive et pour conserver ma routine de me lever pour aller travailler, je m'interroge sur la meilleure manière de m'adapter à un nouvel environnement de travail, d'apprendre à travailler à une caisse, sur une surface

de commerce à ranger des produits sur des étaux, à ouvrir une caisse et tenir une conversation en anglais pour demander à un client d'utiliser sa carte de crédit ou répondre à ses questions spécifiques sur la garantie des produits, des achats...

Beaucoup à apprendre, en effet ! Et j'ai eu l'occasion d'apprendre : recrutée dans un magasin de vente de vêtements, accessoires de voyage et bien d'autres, je dois oublier ma célébrité des écrans pour me concentrer sur ma nouvelle tâche, que je dois apprendre et comprendre en même temps qu'apprendre l'anglais tout en maîtrisant l'accent et sa rapidité, comme cela se fait en Alberta. En ayant posé mes objectifs de façon claire dans ma tête, je me mets au travail et fais notamment de l'imitation pour pouvoir arriver à rentrer dans le bain et accomplir ma tâche journalière. Je m'estime cependant chanceuse d'avoir trouvé dans l'équipe une personne qui parle un peu français et qui me traduit ou explique ce qu'il y a lieu de faire. Cela sera insuffisant, car certains de mes responsables ont bien compris que j'avais de la difficulté avec la langue notamment. Ceux-là n'ont pas eu la patience de me laisser trouver mes marques, m'affirmer et démontrer que je suis capable de m'adapter. Après environ cinq semaines de travail, un lundi matin, quelques minutes après avoir commencé ma journée, je suis appelée dans un bureau et remerciée. Je devrais arrêter de travailler. Nouveau choc pour moi ! L'anxiété, le stress, les questions et l'angoisse montent. Je me demande alors si j'y arriverai, comment faire pour surmonter tous ces défis qui sont si grands et immenses et tellement différents de ceux auxquels j'ai eu à faire face dans le passé. De plus, en dehors de ces problèmes liés à l'aspect professionnel, je dois affronter ceux liés à ma vie personnelle en tant qu'épouse et mère de même que les frustrations relatives à l'aspect social, car je me suis depuis plusieurs années investie dans divers regroupements associatifs où je prenais ou exerçais des responsabilités et je me sentais utile.

Rien que d'y penser, j'ai les cheveux dressés, les poils hérissés et le cœur battant deux cents fois à la minute. Loin de me décourager, je m'arme à nouveau de courage et m'inscrits sur plusieurs sites de recherche d'emploi, n'hésitant pas à postuler sur quelque offre qui correspondrait à mon profil ou qui me donnerait une occasion d'apprendre autre chose. Dans le même temps, aidée par mon époux, je me relance à la quête d'un nouvel emploi dans un autre magasin. Bien chanceuse, je suis recrutée comme caissière, mais j'ai pris le soin d'indiquer à mon recruteur que l'emploi me servirait dans mon apprentissage de l'anglais, qui n'est pas ma première langue. J'ai été admise dans l'équipe et je suis parfois sollicitée pour répondre aux questions des clients qui s'expriment en français. Une belle expérience qui a dû me ralentir quelques mois après, car devant retourner à l'école et me former.

Décidément, j'ai laissé les caméras pour le tableau, le micro pour le marqueur.

Désillusions pour une nouvelle aventure

J'aurais bien aimé que ce soit en journalisme, mais après avoir cherché les informations à ce sujet, je me rends compte que les exigences pour le niveau d'anglais ne peuvent être comblées aussitôt. Alors, suivant le conseil d'une amie, je m'inscris au Campus Saint-Jean d'Edmonton où j'obtiens deux années plus tard mon baccalauréat en éducation. Décidément, j'ai laissé les caméras pour le tableau, le micro pour le marqueur. Loin de me morfondre dans ce qui a tout de même constitué un choc pour elle, je me donne à fond dans mon programme et apprend le système tel qu'il fonctionne, en me laissant une bonne marge d'erreur. Quelques mois plus tard, je me sens au ralenti du fait de ma grossesse qui ne se passe pas très bien. Il faut en plus composer avec le climat et le stress permanent qu'impose le Canada. Malgré tout, je termine son programme avec un bébé âgé d'environ six mois dans les bras. Graduation faite, prochaine étape : trouver du travail. Mais c'est un moment qui coïncide avec une instabilité dans mon couple. Sur le plan sentimental, je ne me sens pas bien, je me vois obligée de parler avec des psychothérapeutes et évoque des douleurs et des blessures qui m'empêchent d'être épanouie dans mon couple, j'en souffre énormément. Selon moi, une des façons de pouvoir m'en sortir, c'est d'avoir un travail et me sentir occupée professionnellement.

Alors que je suis à la recherche d'un emploi et m'occupe en faisant des remplacements journaliers ici et là, c'est la rupture dans mon couple. Encore une fois, je refuse de m'apitoyer sur mon sort, car j'ai des enfants dont il faut s'occuper, et ma famille restée au Cameroun dont il faut prendre soin. Je me fais violence pour ajouter des projets personnels à réaliser afin de me sentir accomplie... ou presque. Mais ce n'est pas toujours évident. Faut-il baisser la garde ? Absolument pas ! Je passe au peigne fin des sites de conseils scolaires et d'écoles et ne manque pas, à la moindre occasion, de soumettre mes lettres de présentation et curriculum vitae. Retenue pour des suppléances, je continue à me battre énergiquement pour obtenir un poste après celui que j'ai manqué hors de la ville d'Edmonton en raison de mes problèmes conjugaux. Quelques mois plus tard, j'obtiens un poste de six semaines. À peine intégrée, le coronavirus fait rage. Les écoles ferment et je perds mon travail. Replonge encore mais j'arrive à tenir le coup. Je me donne alors pour objectif d'obtenir un poste pour l'année suivante et me met à chercher partout dans la province, parfois en déboursant un peu d'argent pour des sites payants. Mes recherches ne sont pas vaines et je suis contactée par une directrice d'école pour un entretien d'embauche. Je sais que c'est une occasion qui m'est donnée de pouvoir utiliser mes atouts oraux, déployés dans mon passé de journaliste, pour arriver à convaincre et obtenir l'emploi que je désirais tant. Et c'est fait ! J'obtiens le poste et la rupture dans



mon ménage m'amène à aller vivre seule avec mes deux filles tout près de mon lieu de travail. J'arrive à m'intégrer au sein de l'école, crée de bonnes relations avec mes élèves et mes collègues. Fière de cet accomplissement, je me sens encouragée par ma famille restée au Cameroun alors que mes rapports avec ma belle-famille vivant en Alberta deviennent de plus en plus tendus.

Je suis tout de même inquiète pour ma santé psychologique et mentale, en raison de toute la désillusion dans laquelle je me sens plongée dans ma vie amoureuse. Pourtant, c'est cet amour qui m'a conduite et poussée à tout abandonner pour me retrouver au Canada. Je me sens de plus en plus orpheline et pleure encore plus l'absence de mes parents, souffre de la distance qui me sépare de mes sœurs et de mon frère restés au pays. Mais pour moi, me concentrer sur mon travail est la solution majeure pour retrouver mon équilibre. Je m'y mets et travaille fort pour moi, mes filles, mon frère et mes sœurs. Plus tard, je me sens de nouveau au plus mal lorsque ma deuxième fille est diagnostiquée autiste. C'est dur pour moi, j'en souffre, mais je me sens soulagée que le Canada m'offre des services et spécialistes qui pourront m'aider à mieux cerner le développement de ma fille. C'est donc bien là un aspect pour lequel je suis heureuse, malgré tout, de me retrouver au Canada : le système de santé offre des garanties de suivi qu'il n'est pas toujours possible de trouver dans un autre pays.

Ce projet est peut-être une opportunité de voir si je peux me mettre à l'écriture. Les vicissitudes de la vie m'ont parfois poussée à penser que je devrais coucher mes émotions sur du papier. Arrivée au Canada dans des conditions particulières, laissant mon métier, ma passion, mes associations et ma famille, je me retrouve des années plus tard une « nouvelle » personne; presque transformée, qui a compris qu'il faut de la résilience sur tous les points et une capacité d'adaptation aux situations telles qu'elles se présentent à nous.

Conclusion

Elles l'ont dit...

Quelles initiatives avez-vous mises en place depuis votre arrivée pour aider les autres à mieux vous connaître?

Je suis retraitée. Après avoir suivi des ateliers de recherche d'emploi en français et en anglais, je me suis jointe à plusieurs organismes locaux, notamment deux chorales et des regroupements de femmes. Quant aux organismes dont je fais partie, je suis la seule francophone dans les milieux anglophones que je fréquente en temps non-Covid (chorale, par exemple). Au sein des organismes francophones, j'ai rencontré plusieurs personnes immigrantes. Je participe à des activités organisées par des organismes francophones, tels Réseau-femmes Colombie-Britannique, Société francophone de Victoria et autres. Je ne suis pas très impliquée en tant que bénévole, mais je participe à plusieurs activités offertes et cela me permet de mieux connaître d'autres femmes immigrantes.

Éva Arros

J'ai commencé à faire du bénévolat à la banque alimentaire de Calgary et à la Women in Need Society (WINS). De plus, j'ai participé aux groupes de discussion en ligne et aux ateliers d'orientation et d'information disponibles. J'ai essayé de trouver des activités en français en ligne et d'être une partie active de la société. Cependant, avec l'ouverture générale, de plus en plus d'événements et d'activités sont mis en place : par exemple, il existe des programmes du PIA spécialement conçus pour les femmes (cuisines communautaires, soirées interculturelles...), Franco Festival Calgary, des promenades, des rencontres aux cafés, etc. Je travaille dans l'une des écoles catholiques de Calgary et suis la seule femme immigrante et francophone dans mon milieu de travail.

Marie Anichkina

Je restais un chat échaudé par l'eau froide en ce qui concernait l'immigration. En dehors des recherches d'emploi, j'ai fait du bénévolat pour rencontrer des locaux et pour prendre le pouls de la vie vancouveroise. J'ai fait du bénévolat pour la Chambre de commerce francophone de Vancouver et pour le programme «Open Table», une soupe populaire dans une église.

Étant bilingue, je n'ai pas de problème pour communiquer avec la majorité des personnes ici, mais je suis simplement plus un animal sauvage pour l'instant. Je suis journaliste pour le journal *La Source* depuis mon arrivée à Vancouver et je me suis liée d'une amitié solide avec le fondateur, Mamadou Gangué. Je suis heureuse de pouvoir promouvoir la francophonie de cette façon. *La Source* est une référence et donne une voix non seulement à la communauté francophone, mais aussi à toute la diversité de Vancouver. Ce journal assoit le bilinguisme du Canada à l'Ouest, à mon sens. Grâce aux entretiens que j'ai menés, j'ai pu rencontrer des personnes très intéressantes.

Je me suis rendue à la Maison de la Francophonie pour un entretien d'embauche à Réseau-Femmes et à cette occasion, j'ai vu qu'il existait un lieu de rencontres pour la communauté francophone à Vancouver. En revanche, lorsque je me suis entretenue avec certains artistes francophones pour le journal, ils m'ont confié qu'il n'y avait pas vraiment de lieu ou de café emblématiques. Cela étant, je pense que tout dépend de la démarche que chacun effectue concernant la francophonie. Certains essaient davantage de se confondre dans le paysage anglophone, d'autres tentent de s'ouvrir à d'autres communautés. Je suis inscrite sur différents groupes francophones et français de Colombie-Britannique et je suis leurs activités. Réseau-Femmes est la grande référence en matière d'intégration des femmes francophones à Vancouver. L'organisation offre souvent des ateliers et propose des événements. Cependant, je ne suis pas inscrite.

Nathalie Astruc

Je prends chaque jour des initiatives : je me porte bénévole à l'école de mes enfants, j'organise souvent des rencontres entre parents, spécialement pour la fête des Mères. Je n'hésite pas à rencontrer mes voisins et à les inviter chez moi. Je parle souvent de mon origine et de ma culture libanaises, dont je suis bien fière. Il y a beaucoup d'immigrantes dans les endroits que je fréquente, et spécialement des immigrantes francophones, surtout à l'école francophone de mes enfants, là où je suis la présidente du Comité de partenaires. Je crois que la francophonie en Colombie-Britannique reflète ce multiculturalisme.

Mon plus grand défi au quotidien, c'est l'absence de ma famille. C'est ainsi que j'ai décidé d'être plus impliquée dans la communauté francophone, pour sentir une certaine appartenance et combler une partie de ce «vide», et surtout pour que mes enfants trouvent leur place au sein de la communauté francophone. C'est surtout l'école francophone qui m'a aidée à renforcer cette intégration.

Je me suis bien impliquée dans la communauté francophone qui m'a accordé, en contrepartie, ce sentiment d'appartenance. J'ai lancé le programme de prématernelle «Les p'tits bouts d'chou» dans une école francophone. J'ai été élue présidente du Comité de Partenaires pour trois années consécutives dans une autre école francophone. J'ai formé depuis plus de quatre ans un groupe francophone sur Facebook «Les francophones de Vancouver et de la Colombie-Britannique», que je gère quotidiennement. On partage sur ce groupe tout ce qui pourrait intéresser les francophones en Colombie-Britannique : immigration et intégration, éducation, écoles, ressources, activités, services, événements francophones... et toute information pertinente. D'un autre côté, je participe aux élections fédérales et provinciales en tant que superviseuse et j'essaie d'encourager les jeunes à y participer. Pendant les élections, je fais des présentations sur le système électoral dans les écoles francophones.

Chantal Fadous Rouhana

J'ai essayé d'établir des relations avec les musiciens locaux. J'ai également joué en public. D'un point de vue professionnel, mon emploi de chargée de développement communautaire à l'Association francophone de Kamloops m'amène à rencontrer beaucoup de personnes différentes au sein de la communauté francophone et parmi les institutions culturelles de Kamloops et de la région. Le fait d'avoir des origines et une culture différentes incite beaucoup plus facilement les gens à poser des questions sur comment les choses se passent en France. Quelques exemples de conversations récentes : l'heure des repas (nous soupons beaucoup plus tard le soir!), la gestion des déchets dans les villes. Mais pour expliquer des choses qui semblent simples, il faut présenter tout un contexte culturel, voire des spécificités régionales. Cela permet de faire découvrir plus en détail ma culture et mes origines.

Devoir se familiariser avec un nouvel environnement, découvrir une nouvelle ville. S'adapter à une nouvelle culture, encore bien différente de celle du Québec. Je les surmonte en osant poser des questions aux gens qui m'entourent et en allant à la rencontre de nouvelles personnes. En tissant rapidement des liens, je me sens moins perdue et démunie face à la nouveauté. Je suis en charge d'organiser les activités à destination de la communauté francophone de Kamloops. Il y a un club de conversation hebdomadaire, un atelier de cuisine mensuel et de nombreux événements culturels proposés en fonction du calendrier des partenaires culturels de la ville. L'association développe également de nombreux projets avec les écoles francophones et d'immersion de la ville.

Isabelle Lorenzino

J'ai fait de gros efforts pour améliorer ma maîtrise de la langue anglaise et j'ai animé au centre communautaire de mon quartier des ateliers de conversation française, sachant pertinemment que ce sont des anglophones qui y participeraient. J'assiste régulièrement à un club de lecture, au marché de Noël, à quelques réunions ou activités sur ZOOM. J'ai été bénévole dans un projet épistolaire.

Rokia Tamache

Je suis affiliée à Francophonie Albertaine Plurielle (FRAP) et à l'Institut Guy-Lacombe de la famille (IGLF), deux organisations francophones qui œuvrent pour l'intégration des familles francophones à travers diverses actions. La pandémie n'a pas favorisé des rencontres en présentiel. La dernière activité en présentiel de la FRAP en juillet 2021 était un pique-nique de détente et pour l'IGLF, mes filles ont participé au camp d'été 2021 en présentiel. La FRAP a une structure interne qui s'appelle Réseau Contact Femmes (RCF) qui organise divers ateliers sur l'éducation des enfants au Canada, la résolution des conflits familiaux, des webinaires sur l'entrepreneuriat féminin, des activités de cuisine. Je mets à profit mon savoir-faire de journaliste pour rédiger des articles d'information sur la communauté.

Je suis journaliste de formation et je suis correspondante pour le journal *Le Franco*. J'écris sur l'actualité et les problématiques de la communauté immigrante francophone. Je vis et j'évolue dans une communauté d'immigrants. Cependant, j'ai commencé une formation en management de crise à NAIT, une école anglophone et je suis la seule immigrante francophone du cours. Mon premier défi est le fait que mon époux soit retourné en Afrique et donc je vis seule avec mes deux filles. Le second est que je vis et travaille dans un environnement francophone, ce qui ne me permet pas de pratiquer souvent l'anglais ou d'avoir des amis et connaissances canadiens pour connaître et comprendre leur culture. Je me dis que je n'ai pas d'autre choix que de faire face à ces défis, je fais donc preuve de courage et de détermination.

Carole Offi

J'ai de très bons rapports avec les autres communautés culturelles et linguistiques. Les travaux d'école nous ont permis dans la plupart des cas d'être ensemble, d'apprendre les uns des autres. Je suis prête à rencontrer d'autres communautés pour davantage créer des liens.

Je sais qu'il y a une structure en lien avec la femme francophone dont j'ai eu connaissance alors que je me trouvais un jour à la Cité francophone, mais je n'ai pas pu obtenir de plus amples informations, malheureusement. Je sais juste qu'elles organisent des conférences et rencontres.

Dans ma communauté, je suis impliquée dans le sens où j'ai occupé des tâches dans le bureau de mon association camerounaise; depuis mon arrivée en Alberta, je n'ai pas toujours eu de bonnes opportunités pour m'impliquer dans la communauté, si ce n'est participer à des activités hivernales dont l'une d'entre elles était francophone.

Sandrine Yamga

Dans plusieurs cultures, la femme joue un rôle central dans l'éducation et la transmission des valeurs auprès des enfants. Comment cela se traduit-il dans votre cas ici au Canada?

Je suis divisée entre les valeurs que j'ai apprises de mes parents hongrois – respect du terroir, éthique de travail dur, socialisme (le vrai, et non la version corrompue), droiture et honnêteté, l'importance d'avoir une bonne éducation – d'un côté, et celles de mon pays d'adoption, donc le Québec, de l'autre, où la religion (traduction communiste : superstition) prenait toute la place.

Une fois que je suis devenue mère à mon tour, j'ai essayé d'encourager mes enfants à respecter le terroir local, et je crois y avoir réussi. Les trois vivent de façon responsable en ce qui a trait au respect de la nature et aussi le respect des autres personnes, incluant celles d'autres cultures que les trois (hongroise, francophone et anglaise) avec lesquelles elles ont grandi. Le père des enfants, un Anglais d'Angleterre, tout comme mon propre père, a joué un rôle aussi important que moi dans l'éducation de nos enfants. Notre différence la plus importante, à mon mari et moi, était notre opinion en ce qui regardait la scolarité de nos enfants. Il était très contre l'éducation académique. Donc, ce n'est qu'une fois que je me suis séparée de lui que j'ai pu encourager mes enfants à poursuivre leurs études postsecondaires.

Ma mère faisait son propre pain et ses conserves, traditions que je respecte à ce jour, et que mes enfants respectent également. Elle nous a transmis ce respect pour la terre, de la nature, le fait de se garder en santé par l'exercice et surtout par une bonne nutrition, et cela malgré le fait que nous n'avions pas beaucoup d'argent. Mon plus grand défi est de me garder en santé. Pour cela, je continue ma pratique de yoga, je cuisine des repas-santé, je me lance dans l'écriture (en français et en anglais), je cultive mon jardin, j'essaie de passer du bon temps avec mes petits-enfants et avec des bonnes amies – Covid oblige – et avec mon épouse.

Éva Arros

Quand je pense à ma maman, je pense à la transmission de savoir-être, comme le partage, la spontanéité, la créativité, la joie de vivre et l'Amour de la Vie...

Laurence Davenel

Cela se traduit tout simplement par mes actes. Il faut commencer par montrer le meilleur exemple pour les enfants, ou être « un bon miroir ». J'essaie de demeurer positive et optimiste et d'apprendre ces qualités aux miens. Je leur transmets beaucoup de belles valeurs, tels l'ouverture d'esprit, l'inclusion, le respect des autres, la gratitude et surtout le fait de comprendre et respecter les faiblesses et sensibilités des autres, car personne n'est parfait, à commencer par eux-mêmes. Je transmets de même mon éducation, ma culture et ma religion. J'ai bien grandi entourée de l'amour énorme de papa pour son épouse et ses enfants, et la sagesse, l'éducation et la générosité de maman, ainsi que les valeurs qu'elle avait apprises de ses parents et transmises à ses enfants. Je ne sais pas si ce que je perpétue est considéré comme une tradition ou pas, mais j'ai reçu de maman son hospitalité, son travail communautaire et surtout la résolution de conflits.

Chantal Fadous Rouhana

L'éducation de mes filles est une priorité pour moi. Je me donne donc les moyens de leur transmettre une bonne éducation et des valeurs, aussi bien universelles que culturelles, propres à mes origines. Je leur inculque l'ouverture d'esprit, l'acceptation et la tolérance vis-à-vis des autres et de leurs différences, tout en leur faisant comprendre les choses essentielles auxquelles elles doivent rester attachées. Le plus important pour moi est de rester présente dans leur quotidien et de faciliter la discussion et le dialogue, de sorte qu'elles aient confiance et recours à moi en toutes circonstances.

Carol Offi

Je voulais que mes deux fils puissent choisir librement leurs études. Étant célibataire, j'ai agi avec autorité dans le respect du code familial. J'avais dressé une liste de disciplines à respecter. En plus, j'ai inculqué à mes enfants la confiance en soi, le respect des autres, ce qui revient à dire le respect de soi-même. Avec beaucoup d'amour, je leur ai appris à honorer leurs engagements comme je le faisais avec eux lorsque je leur promettais quelque chose. Ce que je garde de ma mère : sa cuisine, sa générosité et son élan d'amitié vers les autres ainsi que son franc-parler, son courage et sa détermination.

Rokia Tamache

Si dans la culture africaine, cela peut être relativisé, il est vrai qu'au Canada le rôle de la femme est encore plus présent. C'est un pays, de mon point de vue, où chacun doit mettre sa main à la pâte. Au Cameroun, avec un enfant, j'avais ma famille à côté, je pouvais m'engager sur plein de projets en sachant que mes sœurs et frères pouvaient veiller sur ma fille. Au Canada c'est complètement différent, je traîne mes enfants seule et partout où je vais. Vivant désormais seule avec mes filles, je sais que ce sont mes valeurs et l'éducation que je leur donne qui impacteront leur vie. De ma mère, j'ai beaucoup plus reçu des valeurs : être indépendante, vivre en toute simplicité, travailler fort... mais malgré la distance, les traditions culinaires sont restées presque les mêmes, mes enfants mangent à plus de 70 % des plats camerounais que je concocte.

Sandrine Yamga

Quels conseils donneriez-vous à une femme ou une jeune fille isolée qui vit dans une situation précaire?

Le même qu'à un homme – essayer de lister les choses que l'on veut faire (vie personnelle et professionnelle) et contacter des gens qui les ont faites pour échanger (téléphone, courriel, rencontre...), ne pas avoir peur de demander des conseils/contacts/recommandations. Ces nouvelles connexions peuvent mener à de belles opportunités!

Sophie André

Mon conseil sera d'attendre. «Peut-être que tout semble sombre en ce moment et il semble que certaines situations soient inévitables, mais un jour, pas aujourd'hui, pas demain, mais un jour il fera clair, ta vie s'améliorera. Tu peux construire ton propre monde comme tu le vois et y vivre. La seule chose à faire est d'être patiente et d'attendre ton temps.»

Marie Anichkina

Je conseillerais à une jeune fille ou une femme qui vit dans une situation précaire, isolée et sans repère, de se tourner vers l'association La Boussole. Je suis ses actions et elle semble très active. Elle propose de nombreux ateliers et semble avoir des membres très amicaux.

Nathalie Astruc

De se rapprocher d'associations, de ne pas hésiter à s'exprimer et à demander de l'aide, il y a beaucoup de solidarité au Yukon, toutes communautés confondues.

Laurence Davenel

Je veux dire à quelqu'un qu'avec le courage, la persévérance et la résilience, on réussit toujours à aller de l'avant.

Ama Dogbefou

Ce projet m'invite à partager mon expérience plutôt « positive » dans un pays qui était étranger pour moi auparavant et qui est devenu mon deuxième pays. Il m'inspire surtout pour passer le message à toutes les femmes immigrantes qu'il faut sortir de leur zone de confort et garder un esprit optimiste et ouvert au monde et au changement. Par la suite, elles vont découvrir qu'elles ont beaucoup de potentiel et qu'elles peuvent faire une différence là où elles sont, et à tout moment. Une différence dans leur famille, leur communauté, leur pays d'accueil et partout dans le monde. Malheureusement, je crois qu'il y a beaucoup de femmes ou filles dans ces situations, et que cela arrive à beaucoup de femmes immigrantes, surtout les deux premières années suivant leur arrivée au Canada.

J'ai essayé d'aider autant que possible deux femmes immigrantes qui sont devenues de bonnes amies. Avec l'une d'elles, c'était trop difficile et elle ne s'en est sortie que par elle-même et à son propre rythme, mais je l'ai soutenue tout au long de son parcours. J'ai essayé de lui montrer qu'il ne faut pas se concentrer sur les choses qu'elle n'aime pas dans cette société et ne pas faire la comparaison avec ce qu'elle avait dans son pays d'origine. J'ai essayé maintes fois de mettre en relief les qualités de la vie au Canada, les opportunités offertes à nous, à nos enfants, l'avenir meilleur comparé à nos pays d'origine... et l'importance de s'intégrer dans la communauté de son choix pour sentir une certaine appartenance.

Je crois aussi que les réseaux sociaux peuvent parfois ralentir cette intégration, car ce qu'on voit sur les réseaux sociaux n'est pas toujours vrai. Il faut sortir de notre zone de confort, être ouverte au changement, demander de l'aide des personnes spécialisées, chercher un rassemblement, un groupe d'immigrantes... profiter des réseaux sociaux et de la technologie pour recevoir les bonnes ressources et informations. Et principalement, il faut avoir la volonté de s'adapter et surtout de ne jamais hésiter à demander de l'aide au besoin. Finalement, qu'elle soit immigrante ou pas, je donnerais les mêmes conseils à toute fille ou femme dans une situation précaire, isolée et sans repère : commence par demander de l'aide, sors de ton isolement, ouvre-toi au monde. Tu ne sais jamais ce que la vie te réserve. Sois optimiste, regarde la vie d'un autre angle, d'une autre perspective, sois positive. Tout simplement, AIE CONFIANCE EN TOI. Nous rencontrons toutes des défis au quotidien. Nous passons par des hauts et des bas et parfois ces bas durent plus longtemps que l'on désire, mais l'important c'est de se relever et ne jamais abandonner. TU ES PLUS COURAGEUSE ET PLUS FORTE QUE TU NE LE CROIS, PLUS INTELLIGENTE QUE TU NE LE PENSES.

Chantal Fadous Rouhana

Contactez vos associations locales : les femmes, la francophonie, la garderie, l'école. Il y a des ressources pour aider les personnes, et il y a surtout des communautés tissées serrées.

Maryne Dumaine

Il existe au Canada une diversité incroyable de services communautaires vraiment impliqués. Je lui conseillerais de se retourner vers un organisme dédié aux femmes (YWCA par exemple) et de faire confiance au pouvoir de la bienveillance et de la sororité. C'est un mouvement qui en est encore à ses débuts en France. Certaines personnes remettent en cause la non-mixité de certaines organisations, alors que c'est une force incroyable de se sentir en confiance, dans un entourage dont on sait qu'il partage certaines expériences.

Isabelle Lorenzino

D'abord de chercher à s'informer sur les ressources disponibles dans sa communauté ethnoculturelle, ensuite au niveau de la ville puis de la province.

Carol Offi

Elle communiquera avec un réseau francophone féminin. Elle se rendra au centre communautaire de son quartier pour découvrir toutes les activités qui y sont offertes et pouvoir y participer. Ne pas se décourager et tenir bon, car tout change et finit.

Rokia Tamache

Ce sera aussi peut-être l'occasion de dire aux femmes immigrantes de mieux comprendre le système canadien et n'avoir peur de rien, de ne pas reculer devant l'adversité de la vie, du climat, de prendre courage et d'avancer. De croire en elles, de s'ouvrir aux autres. L'adaptation reste difficile, mais pas impossible.

Sandrine Yamga

Comment voyez-vous l'avenir de la francophonie dans votre province ou territoire?

Mon impression est que la francophonie est bien établie dans le Yukon, le territoire semble populaire auprès des francophones.

Sophie André

J'espère voir plus de gens parler français et j'espère voir la croissance des entreprises francophones dans la région. Cependant, sans l'aide gouvernementale, je pense que la population de francophones (donc la francophonie) prendra fin dans un avenir proche.

Marie Anichkina

À mon avis, la francophonie a un gros potentiel en Colombie-Britannique, mais encore faut-il que des actions soient mises en place aujourd'hui. Elle pourrait devenir le grand pôle francophone de l'Ouest, mais elle doit se donner les moyens de ses ambitions. L'avenir d'une langue se joue dans les écoles et actuellement, les programmes d'immersion française voient leurs chiffres plonger de façon vertigineuse. Selon moi, il faudrait comprendre les raisons de cette désaffection et mettre en place des projets très concrets pour stimuler l'intérêt des parents et des élèves : renforcer l'identité canadienne, bilingue par essence, et ouvrir sur le monde francophone en général avec des partenariats entre écoles.

Nathalie Astruc

La francophonie a beaucoup de moyens et de privilèges – je ne suis pas trop inquiète pour sa survie. Je le suis davantage pour l'image qu'elle renvoie auprès des autres communautés.

Laurence Davenel

Je pense que c'est un avenir plutôt positif dans le sens où la communauté est là et grandissante, mais elle doit continuer à se battre et à s'affirmer. Sa présence n'est pas prise pour acquise.

Isabelle Lorenzino

Chaque jour, de plus en plus de francophones choisissent la Colombie-Britannique pour s'y installer. Cependant, il vaut mieux investir dans les services francophones, y compris des écoles supplémentaires, des bibliothèques, des centres culturels francophones... Malheureusement, ça fait plus d'un an qu'on essaie avec le gouvernement de former un nouveau centre culturel francophone, mais ce projet n'a pas encore vu le jour. Nous essayons de surmonter plusieurs obstacles et défis, tout simplement parce que la communauté francophone est une communauté minoritaire dans un environnement principalement anglophone et elle n'a pas la priorité par rapport aux autres communautés. D'un autre côté, la Colombie-Britannique est la première province qui a intenté un procès contre le gouvernement et a reçu un jugement favorisant la protection des droits des francophones et la nécessité d'investir dans les écoles francophones. Je crois que ce jugement va faciliter l'intégration de nouveaux immigrants francophones en Colombie-Britannique et va encourager les francophones à s'y rendre. Cependant, il faut travailler davantage pour sauvegarder les droits des francophones d'avoir une éducation semblable à celle des anglophones et pour leur fournir les outils nécessaires pour leur intégration.

Chantal Fadous Rouhana

L'avenir de la francophonie est contrarié en Alberta, en ce sens que les politiques en place ne sont pas vraiment appliquées. C'est une francophonie sélective dans la mesure où elle est un peu fermée aux immigrants francophones, en ne faisant la part belle qu'à une catégorie de francophones.

Carol Offi

La francophonie prendra de plus en plus de place, car il y a de plus en plus de francophones qui viennent s'établir dans cette province.

Rokia Tamache

Il est certain que l'Alberta ne deviendra pas de sitôt francophone. De ma perspective, le chemin semble long, mais il faut reconnaître que de gros efforts sont faits pour promouvoir le français ; plusieurs écoles d'immersion se créent, ceci visant l'objectif d'avoir demain des Canadiens bilingues.

Sandrine Yamga

Si vous aviez la possibilité d'être Première ministre de votre province/territoire, quelles politiques mettriez-vous en place pour l'intégration des immigrants? Des femmes? Des francophones?

L'intégration des immigrants : La première chose que je ferais serait d'interdire tout réseautage lors de l'embauche de spécialistes. À mon avis, le networking est dépassé et beaucoup de candidats qualifiés (nouveaux arrivants), malgré les pénuries de main-d'œuvre, sont laissés à bord sans aucune chance de trouver un emploi convenable de sitôt. La deuxième chose que je ferais pour toutes les agences qui aident les immigrants à s'établir, c'est de demander un rapport détaillé de tous les clients qu'ils ont aidés à trouver un emploi (avec des statistiques et une aide vraiment précieuse, sans compter l'aide avec le CV et les heures de bénévolat et de réseautage). Ainsi, je demanderais que le salaire des travailleurs qui aident les immigrés de trouver un emploi soit strictement corrélé avec le nombre de personnes qu'ils ont réellement aidées dans une limite de temps raisonnable. Le schéma facile : le nombre de personnes qui trouvent le travail = le salaire.

Des femmes : Habituellement, les femmes doivent rester à la maison et s'occuper des enfants pendant que les hommes cherchent du travail. Ainsi, les garderies gratuites pendant les deux premiers mois sont « un must ». Il est presque impossible de trouver un emploi (pas même un emploi qualifié) pour une femme qui doit s'occuper d'un enfant ou plus. De plus, toutes les femmes devraient avoir accès à une aide psychologique gratuite après l'accouchement.

Des francophones : Il n'y a que 20 000 francophones à Calgary. Et à mon avis, ce nombre est vraiment bas dans une ville de plus de 1,3 million d'habitants. Ainsi, il n'y a pas assez de ressources en français. La première chose que je ferais serait d'inviter des travailleurs médicaux francophones et d'établir un système médical en français. Ensuite, j'inviterais les entreprises et start-up francophones à se développer et à embaucher des travailleurs francophones, pour ainsi populariser la culture française et la rendre compétitive pour les anglophones, afin de s'assurer un lieu de travail convoité. En plus, rendre obligatoire dans toutes les écoles l'apprentissage du français dès le préscolaire. Rendre plus d'établissements d'enseignement postsecondaire entièrement en français pour attirer des étudiants de partout dans le monde et faire accroître la communauté francophone.

Marie Anichkina

Pour les immigrants, j'agis au niveau local – de la ville – en créant une association qui rassemble les nouveaux arrivants et organiserai des événements (repas, film, débat, etc.) ouverts à tous. Je créerais un répertoire volontaire avec les nationalités des résidents de la ville – afin que chaque personne, d'où qu'elle vienne, puisse se sentir chez elle et trouver des repères en ayant la possibilité de contacter les gens venant de son pays.

Sophie André

Des programmes qui encourageraient les immigrants à conserver leur propre culture, malgré les efforts mis en place pour les «intégrer». Souvent, surtout dans une province comme la Colombie-Britannique – et j'ai souligné ce mot –, l'intégration est, selon mon humble avis, souvent interprétée comme «le fait de devenir unilingue anglophone».

Éva Arros

Oh la la, je révolutionnerais beaucoup de choses!!! Il y a tellement d'aberrations!

- Reconnaissance des diplômes et attribution des niveaux plus juste et sensée.
- Test de français non obligatoire si la scolarité a été suivie en français. Je suis française, j'ai un bac littéraire et aller passer mon test de français à Vancouver m'a coûté la somme de 1 000 \$ pour prouver que je parlais français.
- Permis de travail ouvert accessible pour les enfants (adolescents ou jeunes adultes) qui suivent leur(s) parent(s). Seul un permis d'études peut actuellement être délivré – donc soit les enfants font des études soit ils restent en France...
- Cohérence et logique entre validation de permis de travail et résidence permanente.
Exemple : une collègue obtient un permis de travail de deux ans pour un salaire de 18 \$ de l'heure pour un niveau 1, mais quand elle veut faire sa demande de Résidence permanente via un *Nominee Program*, c'est refusé parce qu'elle ne gagne pas le salaire médian de la profession soit 20,50 \$... donc pour venir travailler et combler les manques de personnel pas de souci, mais pour rester bah non...
- Avoir le choix du médecin de l'immigration – à Whitehorse un seul possible.

Laurence Davenel

Si j'étais Première ministre de la Colombie-Britannique, je mettrais en place davantage de programmes, la visibilité des institutions pouvant encore être améliorée.

Pour les immigrants, je pense qu'on pourrait offrir des bénéfices aux entreprises qui emploient ce public. Concernant le programme de Mobilité Francophone par exemple, encore trop peu d'entreprises en ont entendu parler et hésitent à y adhérer alors qu'elles ont tout à y gagner. Pour parler de mon expérience personnelle, au moins trois entreprises étaient sur le point de m'embaucher et ont finalement changé d'avis lorsque je leur ai proposé de passer par ce programme alors que j'étais prête à les aider à le faire. De même, j'ai été en contact avec des personnes dans la même situation, obligées de mentir et de dire qu'elles avaient un permis de travail valide et finalement faire une Mobilité francophone pour que ces entreprises acceptent.

Je pense qu'il faut travailler sur la visibilité du programme et parler aux employeurs des bénéficiaires. Nous parlons ici de la communauté francophone, mais d'autres initiatives de ce type, concernant les immigrants de façon plus large, pourraient être mises en place.

Pour les femmes, je travaillerais en collaboration toutes les associations de défense des droits des femmes. Je sais qu'il y a encore des efforts à faire concernant les violences domestiques.

Pour les francophones, beaucoup de services publics sont encore en retard pour s'adresser en français au public. Il faut continuer à former le personnel en français et surtout, ne pas empêcher les anglophones de parler français. J'ai eu l'occasion de discuter avec une personne travaillant pour le gouvernement et elle a évoqué une attitude parfois condescendante envers les anglophones qui essaient de communiquer en français et je trouve que c'est bien dommage de freiner une telle initiative. Encore beaucoup de brochures et d'annonces sont uniquement en anglais et les francophones peuvent se sentir mis à l'écart. La pandémie a montré que les services d'urgence sont uniquement en anglais et donc, il faut se mettre à la place d'un ou d'une francophone faisant déjà face à un stress lors d'un événement majeur essayant de comprendre ce qui se passe. En tant que Première ministre, je discuterais avec la ville de Vancouver pour renforcer sa programmation d'événements francophones au cœur de la ville. Le français devrait être sur des bannières, entendu dans les foules et faire partie des annonces dans les transports publics.

Nathalie Astruc

C'est une question importante et cruciale. C'est en effet un sujet qui n'est pas trop loin de mes buts, même si je ne suis pas Première ministre de ma province. **Pour l'intégration des immigrants**, il y a beaucoup à faire dès leur arrivée. Il ne faut pas s'attendre à ce que l'immigrant fasse un effort pour chercher les organismes qui s'en occupent. Il faut qu'il y ait beaucoup de ressources, de la part du gouvernement, qui seront proposées dès l'arrivée de l'immigrant à l'aéroport, pendant l'entrevue avec les autorités d'immigration.

Quant à **l'intégration des femmes**, il faut faire beaucoup d'efforts et leur offrir diverses opportunités. Il faut surtout prendre en considération que la plupart du temps, ces femmes viennent de pays où elles sont maltraitées, mal jugées, traitées comme citoyen de seconde zone ou, tout simplement, elles ont peu de droits... Il faut aider ces femmes par tous les moyens possibles pour qu'elles se voient différemment et qu'elles aient plus confiance en elles, parce qu'au Canada, les droits des femmes sont protégés, et la Constitution Canadienne protège le droit de tout citoyen canadien indépendamment de son genre, de son origine... Avec un peu de soutien et de support, la femme au Canada peut trouver facilement sa place dans la communauté.

Chantal Fadous Rouhana

Je ne suis pas dans la province depuis suffisamment longtemps pour penser à des mesures, mais clairement, il manque des services en français pour les personnes qui ne sont pas bilingues. Par exemple, dans le cadre de mon travail j'ai dû rechercher des informations concernant la covid-19 et le passeport vaccinal. J'ai plus facilement trouvé la traduction de certains documents du gouvernement de Colombie-Britannique en chinois qu'en français.

Isabelle Lorenzino

En plus de tout ce qui existe et est mis en œuvre, ce serait de donner la possibilité aux femmes qualifiées de faire des stages d'immersion dans leur domaine de compétence afin d'être en contact avec leur milieu professionnel au Canada. Il faudrait peut-être fixer un taux raisonnable (25-30 %) de recrutement des francophones dans les organisations et entreprises.

Carol Offi

Je présenterais au Parlement canadien une loi qui abolirait les différentes définitions qui classifient les nouveaux arrivants en groupes homogènes d'après leurs origines ethniques ou religieuses. Cette classification engendre des préjugés et des stéréotypes. Ce changement éradiquerait, même à long terme, la xénophobie. Tous les Canadiens anciens et nouveaux arrivants seraient traités sur le même pied d'égalité. Une autre loi à changer est le chapitre n° 5 de la *Loi de la sécurité de la vieillesse* qui est à mon sens discriminatoire.

Rokia Tamache

Première ministre, je mettrais sur pied essentiellement des structures d'accueil et de suivi, avec un personnel d'accompagnement, car beaucoup de personnes arrivent ici et ont du mal à s'orienter afin de faciliter leur intégration. **Pour les femmes**, des structures de *counseling* sur la réalité qui est la nôtre, avec enfants, les rapports qui peuvent changer avec nos partenaires, car l'environnement n'est pas le même, les défis différents. **Pour les immigrants francophones**, je développerais des structures comme les garderies et à des prix accessibles à tous.

Sandrine Yamga

Au Canada, on compte plus de 1,326 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on retrouve les femmes immigrantes et celles issues de l'immigration. Assurant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, elles façonnent la société en contribuant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Le projet de ce livre est ainsi né du désir d'unir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. *Autour d'Elles : Récits de femmes* amplifie la voix des femmes immigrantes des communautés francophones de l'Alberta, de la Colombie-Britannique et du Yukon.



ALLIANCE DES FEMMES DE LA
FRANCOPHONIE CANADIENNE